

MEMOIRES
DE LA
COMTESSE
DE
TOURNEMIR.

Avec diverses autres Histoires,
dont on verra les titres à la
page suivante.



A LONDRES,
Chez DAVID MORTIER, Libraire
dans le Strand, à l'Enseigne
d'Erasmus.

M. DCCVIII.

HISTOIRES

Contenues dans cet Ouvrage.

1. **M**emoires de la Comtesse Tournemir.
2. Othoman , Empereur des Turcs.
3. Habis Roi d'Espagne.

TOME SECOND.

4. Caligula , Empereur de Rome.
5. Pelage I. Roi de Leon.





AVERTISSEMENT

D U

LIBRAIRE.

JE donne au public ces petits Memoires que l'on a trouvez fort singuliers, & que je fai être très-veritables. La Dame qui les a envoiez d'Italie vit encore, & plusieurs personnes dignes de foi m'ont assuré, que dans une des plus considerables villes de France, ayant été condamnée à la mort, on la vit aller au supplice le visage voilé, marque

* 2

évi-

AVERTISSEMENT

évidente qu'il y avoit quelque mystere; cela ne se pratiquant jamais. Elle est de très-bonne maison, elle a été, au rapport de tous ceux qui l'ont connue, parfaitement bien-faite, & à juger charitablement, on peut croire que son ame n'est pas si noire que sa destinée a été cruelle. Je ne doute point que ce petit Livre ne tombe entre les mains de quelques personnes qui lui sont proches, je les supplie de croire que je ne le mets point au jour pour les offenser, que je le donne tel qu'on me l'a envoyé, & que je ferois au desespoir de causer le moindre chagrin à une illustre famille.

ME-

MEMOIRES
DE LA
COMTESSE
DE
TOURNEMIR,
E'CRITS DE ROME.

PRE's avoir éprouvé tout ce que la fortune a de plus bizarre , de plus cruel & de plus honteux, je veux donner au public, mais je le veux faire de bonne foi, l'histoire de ma misérable vie qui paroitra peut-être tenir de la fable & du Roman, & qui sera

Tom. I. A ra

ra cependant aussi veritable que j'ai été malheureuse.

Je vins au monde dans une des plus belles Provinces de France l'année 1640. Ma famille n'étoit point du commun , la noblesse en étoit connue , elle possédoit assez de bien pour soutenir sa condition, & demeurant, un frere que j'avois & moi, sous la conduite d'une mere tendre & parfaitement vertueuse, nous fumes soigneusement élevez.

Mon frere prit le parti des armes, & son temperament s'acommodant aux fatigues de la mer il la préfera à la terre. On lui donna des emplois proportionnez à son âge, il s'en acquita avec honneur; pendant que ma mere me donnoit tous ses soins.

Sans vouloir affecter une sotte modestie, je dirai franchement que je n'étois point belle , mais que je n'avois aussi rien de desagreceable. Mon humeur qui n'étoit ni trop libre

bre ni trop contrainte , me faisoit desirer dans les meilleures Societez, & il ne se passoit rien de divertissant que je n'en eusse ma part. Ma mere en paroissoit contente , je ne m'émancipois point & si j'allois sans elle dans quelques compagnies, c'étoit par son ordre & avec des personnes de son choix. Elle me donnoit tous les ajustemens que je pouvois souhaiter, & cette dépense étoit assez mediocre parce que je ne les ai jamais guere aimez.

Je vécus jusques à l'âge de dix-huit ans dans une tranquillité parfaite & sans aucune inquietude que celle des perils de mon frere qui m'étoit infiniment cher.

Je vais dire une chose qui paroîtra faite exprès pour mettre ici , & qui ne l'est certainement pas. Nous avions fait partie quelques jeunes de mon sexe & moi d'aller à la chasse avec de nos parens ; ce n'étoit pas de ces chasses dangereuses, où il faut

porter de l'intrepidité & de la valeur, c'étoit celle du lievre où les petits enfants pourroient aller: Cependant il m'y arriva une aventure qui me jetta dans l'abyme où je suis tombée.

Nous n'avions point de ses habits de marque que tant de femmes ont portez en de pareilles occasions. Vêtues à nôtre ordinaire & montées sur des chevaux qui ne ressembloient pas à Bucephale, nous commençames à courir follement & je ne fus que trop folle, puis que m'abandonnant à l'indiscrete envie de surpasser les autres en adresse je pouffai avec une imprudence si malheureuse, que le cheval conduit par une main ignorante, après avoir fait plusieurs bonds me jetta dans une espece de précipice, où il tomba sur moi. Vraisemblablement cette chute me devoit coûter la vie, & je me sentoïis alors assez innocente pour pouvoir dire aujourd'hui, plutôt à Dieu que

que j'y eusse péri ! Mais j'étois destinée pour d'autres peines, & je n'eus que celle d'un long étourdissement, le cheval étant allé d'un côté & moi de l'autre. Je ne sai le temps que je demeurai dans cet état, mais je sai qu'en ouvrant les yeux je me trouvai entre les bras d'un homme inconnu qui tâchoit de me faire revenir avec de l'eau assez sale qui n'étoit que des égouts de vieille pluie.

Celui qu'une pitié généreuse intéressoit si utilement pour moi étoit un Gentil-homme de nôtre voisinage que je n'avois point connu, parce qu'il avoit été longtemps à l'armée. Il se promenoit en ce lieu, il me vit tomber & il se précipita pour me secourir. Je n'avois point encore vu d'homme si bien fait, sa mine ni son équipage ne dementoient point sa condition qui étoit très-noble. Son premier soin fut de me tirer de cette fosse, de reprendre mon che-

val qui n'étoit pas plus blessé que moi, & nous vîmes en même temps paroître le reste de nôtre compagnie qui me cherchoit.

Toutes mes amies m'embrassèrent, elles avoient la frayeur peinte sur le visage; & pour moi je ne pourrois dire mon état. Les hommes qui étoient avec nous reconnurent bientôt celui qui m'avoit secourue, ils lui en firent des remercimens & il répondit de très-bonne grace qu'on ne devoit que le féliciter d'une pareille aventure. On me disoit qu'il falloit que je fusse de fer pour ne m'être pas brisée contre des pierres mêlées avec de vieux troncs d'arbres, & par un triste pressentiment je répondis en soupirant que Dieu me reservoit peut-être pour quelque chose de plus funeste.

Enfin nous retournâmes chez ma mere qui dans une très-belle terre bien bâtie & bien-cultivée vivoit parfaitement à son aise. Le Gentil-

til-homme qui m'avoit été si utile fut prié de nous y accompagner, ce qu'il fit volontiers. Il s'appelloit Saint Brice, on l'estimoit partout, sa personne étoit fort aimable, mais il étoit cadet & avoit très-peu de bien.

Ma mere nous reçut tous avec une extrême joye, & aprenant combien j'étois redevable au jeune Saint Brice, elle pensa l'étouffer de caresses, elle en connoissoit fort la mere, qui étoit une femme de merite & qui ménageoit le bien de quatre fils après la mort de son mari, n'ayant eu qu'une fille qui étoit déjà Religieuse.

Il faut avouer que la vûe de Saint Brice m'avoit été fort agréable & que son important service ne me trouva pas un cœur ingrat. Dès que nous fumes en repos, ma mere qui craignoit les suites de ma chute, voulut absolument qu'on me tirât du sang, parce que j'avois plusieurs

contusions assez considerables. Je me mis donc au lit & la compagnie ne s'éloigna point de moi. Cet accident ne fut rien, deux jours après je ne m'en sentis plus, & Saint Brice demeura le plus malade.

Comme nôtre compagnie n'étoit composée que de personnes voisines elle se separa le lendemain. Saint Brice n'étoit qu'à une lieue de chez nous & il ne se passa point de jour qu'il ne nous visitât. Sa mere, qui l'aimoit plus que ses autres enfans, vint voir la mienne, & me fit des caresses très-obligeantes. Comme on pouvoit me donner quelque bien sans alterer celui de nôtre maison, & que Madame de Saint Brice vouloit faire un effort en faveur de son cadet, elle souhaita que nous pussions nous plaire, & son souhait n'eut que trop de succès. Saint Brice en fut bien-tôt au point de ne pouvoir vivre sans me voir, & quand il étoit auprès de moi, j'avoue que ma joye n'étoit pas
me-

mediocre. Ma mere s'aperçut bientôt de cette bienveillance reciproque qui d'abord ne lui fit pas de plaisir , considerant , comme toutes les personnes interessées ont accoustumé de faire , que nous n'étions pas assez riches l'un & l'autre pour soutenir comme il faut le nom de nobles. Nos cœurs qui n'entroient pas dans ces reflexions avares n'en suivirent pas moins leur penchant, & ma mere avec toute sa repugnance ne put s'opposer à un mal que le hazard avoit fait naître. Saint Brice cherchoit à me plaire par toutes sortes de moyens , & il me plaisoit autant qu'il le pouvoit desirer , il le connut assez , & nous ne nous cachames pas l'étendue d'une affection innocente. La mere de Saint Brice , toute favorable pour lui, flatta adroitement la mienne & lui fit comprendre qu'aimant ce fils plus que les autres elle lui destinoit une somme d'argent considerable dont elle étoit

la maîtresse absolue , & que cela, joint avec son partage & le mien, feroit une maison assez aisée. Ma mere qui trouva cette proposition raisonnable écouta volontiers Madame de Saint Brice, voyant que le Cavalier m'aimoit & que je ne le haïssois pas. Ses amis qu'elle consulta là-dessus dirent qu'elle ne pouvoit pas mieux faire. On donna une esperance entiere au pauvre Saint Brice , nous nous engageames plus fortement & l'effet des propositions fut remis au retour de mon frere.

Il revint deux mois après d'une longue course, & il revint beaucoup trop tôt pour le repos de ma vie puis qu'il amena avec lui le Comte de Tournemir , homme noble de naissance, mais indigne de l'être par la bassesse de ses sentimens. Il étoit riche, mais il étoit laid & stupide. Mon frere qui lui devoit de l'argent s'étant trouvé dans la necessité

sité d'en emprunter pour subvenir à quelque débauche, & qui vouloit le menager, nous le presenta comme une chose rare. Il étoit de nôtre Province, on connoissoit sa famille qui ne pouvoit être meprisée, & nous fumes obligées de le recevoir avec toute sorte de civilité.

Dès que je le vis j'eus de l'aversion pour lui, & Saint Brice craignit aussi-tôt la préoccupation de mon frere qui le traita toujours avec froideur, quoi qu'on lui eût appris le service qu'il m'avoit rendu & que de pauvre Gentil-homme recherchât son amitié avec une affection empressée. Enfin mon frere tout dévoué à Tournemir, qu'il me destinoit, parla à ma mere de son dessein, elle répondit qu'étant en quelque sorte engagée de parole avec Madame de Saint Brice, elle ne pouvoit pas lui en manquer honnêtement. Mon frere qui avoit naturellement de l'orgueil repartît avec beaucoup de fier-

té qu'elle s'étoit aveuglée, & qu'on avoit surpris sa Raison, lors qu'elle consentit à me donner un miserable cadet, qui ne pouvoit esperer que très-peu de chose; & qu'il n'y avoit point de promesse, qui ne dussent ceder à trente mille livres de rente dont Mr. de Tournemir jouissoit. Cette fortune étoit en aparence assez belle pour tenter une personne plus ferme que ma mere: mon frere eut bien-tôt tourné son esprit du côté qu'il voulut. Elle me parla de cette affaire qui me chagrina mortellement. Je fis part de ma douleur à Saint Brice qui n'en eut pas moins que moi; dans les reflexions que nous fîmes il me proposa de m'enlever, & j'aurois été bien sage si je n'avois pas eu la folie du *qu'en dira-t-on*, qui ruina mon repos & qui acheva de m'abymer. Ne pouvant consentir à m'absenter je desesperei un homme qui n'esperoit qu'en moi, & qui n'aimoit que ma per-

personne. On le pria de ne me plus voir, & on me défendit de le souffrir. Le dessein étoit arrêté de me faire épouser Tournemir, que je détestois avec son bien & sa qualité de Comte, tout le reste me paroissant si défectueux, que je ne pouvois le regarder. Je résistai à mes parens autant & peut-être plus que la bien-séance ne me l'ordonnoit, mais on se moqua de mon aversion, & je fus attaquée de tant de côtez qu'il fallut trahir Saint Brice, me trahir moi-même & me rendre la plus malheureuse personne de mon siècle.

J'épousai donc le Comte de Tournemir, qui me donna un très-bel équipage, chose qui plaît toujours aux jeunes personnes, mais qui me toucha peu. Je ne l'en aimai pas davantage, ses défauts ne m'en parurent pas moins grands, & je lui en connus de nouveaux dès qu'il fût mon mari, prenant avec moi des airs de maître ou plutôt de Souve-

rain. J'eus même une douleur violente qui me rendit malade. Ce fut la destinée de Saint Brice, qui, conduit par le desespoir de m'avoir perdue, se fit Capucin. Je ne pus me le représenter dans un froc à son âge, & fait comme il étoit, sans verser bien des larmes. Le Comte de Tournemir m'en fit mille reproches, & m'y voyant peu sensible il en parut plus irrité.

Enfin le temps de m'amener chez lui arriva, je me separai de ma mere, le cœur gros & plein de ressentiment pour mon frere, je ne le regardois, qu'avec fureur. Il s'en moquoit, prétendant que je lui devois être bien obligée, de l'état où il m'avoit mise.

Le Comte de Tournemir avoit une des plus belles terres du pais; Mademoiselle de Tournemir, sa sœur, plus âgée que lui de dix ans, & encore plus desagréable que vieille, gouvernoit le bien de son frere, & s'en acomodoit parfaitement

ment bien. Elle nous reçut dans la pompe champêtre que l'on étale à la venue des Souveraines de village , c'est-à-dire , que les Païsans sous les armes , & quelques hommages rustiques furent les magnifiques tributs , que l'on me paia. Hélas ! que j'y prénois peu de plaisir , & qu'ils m'ont coûté cher dans la suite ! Plusieurs Gentilshommes des amis de mon mari vinrent le féliciter. Un d'entre eux qui étoit son parent me trouva fort à son gré, on l'appeloit d'Arnonville. Je le trouvai le plus raisonnable de tous. Cette maison lui étoit libre , & quoi qu'il eut bien pû être le fils de Mademoiselle de Tournemir , elle auroit bien voulu en faire son époux , bonheur auquel il n'aspiroit point du tout. D'Arnonville avoit été élevé à Paris dans la pratique des honnêtes gens , il avoit de l'esprit, de la politesse & de la galanterie. Me trouvant reveuse , & mélancolique il tâcha ..

cha par de petits soins & des divertissemens innocents à dissiper ces nuages. Mon mari, qui l'aimoit & que le sang lioit à lui, ne le voyoit jamais trop, il croyoit, que d'Arnonville ne me verroit jamais assez. Nous étions presque toujours ensemble, & Mademoiselle de Tourne-mir qui ne pouvoit s'attirer ses soins, quelque empressement qu'elle eut pour cela, en prit un tel ombrage & tant de jalousie que la tête, s'il faut dire la verité, lui en tourna. Une malignité pestiferée s'empara de son ame, mais commue je ne l'examinois guere & que je ne la cherchois pas trop, me contentant de la souffrir, lors que je ne la pouvois éviter, je ne m'aperçus ni de son amour ni de ses pernicieuses intentions, qui grossirent à mesure qu'elle vit augmenter l'affiduité que d'Arnonville avoit auprès de moi. Ce fut alors que son ame aussi noire que son visage vomit sur moi le poison d'une
in-

infame calomnie. Le Comte de Tournemir n'étoit fufceptible que de mechantes impreffions , les bonnes n'entroient jamais dans fon cœur, & dès que Mademoifelle fa fœur aidée par le demon lui eut infinué que j'étois coquette & capable de lui faire des affronts infignes , il me fit des traitemens fi peu dignes d'un homme de fa condition que véritablement j'en fus outrée & que je ne pus m'empêcher de lui témoigner toute l'averfion que j'avois pour lui. Sa premiere demarche, qui n'étoit pas la moins extravagante, fut de fe brouiller avec d'Arnonville , & fi Tournemir n'eut pas été le plus lâche de tous les hommes ils fe fuffent batus dès lors. Comme on lui faisoit plus d'honneur qu'il n'en meritoit , on le craignit ; leurs amis communs les reconcilierent. D'Arnonville qui ne vouloit pas me commettre , me vit peu & vit encore moins Mademoifelle de Tournemir

mir qui pensa en enrager.

Je ne m'inquiétois guere de leurs peines , j'avois les miennes avec un mari que je n'avois jamais aimé & dans le souvenir d'un parfaitement honnête homme qui s'étoit sacrifié pour moi. Il est vrai que le sacrifice étoit louable puis que Saint Brice sous le nom du Pere Baltazar a donné, dans la vocation, où la Providence de Dieu l'a apellé , mille marques de la pureté de son ame & de la droiture de ses intentions.

Le Comte de Tournemir inspiré par sa sœur fut bien-tôt persuadé que je ne pouvois rien faire ni rien penser d'innocent. Elle étoit toujours après lui comme une Eumenide , & il avaloit le feu detestable de sa torche empoisonnée avec une imbecilité incroyable. D'Arnonville qui connoissoit la trempe de ces deux esprits ne me cherchoit point, & s'il me voyoit c'étoit seulement par hazard

hazard. Mais un jour infortuné & le plus funeste de ma vie d'Arnonville vint à Tournemir, mon mari étant absent, il me proposa d'aller passer quelques moments sur une petite rivière, qui environnoit le Château, dans une petite barque que mes Laquais savoient conduire, Mademoiselle de Tournemir qui avoit son dessein, ne voulut point être de la partie. Quoi que je dussé m'en défier je ne fus ni assez prudente ni assez soupçonneuse, & j'entrai malheureusement dans ce bateau qui ne me promettoit point d'autre plaisir que celui d'errer sur un ruisseau fort étroit, ayant pour pilotes deux jeunes garçons qui portoient nos Livrées. J'avoue de bonne foi que je fis une faute, mais j'étois si lassé des grimaces de Mademoiselle de Tournemir, que pour ne la point voir j'aurois été capable de faire quelque chose de plus extravagant. Enfin nous voguames quelques momens sur
cet-

cette onde qui n'étoit, s'il faut ainfi dire, qu'un crachat. Nous y étions encore lors que mon mari arriva ; il me demanda d'abord , & fon officieufe ſœur ne manqua pas de lui dire avec un viſage ironique que je me promenois ſur la mer de ſon château avec le galant Monsieur d'Arnonville. Je n'ai pas ſû poſitivement de quel ſel elle aſſaiſonna ce venin ; mais il fit un effet ſi terrible que Monsieur de Tournemir, qui laiſſoit ordinairement ſon cœur chez lui & qui pendoit ſa valeur au croc, vint comme un poſſédé où nous étions & commanda imperieuſement qu'on aprochât le bateau. Dès qu'on lui eût obeï, il m'ordonna d'en fortir, je reçûs pour tout ſalaire de mon obeïſſance un coup demeſuré ſous la péſanteur duquel je devois ſucomber ſi ma deſtinée avoit été remplie : mais ce n'étoit pas fait & j'en fus quite pour un long étourdiſſement. D'Arnonville qui me vit indigne-
ment

ment traitée sentit ce que la pitié inspire à une ame généreuse, & s'approchant de Monsieur de Tournemir, n'êtes-vous pas honteux, lui dit-il, de vous abandonner à des fureurs qui tiennent beaucoup plus de la bête que de l'homme ? Pourquoi maltraitez-vous cruellement une femme que vous devriez adorer ? Allez, vous me faites horreur & je rougis d'avoir quelque proximité avec vous. Et moi, répondit Tournemir, je vous punirai d'une trahison détestable, & pour ne pas différer, ajouta-t-il en mettant l'épée à la main, nous allons voir qui de nous sera le plus fort ou le plus heureux. D'Arnonville auroit bien voulu éviter le combat, non pas qu'il craignit un si méprisable adversaire, mais en considération du parentage & pour ne me point causer de nouveaux chagrins. La furie du Comte de Tournemir ne s'acomoda pas de la paix, la patience de d'Arnonville fut

fut poussée à bout, ils se batirent & mon mari plein de rage & d'aveuglement s'enferra de lui-même & tomba mort, comme je commençois d'ouvrir les yeux. D'Arnonville courut à lui pour le secourir, mais il n'étoit plus temps & lors qu'il s'approcha de moi, allez, lui dis-je, éloignez vous & employez les restes de ce funeste jour pour vôtre salut, vous savez que je suis innocente & je vous croi plus infortuné que coupable. Le peril qui le menaçoit le força de me croire, quelque repugnance qu'il eut à m'abandonner. Il s'éloigna & je demeurai assez près du corps de mon mari considerablement blessée à la tête. Heureuse si je fusse morte en cette occasion!

Mademoiselle de Tournemir apprenant ce qui s'étoit passé vint comme une Bacchante, suivie de toute la canaille du lieu qui croioit que j'avois fait assassiner leur Seigneur; chose peu vraisemblable, puis que d'homme

à

à homme, & d'épée à épée, tout paroissoit assez égal. Cela n'empêcha point que toute meurtrie que j'étois on ne me trainât dans un cachot puant où il n'avoit jamais entré que des scelerats, qu'un insolent Bailli, un Procureur Fiscal & quelques Sergens, vrais postillons de l'enfer, ne m'y fissent souffrir mille indignitez. Mes Lacquais furent seduits par Mademoiselle de Tournemir, je me vis sur la paille comme une infame, & on ne me donna pas seulement une fille pour demeurer auprès de moi.

Il est aisé de juger à quelles douleurs je m'abandonnai, n'étant pas d'un âge assez avancé ni d'une Raison assez solide pour prendre d'abord le parti de la resignation. La Misericorde de Dieu, qui m'a soutenue dans ces affreuses calamitez, ne permit pas au demon de lâcher la bride à mon desespoir. Je fus cent fois tentée de me donner la mort, une
grace

grace toute particuliere m'arrêta, je voyois que j'étois perdue, Mademoiselle de Tournemir, qui me haïssoit mortellement, avoit tramé mon malheur, on faisoit parler contre moi des personnes qui me savoient très-innocente, & leurs plus terribles depositions furent que d'Arnonville m'avoit ferré la main en entrant dans le bateau, chose que je pouvois sentir si elle avoit été veritable, mais qu'il leur étoit impossible de remarquer. On m'envoya des Prêtres, des Moines & de toutes sortes d'especes de gens d'Eglise. Les uns m'anoncerent l'Enfer & les autres le Paradis. A dire la verité, ils parloient tous si pauvrement, que je ne tenois compte de leur répondre. Ne me sentant coupable en rien je leur dis seulement qu'on m'avoit donnée malgré moi à Monsieur de Tournemir, que je n'avois jamais pu aimer, mais qu'il étoit très-certain que je ne l'avois point trahi. Cette franchise

chise paroissoit monstrueuse. Ne point aimer un mari & le dire si hautement, c'étoit faire moi-même mon procès. Aussi n'y balançait-on pas. Je ne voyois dans ceux qui m'approchoient de quelque caractère qu'ils fussent, que des especes de bêtes féroces toujours prêtes à me déchirer. Ma famille aprit ce desordre avec douleur, ma mere en pensa mourir, mon frere étoit retourné en mer, & lors qu'il fut informé de ma misere il eut lieu de se repentir d'en être cause.

Je ne fus pas longtemps dans ma premiere prison. Un Bailliage à simple tonsure sollicité par l'ardente Mademoiselle de Tournemir, me condamna en faveur de ma noblesse à perdre la tête. J'en appellai à un Parlement suivant l'usage, & je fus conduite dans une ville assez fameuse où les Juges ne sont pas sans défauts, étant pour la plûpart des gens de basse extraction, qui passant par un

peu de bonne fortune de la Marchandise à la Magistrature qu'on achete à prix d'argent & qui ne se donne point au merite , donnent tout à la multitude des sollicitations , & se laissent prévenir par la caballe. Ce ne sont ni des Lycurgues ni des Solons , & en verité on devroit mieux choisir , quand il est question de composer un Senat dont les lumieres devroient égaler la puissance.

Je me vis donc dans une Conciergerie effroyable , confondue avec ce qu'il y avoit de plus abjet & de plus miserable , abandonnée de tous les miens , bien-tôt rongée de vermine , & l'esprit rempli de tout ce qui le peut faire perdre.

C'est une chose incroyable & qui est néanmoins certaine , que toute Catholique que je suis , pas un de ceux qui se disent l'être , ne m'assista. Les Huguenots seuls eurent pitié de moi , ils m'envoyerent de quoi me coucher , & je recevois journellement
de

de leur charité des vivres plus agréables que ceux qu'on distribuoit dans la prison. Ils me visitoient même, mais avec une discretion, où la Religion n'étoit jamais mêlée, se contentant de me donner bonne opinion de leur pieté sans se prévaloir du merite de leurs bons offices.

Ma mere qu'on avoit irritée me crut veritablement criminelle & se déterminâ durement à laisser perir une enfant qu'elle regardoit comme le deshonneur de sa maison. Mais un Directeur judicieux lui ayant fait comprendre qu'elle ne devoit point m'abandonner pour aucune consideration humaine, elle vint où j'étois, & ne s'épargna point pour moi. Mais elle avoit un Monstre à combattre en Mademoiselle de Tournemir, & des Hydres à détruire en mes Juges, qui étoient tous disposez à confirmer mon premier Arrêt. Ma mere me vit enfin, & pendant un de-

luge de larmes que nous versâmes, elle me dit tout ce que la douleur & le ressentiment peuvent inspirer. Pour moi le témoignage de ma conscience me soutenoit, & le respect que je dois à celle qui m'a donné la vie me lioit la langue. Elle rendit alors ma condition plus douce, j'eus des aliments proportionnez à ma premiere nourriture & à un temperament assez délicat. Elle sollicita pour moi, & fit tout ce qu'une femme d'honneur & de vertu peut faire; mais elle ne gagna rien, & ma destinée l'emporta. On me condamna à la mort à l'âge de vingt cinq ans, & c'est ici ce que mon Histoire a de plus étonnant.

La prison où j'étois, étoit toute faite comme les autres, c'est-à-dire, obscure, étroite, sale, infectée, & l'horreur des horreurs. Dans ce lieu destiné seulement pour les scenes les plus tragiques, l'Amour, qui ne craint point les chaînes puisque c'est
lui

lui qui en donne & qui fait éclairer les cachots, trouva bon d'entrer où j'étois. Le Geolier avoit conçu pour moi des sentiments qui passoient les bornes de la pitié. Il me visitoit souvent sans nécessité & il me disoit quelquefois des choses sur lesquelles je faisois peu d'attention, quoi qu'il eut envie de me les persuader. Je connus un jour à l'air de son visage que mes affaires alloient mal. Madame, me dit-il, j'ai quelquefois désiré de vous entretenir sans que vous ayez daigné m'écouter. Mais aujourd'hui il y va trop de votre intérêt pour me refuser une audience favorable. On regarde déjà votre vie comme une chose éteinte, vous êtes condamnée & je puis vous la conserver, tout inutile à votre service que vous me croyiez. Ces paroles me firent fremir. Tant qu'on respire, la nature conserve sa Souveraineté, & j'avoue que l'idée d'un supplice patibulaire fit en moi des

effets qui ne se peuvent exprimer. Pleurer, tomber en défaillance, arracher mes cheveux, & me meurtrir le sein furent mes moindres emportemens. Si j'avois été bonne Chrétienne tout cela se seroit terminé à une soumission profonde; mais ces degrez de perfection ne viennent pas de nous, & il faut que celui qui peut tout nous les donne. Je répondis au Geolier, que pour me conserver la vie afin d'en faire un bon usage, il y avoit peu de choses dont je ne fusse capable, mais qu'étant condamnée il n'y avoit nulle aparence à ce qu'il me disoit. Il y en a plus que vous ne pensez, reprit-il, fiez vous seulement à moi, & ne vous mettez pas en peine d'une affaire qui toute délicate qu'elle paroît, peut avoir un très-bon succès. Croyez, Madame, que je suis ardent pour votre service, & ne me méprisez pas, puis que je suis le seul homme du monde, qui peut vous être utile à l'heure qu'il

qu'il est. Il ne rangea peut-être pas ses paroles de la maniere que je les rapporte , mais elles avoient le même sens. Enfin le desir de vivre me rendit credule , & je lui demandai ce qu'il falloit que je fisse. Il faut, poursuivit-il , que vous présentiez une Requête à vos Juges qui sera sans doute écoutée, qui est d'aller au suplice vos coiffes baissées. Avec cette précaution , je vous réponds de tout. Il y a dans la prison une fille à peu près de vôtre âge & de vôtre taille, qu'on y a mise pour avoir fait perir un enfant qui venoit sans nécessité. Elle sera pendue , & il n'y a rien de pareil à l'averfion qu'elle a pour la potence. Je puis lui faire changer le genre de son suplice, parce qu'elle est simple & credule, en lui persuadant , que vous avez la même horreur pour être decollée, & en la revêtant de vos habits , elle pourra passer pour vous , elle consent à l'échange, & après cela je suis très-sûr de vous sauver.

Voila bien des choses qui paroissent en l'air ; cependant elles s'exécuterent. Je fis présenter à la Cour une Requête pour aller le visage couvert au suplice afin d'épargner à mes Parens la honte de cette infamie , ce qui n'étoit cependant qu'une petite diminution. On ne balança point à m'acorder si peu de chose , je changeai d'habit avec cette pauvre créature. Il y avoit peu de difference entre les siens , & les miens ; le temps & l'humidité avoient tout déchiré. Par l'adresse concertée du Geolier elle parut sur l'échaffaut, où elle perdit ce que je conserve encore, sans qu'on s'aperçut de rien, parce que je sortis de la prison dès qu'on l'eût mise en ma place. Je ne doutai point que le Geolier n'eut envie de se faire payer le grand service qu'il m'avoit rendu , plus que je n'avois envie de lui en donner. Il me mit dehors la nuit , je demeurai dans une maison des
moins

moins connues où il avoit quelque credit, & craignant qu'on ne le recherchât pour la pauvre fille, qui avoit eu le cou coupé, il sortit de sa Conciergerie, resolu de me suivre par-tout. Mon dessein n'étoit pas de me confier à un homme si intéressé, si je pouvois l'éviter, & je trouvai moyen par le secours d'un vieux Prêtre, que je vis, & qui n'ignoroit pas qui j'étois, de me sauver sans que le Geolier s'en aperçut.

Ma famille me crut morte ayant comparu en aparence dans une grande ville à la vûe d'un million de témoins. Ma mere qui en étoit sortie dans une douleur inexprimable, laissa une vieille fille qui m'avoit élevée pour rendre les derniers devoirs à mon corps, à ce que j'ai appris depuis. Elle ne reconnut point ma tête: véritablement elle avoit raison puis qu'elle est encore sur mes épaules.

Cependant je n'avois pas un sou pour me conduire, & je puis dire

que j'allai au travers des champs, me remettant à la Providence, & ce fut un excellent guide. Faisant banqueroute au Geolier par le moyen de quelques aumônes, je me sauvai tantôt à pié, tantôt sur de méchans chevaux, & quelquefois dans des charrettes que je rencontrois où l'on me portoit un espace de chemin pour fort peu de chose. Je ne laissai pas d'avancer, je ne demandois point de mauvaise grace, véritablement il falloit un peu mentir pour justifier mon état, ayant l'air d'une Demoiselle dans quelque équipage que je fusse. Je fis plus de chemin que je ne devois n'ayant personne qui me conduisit: enfin après des peines & des frayeurs inouïes, j'arrivai à Turin & je trouvai mon gîte dans une des plus chetives maisons avec une pauvre veuve. Il semble que Dieu aît donné à cet état la gloire de l'Hospitalité. Le Prophete Elie en fit l'experience à Sarepta, & je

je n'eus pas moins de bonheur en Savoye, que ce Saint homme en avoit eu en Syrie. La bonne femme me servit avec des soins tout particuliers, par les seuls mouvemens de la charité, elle me donna même des habitudes qui me furent fort utiles ; & comme le motif de mon voyage paroïssoit un vœu d'aller à Rome en mendiant, j'eus bien-tôt amassé de quoi l'achever. Ma bonne hôtesse pleura, lors que nous nous séparâmes, je n'eus pas le cœur moins touché. Mais enfin je me rendis dans la ville des Césars, qui est maintenant celle des Innocens, des Pies, des Benoîts, des Clements, des Bonifaces & de tant d'autres qui ont deshonoré leurs noms. J'y fis d'abord des actes de penitence publics & particuliers, & j'y ai passé l'espace de dix années, n'ayant pour ma subsistance que ce qu'on donne aux pauvres dans les Communautés Monastiques. Mes habits étoient de ve-

ritables haillons, & on ne peut s'imaginer une condition semblable à la mienne. Dieu me fit la grace de la supporter patiemment. J'aurois pû me faire connoître à des personnes élevées, & je ne suis pas si stupide qu'on ne m'eût acordé quelque attention. Le Palais de la Reine de Suede étoit même un azyle que je pouvois esperer. Mais comme on l'avoit decriée & qu'il étoit impossible que je fusse en bonne odeur, je demurai dans les bornes de ma pauvreté, allant tous les jours moi-même chercher de quoi entretenir cette miserable vie, dont je jouïs encore aujourd'hui, mais, graces à Dieu, & aux bontez de ma mere, avec plus de tranquillité, & moins d'indigence.

Il y avoit déjà dix ans que j'étois à Rome dans l'obscurité, & dans la misere, lors qu'il m'arriva une étrange aventure. Un jour que j'allois au Convent où l'on me donnoit de

de quoi vivre, étant entrée dans l'Eglise pour faire ma priere, je vis paroître un Capucin qui s'aprocha de l'Autel, il n'y fut pas longtems; & en repassant il jetta les yeux sur moi, & me regarda avec tant d'attention que j'eus le moyen de faire la même chose. Après l'avoir examiné, malgré une barbe longue & épaisse je reconnus tous les traits du pauvre Saint Brice, qui étoit alors le Pere Baltazar. Cette apparition me donna des émotions terribles, je changeai de place, & peu de temps après je me retirai aussi agitée que lors qu'on me vouloit faire monter sur l'échaffaut. Le lendemain il fallut retourner à mon Convent ou mourir de faim, & à peine y étois-je entrée que je vis arriver le Pere Baltazar. Il m'avoit assez vûe pour rapeller des idées que le temps n'avoit point effacées, & s'aprochant de moi avec beaucoup de douceur, Madame, me dit-il, oserois-je vous demander ce

que vous faites ici? Mon Pere, repris-je, bien confuse, vous devez croire, qu'on ne vient en ce lieu sacré que pour adorer Dieu, & pour implorer sa misericorde. C'est bien la principale raison qui m'y amene, cependant il y en a encore une autre, on me donne quelques vivres qu'une extrême pauvreté me force de chercher. Il y a dix ans que je fais tous les jours la même chose, & je croi que j'y serai contrainte le reste de ma vie. Mais d'où êtes-vous, me répondit-il d'un air touché, & quel desordre a pu vous assujettir à des nécessitez, dont vous paroissez si peu digne? Ne me demandez point, repris-je, ce que je ne puis ni ne dois dire, mais si vôtre pitié veut s'exercer, priez Dieu pour une malheureuse qui a besoin du secours des bonnes ames. Vous êtes Madame de Tournemir, repliqua-t-il, ma première affection me l'a dit d'abord; je reconnois vôtre visage & vô-

vôtre voix. Mais bon Dieu ! croyois-je vous trouver ici ! Je n'eus pas la force de combattre une vérité si visible, mes larmes parlèrent pour moi, & celles de Saint Brice les accompagnèrent.

Comme il avoit été employé à des Missions éloignées de nôtre Province, ma funeste aventure lui étoit inconnue. Je ne lui cachai rien de ma fortune, il en fut attendri, & il me conjura de partager avec lui quelques charitez qu'on lui avoit faites en particulier. Je ne pus me défendre d'accepter ce qu'il m'offroit, il aprit où je me retirois, il y vint souvent & je puis dire avec vérité que ce fut uniquement, pour me prêcher la repentance & la vertu. J'en reçus des assistances spirituelles & temporelles, il ne cessoit point de m'apporter, & ma vie devint beaucoup plus douce. Mais il ne demeura pas longtemps à Rome, & il me promit en retournant dans le pays de
di-

dire & de faire tout ce que je voudrois. Pour le Public , lui repondis-je , je ne souhaite point qu'il soit informé de mes affaires après l'opinion qu'on a de moi & les choses qui se sont passées. Mais pour ma mere j'avoue que je desire ardemment qu'on lui aprene que je suis vivante , & que si des Juges abusez m'ont condamnée , je ne laisse pas d'être innocente. Je leur pardonne de bon cœur , & les supplices que j'ai soufferts depuis dix ans sont peut-être plus cruels que celui dont leur ignorance m'avoit jugée digne. Adoucissez , mon Pere , par vos bonnes exhortations les deplaisirs d'une famille assez estimée, & sacrifiez à Dieu vos justes ressentimens. Dites à mes parens que si les circonstances de mon malheur leur ont fait honte , mes sentimens qui n'ont plus que le Ciel pour objet les doivent rejouir. Je ne doute point , répartit le Pere , que cette nouvelle étonnante ne fasse

un

un agreable effet. Mais, Madame, quoi que mon caractere puisse en quelque sorte me rendre digne de foi, on ne me croira jamais bien si je n'emporte un témoignage écrit de vôtre main. J'écrirai donc à ma mere, ajoûtai-je, mais vous lui rendrez, s'il vous plaît, ma Lettre en main propre. Ce fut ainsi que je resolus de sortir du tombeau, où tout le monde me croyoit en poussiere. Le Pere Baltazar me vit encore plusieurs fois avant son depart, & les vieilles racines de cette inclination qu'il avoit eue pour moi ne pouvoient aisément s'arracher. A son depart je fus véritablement affligée, & voici ce que j'écrivis à ma mere.

L E T T R E.

LE Pere Baltazar que Dieu envoya à Rome, pour ma consolation, vous dira, Madame, que quoi que morte dans vôtre opinion & dans celle

celle de toutes les personnes qui m'ont connues, je suis cependant encore vivante. Que ce témoignage ne vous fasse point rougir, j'ai été malheureuse, mais je n'ai point fait de crime, que ma conscience me puisse reprocher. Ce seroit peut-être à mes Supérieurs à se reprocher la contrainte d'un engagement, auquel vous savez que je fus forcée. Je ne me plains point de tous les maux que mon obéissance m'a causez, étant persuadée que vous la crûtes nécessaire pour mon bien. Que n'ai-je point souffert depuis dix ans & que ne souffre-je pas encore ! Le Pere qui m'a assistée vous contera ma fortune & vous dira mon état. Reconnoissez, Madame, le caractère d'une main qui est de vôtre sang ; croyez que je vous respecte toujours, comme je dois, & si vous ne m'aimez plus de cette affection de mere qui faisoit autrefois toute ma joye, aimez-moi du moins comme une Chrétienne penitente. Je
fais

Comtesse de Tournemir. 43

fais la même priere au reste de la famille. *Quoi que mon frere soit la cause de toutes mes miseres , je ne laisse pas d'être pour lui ce que j'étois avant qu'il m'eut rendue malheureuse. Adieu, Madame ; je suis avec un profond respect & une forte tendresse vôtre très-humble & très-obeïssante fille & servante*

DE TOURNEMIR.

Le Pere Baltazar partit avec cette Lettre, & je demeurai affligée de son éloignement. Il lui fallut beaucoup de temps pour se rendre dans nôtre Province parce qu'il faisoit tout le Voyage à pié. Dès qu'il fut arrivé il demanda à ses Superieurs la liberté d'aller visiter ma mere. Comme on savoit qu'il n'étoit point dans le païs lors que mon infortune arriva, on crut facilement qu'il l'avoit ignorée. Ma mere le reçut parfaitement bien; il lui fit part des reliques qu'il avoit aportées de Rome, & après

après un entretien de voyageur il lui demanda de mes nouvelles. **Hélas!** mon Pere, lui dit-elle, ne savez-vous pas que la pauvre femme est morte, il y a plus de dix ans? Et de quelle mort, Madame? répondit le Pere. Ne me le demandez point puis qu'elle vous est inconnue, reprit-elle, & passons, s'il vous plaît, sur ce triste chapitre. Il la pressa encore, & elle lui dit enfin la verité avec une abondance de larmes. Madame, répondit-il tout attendri, à ce qu'il m'a écrit du depuis, vous pleurez comme une bonne Mere, mais rejouissez-vous, puisque Madame de Tournemir est vivante. Ah! mon Pere, s'écria-t-elle, que me dites-vous? Est-ce qu'une tête separée d'un corps peut se rejoindre? Non certainement, reprit-il, mais la tête qui fut coupée n'étoit pas celle de Madame votre fille. Voyez ce qu'elle vous écrit, la date n'est que de trois mois & il y a

a dix ans que vôtre erreur dure. Ma mere eut peine à croire le rapport de ses yeux. Elle baïsa tendrement ma Lettre & crut tout ce que le Pere lui dit. Mes souffrances lui en causerent de cruelles. Dès qu'elle put trouver les moyens de m'envoyer de l'argent elle n'y manqua pas, joignant à ses bienfaits de bonnes & sages exhortations pour la regle de ma vie.

Je commençai donc à vivre moins misérablement, à me loger plus à mon aise & à remercier mes bienfaiteurs des charitez constantes qu'ils m'avoient faites. J'appris que Mademoiselle de Tournemir étoit morte folle, qu'un Neveu possédoit tout le bien de cette maison, que mon frere s'étoit marié & qu'il avoit des enfans : & je fus encore qu'après ma feinte mort, le Geolier ne pouvant représenter celle qui avoit été exécutée sous mon nom, s'étoit absenté dans la crainte d'être puni. S'il avoit

voit fû le chemin que je tenois il l'auroit fans doute fuivi. Mais graces au ciel il en perdit bien-tôt les traces.

On fait par tout que les femmes d'Italie jouïssent ordinairement de peu de liberté, & sur tout celles qui tiennent quelque rang. Les Etrangeres ne sont point assujetties à cette contrainte, & dès qu'on en voit qui s'émancipent on suppose qu'elles sont d'une autre nation.

Dès que je me vis un peu plus à mon aise, je quittai le quartier où j'avois vécu si longtems avec tant de pauvreté, & choisissant une autre extrémité de la ville je me logeai chez un Sculpteur. C'est une profession fort honorable & fort estimée à Rome aussi bien que la Peinture. Cet homme avoit une femme fort sociable & une sœur qui ne l'étoit pas moins. Nous nous accommodames bien ensemble, je me mis en pension pour peu de chose & je
chan-

changeai tout à fait de figure & d'humeur, n'étant plus dans la honteuse nécessité d'aller chercher du pain. Je sortois rarement, si ce n'étoit pour frequenter les Eglises, mais je n'en étois pas plus solitaire, les Ouvrages de mon hôte attirant une infinité de Curieux chez lui. Quoiqu'il ne peignit pas, il avoit des peintures rares qu'il negocioit dans les occasions. J'avois appris parfaitement la Langue, je gagnai l'affection de mes hoteſſes, elles n'avoient rien de bon dont elles ne me fiſſent part & nous étions inſeparables. Pour les plaiſirs du monde qu'elles cherchoient avec emprefſement, je m'en exemptois autant qu'il m'étoit poſſible, quoi que je n'eufſe pas tout-à-fait oublié l'uſage de la vie. Il fallut cependant un jour acorder aux inſtantes prières de ces deux femmes, la complaiſance de les accompagner au Palais de Medicis où nôtre Sculpteur faiſoit conduire des
ſtatues

voit fû le chemin que je tenois il l'auroit fans doute suivi. Mais graces au ciel il en perdit bien-tôt les traces.

On fait par tout que les femmes d'Italie jouissent ordinairement de peu de liberté, & sur tout celles qui tiennent quelque rang. Les Etrangeres ne sont point assujetties à cette contrainte, & dès qu'on en voit qui s'émancipent on suppose qu'elles sont d'une autre nation.

Dès que je me vis un peu plus à mon aise, je quittai le quartier où j'avois vécu si longtems avec tant de pauvreté, & choisissant une autre extrémité de la ville je me logeai chez un Sculpteur. C'est une profession fort honorable & fort estimée à Rome aussi bien que la Peinture. Cet homme avoit une femme fort sociable & une sœur qui ne l'étoit pas moins. Nous nous accommodames bien ensemble, je me mis en pension pour peu de chose & je
chan-

changeai tout à fait de figure & d'humeur, n'étant plus dans la honteuse nécessité d'aller chercher du pain. Je sortois rarement, si ce n'étoit pour fréquenter les Eglises, mais je n'en étois pas plus solitaire, les Ouvrages de mon hôte attirant une infinité de Curieux chez lui. Quoi qu'il ne peignit pas, il avoit des peintures rares qu'il négocioit dans les occasions. J'avois appris parfaitement la Langue, je gagnai l'affection de mes hôtesses, elles n'avoient rien de bon dont elles ne me fissent part & nous étions inséparables. Pour les plaisirs du monde qu'elles cherchoient avec empressement, je m'en exemptois autant qu'il m'étoit possible, quoi que je n'eusse pas tout-à-fait oublié l'usage de la vie. Il fallut cependant un jour accorder aux instantes prières de ces deux femmes, la complaisance de les accompagner au Palais de Medicis où nôtre Sculpteur faisoit conduire des statues

Statues modernes qu'on lui payoit bien & où elles devoient être regalées. Elles n'étoient pas de cet étage qui condamne les personnes de nôtre sexe à être presque prisonnières; & pour moi qui n'avois alors rien à ménager je ne crus pas faire une faute en m'acordant volontairement cette innocente licence. Je les acompagnai donc, & on peut dire que pour des personnes du commun le repas ne le fut pas. Après avoir mangé de plusieurs choses délicieuses, on nous fit voir toutes les raretez de cette superbe maison. Nous remarquames plusieurs de ces belles Antiques qui charment en les regardant, quoi qu'on ne soit pas consommé dans l'art de les bien connoître, & sur tout la célèbre Statue de Venus qu'on fait venir de bien loin, & qui certainement est une merveille. Nous nous reposames dans les Jardins qui sont presque toujours publics & j'y eus une aventure assez rare.

Com-

Comme je m'amusois à parcourir des yeux plusieurs objets dont le moindre n'étoit pas commun, je vis passer un homme habillé à la Venitienne qui tenoit par la main une femme richement vêtue. Quoi que je ne sois pas naturellement curieuse j'atachai mes regards sur ce prétendu Venitien que je reconnus pour le même d'Arnonville qui avoit tué mon Mari. J'avoue que cette vûe me fit fremir, & quoi qu'il n'y eût eu aucune intelligence criminelle entre d'Arnonville & moi, le souvenir des traverses qu'il m'avoit causées me jetta dans d'étranges mouvements. Il n'avoit pas ignoré, comme Saint Brice, mes funestes extrémités ; il me croyoit véritablement morte, & morte dans l'ignominie. Cependant ni cette opinion bien fondée ni le changement de mon visage ne purent l'empêcher de faire un cri, & de s'aprocher de moi avec précipitation. O Ciel ! dit-il,

ce que je vois est-il veritable? Trouver Madame de Tournemir à Rome après ce qui s'est passé, n'est-ce pas un prodige? C'en est un bien plus grand, repris-je, de ce que vous osez me parler, quand je ne puis acuser que vous de tant de maux qui me sont arrivez. Vous m'avez plongée dans une honte éternelle, & pendant que je fais ici une rude penitence du mal que vous avez commis & auquel vous savez assez que je ne vous excitai point, vous jouissez en repos de la vie & de la prospérité. Madame, reprit-il, les injustes soupçons de Monsieur de Tournemir & sa precipitation à m'ataquer, quoi que nous fussions vous & moi dans les bornes de l'innocence, furent cause de son defastre & de vôtre malheur. Je ne vous en vis point accablée sans des douleurs qui ne se peuvent exprimer. Mais, Madame, quand j'aurois été offrir ma vie pour la
vôtre

vôtre , on ne nous en auroit crus que plus coupables. Affligé au dernier point de vôtre perte j'ai erré de Province en Province & de Royaume en Royaume. Venise m'a donné un asyle favorable , & cette Dame que vous voyez ici que j'ai épousée a rendu ma fortune assez bonne. Vous saurez le détail de tout, si vous pouvez vous résoudre à souffrir ma présence, & je ne vous cacherai rien. Comme je savois que d'Arnonville avoit été plus imprudent que criminel, je lui répondis qu'en me plaignant je le plaignois aussi, & que je ne le fuirais pas s'il ne m'en donnoit de nouveaux sujets. Il me remercia & fit aprocher son épouse qui me parut une fois plus vieille que lui, malgré le plâtre & le rouge qui lui inondoient le visage. C'étoit une espece de Laïs , qui après avoir debauché la jeunesse Venitienne , couroit l'Italie avec un étranger qui s'estimoit heureux de

posséder les restes d'une grande République. Nous nous saluames civilement, & mes hôtesse s'étant mêlées à la conversation nous nous promenames ensemble ; après quoi il fallut se séparer. D'Arnonville nous pria toutes trois d'aller dîner le lendemain chez lui avec le Sculpteur. Nous y fumes & il nous regala parfaitement bien. Sa vieille Courtisane en prit tant de jalousie que voulant se servir du pouvoir qu'un peu de bonne fortune lui donnoit sur un mari qu'elle avoit enrichi , elle lui commanda imperieusement de ne me voir jamais s'il n'avoit intention de renoncer à tout ce qu'elle lui avoit donné , ce qu'il ne put goûter de nulle maniere. Nôtre hôte qui étoit généreux voulut leur donner à manger à son tour. La vieille n'y vint point, & d'Arnonville qui la regardoit alors comme une chaine pesante en eut de la joye, il passa le jour avec nous fort agréa-

gréablement , mais le lendemain on le trouva étranglé dans son lit, & sa Megere s'éclipsa. Ce fut un vacarme terrible & beaucoup d'embarras pour ceux qui les logeoient. On fit de grandes informations qui n'aboutirent à rien, & il fut enterré sans Ceremonie , pendant que sa femme fuioit. J'avoue que cet incident me causa une nouvelle douleur. Je savois très-bien que d'Arnonville n'avoit été qu'un criminel innocent , son aventure déplorable me toucha beaucoup. Je vis bien qu'il falloit passer le reste de mes jours dans la retraite, & depuis cela je ne pus écouter aucunes propositions de divertissemens & quoi que toujourns chez mon Sculpteur, je vécus comme une veritable recluse. Mais le sort m'étant ennemi & les disgraces me cherchant avec assiduité je ne demeurai pas longtemps dans le calme , & il m'arriva quelque chose de plus surprenant que tout ce que j'ai déjà dit.

Une nuit que tout le monde étoit en repos, le feu prit à nôtre Maison avec tant de promptitude & de violence que ni les Statues, les peintures ni les meubles ne purent être conservées. Il fallut nous sauver presque nues. Je pris le peu d'argent que j'avois, & je m'éloignai des flammes, ne sachant pas assez bien tous les détours de Rome, quoi que j'y eusse demeuré longtemps, pour ne m'égarer pas en cherchant une femme chez laquelle je m'étois autrefois retirée. J'étois dans l'inquiétude d'en trouver le chemin, lorsque je vis paroître un homme en froc dont la barbe alloit jusques à la ceinture. Vous fuyez le feu, me dit-il, voyant que j'avois l'air effrayé, & moi je le cherche pour donner quelque secours aux affligés. Je crois qu'on vous doit préférer. Où voulez-vous aller, ma fille ? je suis prêt de vous y conduire. Mon Pere, repris-je louant sa charité, je cherche une femme logée près de Saint Jean. Sui-
vez-

vez-moi dit-il , nous y ferons bientôt. Je marchai bonnement avec ce miserableCaphart qui m'entraîna dans son abominable Couvent tout rempli de gens de sa sorte. Dès que j'y fus entrée les jeunes & les vieux me regardèrent comme une proie qui devoit leur être commune, & s'approchant de moi ils me dirent mille extravagances. Est-ce en enfer que mon malheur m'a conduite , leur repondis-je , & suis-je parmi des hommes ou des Demons ? Confidez que je suis une infortunée qui cherche la penitence & non pas le vice. C'est ici qu'on en fait une bien rude , me repartit mon venerable Conducteur , & les personnes de nôtre robe ne sont guere dans la felicité ; mais ne vous effarouchez point , vivez avec nous & quoi que vous puissiez avoir fait vous en aurez l'absolution. Engeance de viperes , repliquai-je , indignée de ce discours, osez-vous cacher tant d'horreurs,

sous le masque de l'hypocrisie? Une femme peut-elle avec bienséance entrer seulement en ce lieu? Ah! que vôtre bure couvre de gangrene! rougissez, imposteurs infames, & laissez moi retirer. J'eus beau dire, pas un ne voulut m'ouvrir la porte & il fallut attendre le jour au milieu de cette meute de Levriers affamez. Heureuse de ce qu'ils étoient tous ensemble. Dès que je vis la clarté naissante je cherchai des issues pour sortir. Mais le moyen? ils n'avoient chez eux que des misérables qui leur étoient devouez. Les Superieurs & les Subalternes agissoient également mal, & je me vis fort embarrassée de tout ce qui m'étoit arrivé, rien ne me faisoit tant d'horreur, & si Dieu ne m'eût assistée en cette occasion, comme il a fait en tant d'autres, je me serois desesperée. Ces Scelerats me voyant ferme contre leurs detestables desseins m'offrant en vain à boire & à
man-

manger me menerent dans une espèce de cachot pour m'épouvanter davantage. On n'y pouvoit rien distinguer , la senteur y étoit empoisonnée, la terre humide , les murailles gluantes & en un mot tout y faisoit regner l'horreur. Allez, dis-je à trois qui me pouffoient comme des furieux , allez célébrer les saints mysteres , & croyez après ce que vous faites que l'adorable fils de Dieu viendra se rendre dans vos infames mains. Ces paroles , au lieu de les faire rentrer en eux-mêmes, ne servirent qu'à les irriter, ils m'acablèrent de vilainies, & je demeurai dans cet énorme cachot après leur avoir craché au visage comme à des Diables dechainés. Je tâchai alors d'être véritablement Chrétienne , j'appellai à mon secours toutes les puissances celestes , j'excitai ma foi & mon esperance par la meditation & par la priere, & je résistai par ce moyen à toutes sortes de frayeurs. Ce

fut là l'eau benite dont je me servis, & veritablement c'est la plus efficace. Mes persecuteurs venoient souvent à l'attaque, armez tantôt de menaces & tantôt de douceurs pour me vaincre ou pour m'épouvanter. Mais, graces à Dieu, rien ne leur réussit, & je demeurai triomphante par un secours inesperé.

Je n'étois pas seule dans cet abominable lieu. Dans le même temps que j'y fus conduite ils y avoient mis une autre victime, j'en entendis la voix & je reconnus à ses plaintes que c'étoit la sœur de mon Hôteffe: il y avoit une separation entre nous, mais qui étoit fort mince. Elle avoit été rencontrée comme moi par un de ces brigands qui sous prétexte d'aller au feu cherchoient de quoi exercer leur infamie. Nous nous parlames & nous pleurames beaucoup, nous consolant reciproquement par l'attente de quelque delivrance miraculeuse. Dieu nous l'acorda comme nous l'es-

pe-

perions. Un Cardinal venerable & veritablement homme de bien vint à ce Couvent qu'il avoit toujours protégé & qu'il visitoit souvent. Il lui prit envie de tout voir ce jour-là, & en passant auprès de nôtre prison il demanda ce que c'étoit. On lui répondit que deux novices ayant commis quelque faute y devoient demeurer vingt quatre heures pour leur châtement. Il répondit avec beaucoup de bonté qu'il vouloit les voir & les exhorter. Ce dessein fit herisser la barbe des Moines; mais son Eminence voulut d'autorité que les portes fussent ouvertes, & il ne trouva que deux femmes qui pleuroient. Je me jettai d'abord à ses piez & je lui appris nôtre aventure. Il en parut indigné & touché, menaçant les bons Peres de la colere de sa Sainteté. On nous tira de ce lieu par l'ordre du sage & pieux Cardinal que nous remerciames comme il meritoit de l'être. En lui aprenant ma

veritable fortune je le conjurai de me procurer quelque retraite honnête. Comme il ne me trouva pas un air tout-à-fait bas il eut pitié de moi & me mit dans une Societé de femmes où il s'engagea de payer ma pension, ce qu'il a fait jusques ici avec beaucoup d'exactitude & de charité. Ma Compagne retourna chez sa sœur dont le mari fut bientôt rétabli par son habileté & par sa vigilance. Les Moines ne furent point denoncez parce que son Eminence en eut pitié, & que si on ne toleroit quelquefois ces sortes de choses il faudroit détruire tous les Couvents de Rome. Pour moi je suis ici très-doucement par la bonté de mon Protecteur dans un âge où selon les apparences je ne dois plus craindre les événements extraordinaires, & j'y attends la fin de ma vie avec la patience & la resignation que je dois.

De Rome ce 20. Août 1700.

F I N.

OTHO-

OTHOMAN I.

E M P E R E U R

DES TURCS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

veritable fortune je le conjurai de me procurer quelque retraite honnête. Comme il ne me trouva pas un air tout-à-fait bas il eut pitié de moi & me mit dans une Societé de femmes où il s'engagea de payer ma pension, ce qu'il a fait jusques ici avec beaucoup d'exactitude & de charité. Ma Compagne retourna chez sa sœur dont le mari fut bientôt rétabli par son habileté & par sa vigilance. Les Moines ne furent point denoncez parce que son Eminence en eut pitié, & que si on ne toleroit quelquefois ces sortes de choses il faudroit détruire tous les Couvents de Rome. Pour moi je suis ici très-doucement par la bonté de mon Protecteur dans un âge où selon les aparences je ne dois plus craindre les événements extraordinaires, & j'y attends la fin de ma vie avec la patience & la resignation que je dois.

De Rome ce 20. Août 1700.

F I N.

OTHO-

OTHOMAN I.

E M P E R E U R

DES TURCS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

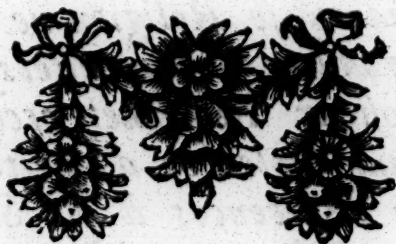
L
v
q
q
e
d
d
u
p
l
n
f
t
l
h
v
a

P R E F A C E.

L A famille Othomane a de
grands avantages sur les
autres Maisons Royales
qu'on ne peut gueretrou-
ver de source plus illustre
que la sienne. Il est vrai
qn'entre tant de Princes qui
en sont sortis plusieurs ont
degeneré à leur Noblesse par
des excès de cruauté. Mais
une mauvaise Religion ne peut
pas produire de bons effets, &
l'Imposteur Mahomet accoûtu-
mé aux violences donne toutes
sortes de licences à ses Secta-
teurs. Othoman, l'honneur &
le fondateur de ce superbe Em-
pire, qui a fait trembler sou-
vent le monde n'eut aucun
des vices de plusieurs Princes
qui

P R E F A C E.

qui lui ont succédé. En montant au throne on leur souhaite ses vertus ; ses entreprises furent belles & heureusement exécutées , & il n'est point d'Auteurs approuvez qui ne le mettent au nombre ou plutôt à la tête des Souverains les plus célèbres.



OTHO.

OTHOMAN I.

EMPEREUR

DES TURCS.

 A naissance de l'Empire Turc fut un de ces événemens prodigieux qui étonnerent l'Univers. Ce n'est plus un peuple particulier, la Terre entières'en voit inondée, les Romains n'étendirent jamais si loin leur domination. L'Europe, l'Asie & l'Afrique y sont soumises en une infinité d'endroits, & l'on peut aujourd'hui dire d'eux ce que les Scythes disoient autrefois d'Alexandre, qu'il tenoit l'Orient, qu'il embrassoit l'Occident, qu'un de ses pieds s'étendoit au Midi, & que l'autre étoit affermi sur le Septentrion

On les fait descendre des Tartares,

res , parce que les mœurs , & les
coûtures de ces deux Nations ont
beaucoup de raport. Pendant la
prosperité des Parthes il en sortit
sept fois des bords du Tanais qui ra-
vagerent la haute Asie , s'emparant
de la Lydie , de la Phrygie , & de
la Cappadoce. Mais on ne remar-
qua d'abord parmi eux ni ordre ni
loix ni politesse.

Entre ces Troupes errantes les
Ogusiens seuls témoignoient quel-
que humanité. Guzalpe homme
guerrier & vertueux fut leur Prin-
ce , & Aladin , Soudan d'Egypte,
l'ayant établi dans cette qualité , il
agit avec tant de prudence & de
justice qu'il gagna absolument les
cœurs de ses sujets & l'estime de ses
voisins.

Oguzalpe son fils & son succes-
seur se fit plus craindre & moins ai-
mer. Il ne laissa pas de regner glo-
rieusement , & le Prince Orthogule
qui herita de ce Pere si puissant fit
bien-

bien-tot sentir sa redoutable valeur aux Isles de la Mer Egée. Après avoir pillé une partie de la Grece, il conduisit une armée Navale jusques à l'embouchure de la Riviere de Tenare, donnant de terribles atteintes à l'Asie, au Peloponese, & à l'Isle d'Eubée. Rien ne résistoit à ce torrent de fortune, il laissoit par tout des marques de son bonheur, secondé de ses braves Ougusiens, il s'empara des avenues du Mont Taurus & fit enfin des progrès si merveilleux qu'on ne sauroit assez les admirer. Mais ce Heros n'étoit pas immortel, & payant à la nature ce terrible tribut que tous les hommes lui doivent, Othoman son fils né pour des choses encore plus merveilleuses, montra un merite infini & mille qualitez extraordinaires.

Ce jeune Prince vint au monde dans la Ville d'Itée embellie par la magnificence d'Orthogule. Il y reçut

reçut une éducation digne de lui, & peut-être que jamais aucun Mortel n'a possédé tant de dons excellents ensemble que l'heureux Othoman. Il étoit d'une beauté parfaite, d'une adresse surnaturelle & d'un courage au dessus de toutes les foiblesses humaines. Son ame étoit parfaitement généreuse, il n'avoit que de nobles ou plutôt de Royales inclinations. Quoi que son esprit fût naturellement vif, une douceur charmante en temperoit le feu, & les Ogusiens se soumirent à ses Loix avec tant de dependance qu'ils paroissent plutôt des Esclaves que de libres Sujets. Othoman reconnut leur affection avec une bonté qui l'augmentoît encore, & dans ses expéditions guerrières ils voyoient par le peu de soin qu'il avoit de ménager sa vie qu'il combattoit pour eux autant que pour lui. On n'avoit point encore vû de Chef plus ardent, ses armes triomphoient sans

re-

relâc
une
sa p
mid
la ca
C
viss
gloi
vou
pris
tati
Mi
la f
gue
il n
à se
jou
rev
dép
de
vit
fai
de
O
III

relâche , il conquit la Bithynie avec une partie de la Cappadoce, & dans sa premiere jeunesse il fonda ce formidable Empire dont Burse devint la capitale.

Quoi que les habitans d'Itée le vissent éloigner avec douleur , sa gloire leur étoit trop chere pour vouloir s'opposer à son départ. La prise de Sebaste augmenta sa reputation. Il chassa les Grecs de l'Asie Mineure , & passant en Europe , à la faveur de la dissension des Paleologues qui dispuetoient l'Empire Grec , il ne trouva pas le moindre obstacle à ses importants desseins. Ainsi toujours brave & toujours heureux il revint à Burse , chargé des riches dépouilles des ennemis qu'il venoit de vaincre. Ce fut alors qu'on lui vit établir pour sa garde des Janissaires , Turcs de naissance , multitude superbe , digne de la Majesté Othomane. Les Successeurs de cet Illustre Sultan en augmentèrent encore

core le nombre , & ces belles troupes ont été conservées de posterité en posterité.

Dans cette prospérité étonnante Othoman ne raporta point à Burse un certain air de joye & de tranquillité , qui doit accompagner les honneurs de la Victoire. Ceux qui l'approchoient remarquoient au contraire une triste langueur sur son visage qui ne pouvoit proceder que de quelque douleur secrette. Comme il ne s'en expliquoit pas, on n'osoit lui en demander le sujet. La Princesse Arfarene sa mere qui l'aimoit chèrement en étoit affligée, mais par une retenue prudente elle ne le témoignoit pas.

La Jeune Princesse Sybarie sœur d'Othoman, suivant les mouvements d'une forte amitié & d'une tendre curiosité, fit ce que les autres n'osoient faire. Seigneur, lui dit-elle, un jour qu'ils se promenoient dans les Jardins des Anciens Rois de Bithy-

thynie , j'avouë que mon affection l'emporte sur mon respect , & que je ne puis voir vos yeux attachez à la terre comme une personne qui rêve à des choses fâcheuses , sans des émotions qu'il est impossible d'exprimer. Que veut dire ce morne silence quand vous avez tant de lieu de vous louer des faveurs du Ciel ? La fortune semble être vôtre esclave , vous la conduisez comme il vous plaît , & lorsqu'on ne devroit que vous admirer on est obligé de vous plaindre. Arsarene est au desespoir & j'y serai bien-tôt aussi si vous n'êtes un peu plus sincere & moins réservé. Ma sœur, repondit l'Empereur , en regardant Sybarie avec des yeux mouillez de quelques larmes , ne cherchez point à pénétrer un secret dont la connoissance vous seroit cruelle. Ce que les Armes de mes ennemis n'ont pû faire sur moi, la douleur le fera bien-tôt, & si je vous decouvre ce mystere,

vous

vous ferez infortunée ou criminelle. Vous m'effrayez, Seigneur, repartit la Princesse, & si j'avois à choisir entre ces deux terribles extrémités, je préférerois encore l'infortune au crime. Rien ne me doit être si cher que vous, & vous me faites mortellement souffrir en vous obstinant à vous taire. Ah ! Seigneur, vous m'outragez si vous doutez de ma discrétion. Je ne sai si je vous outrage, reprit Othoman, mais, ma chère sœur, je n'en ai point l'intention. Vous voulez savoir ce qui me tue, & je vous empoisonnerai peut-être, en vous le disant. Hé quel est donc ce venin fatal qui déchire votre ame & qui pourroit blesser la mienne, reprit-elle ? Ne me menagez point, Seigneur, tout doit céder à notre amitié, & vous ne m'apprendrez rien qui me fasse plus de mal que votre silence. Puis que vous voulez absolument que je vous ouvre mon cœur, repliqua Othoman,

apre-

aprenez que je hais Caraman autant que je suis persuadé que vous l'aimez, qu'il est un traître & un parjure, qu'il vous abusoit & qu'il m'a trompé, & qu'enfin il est mon rival.

La foudre auroit moins accablé Sybarie en tombant sur elle qu'un discours si peu attendu. Elle avoit pour Caraman une affection tendre mais innocente, il l'avoit servie avec des respects assidus : c'étoit un Prince tout aimable & les paroles de l'Empereur firent l'effet qu'il avoit redouté. La Princesse ne put résister à l'idée d'une infidélité qu'elle ne meritoit point. Ses piez chancelerent, ses yeux s'obscurcirent, & elle tomba sans connoissance entre les bras d'Othoman. Il apella d'abord des femmes qui les suivoient de loin, pour donner à Sybarie le secours dont elle avoit besoin, & après l'avoir soulagée, on la porta dans son appartement. Je vous avois bien avertie que je vous percerois le cœur,

lui dit l'Empereur. Ah! Seigneur, interrompit-elle avec assez de vehemence, Caraman ne merite plus que ma haine, après s'être noirci par une perfidie détestable, & je rougis d'avoir paru si sensible pour un outrage que je devois mépriser. . . . Arsarene qui acourut au bruit du mal de la Princesse les interrompit, Othoman se retira, & Sybarie chercha des consolations dans sa courageuse fierté.

Arsarene s'aperçut bien qu'un accident si subit avoit eu quelque cause violente. La jeune Princesse tâcha de l'obliger à ne l'attribuer qu'à son temperament. Ma fille, répondit-elle, vous me voulez tromper. Pourquoi Othoman me fuit-il? c'est sans doute pour me cacher des choses que je demêlerois. Tout m'alarme & vous devez assez me connoître pour ne me point tant ménager. Madame, repliqua Sybarie, en tâchant de cacher son émotion,
l'Em-

l'Empereur ne vous fuit point, mais à l'heure qu'il est il voudroit se fuir lui-même. Toute sa gloire n'a pu le garantir de certains chagrins qui viennent de son cœur. Après m'avoir donné de la frayeur, ajouta Arsarene, vous m'embarrassez étrangement, & je ne vois rien ni dans Bourse ni dans toute l'étendue de l'Empire d'Othoman qui puisse traverser le repos, que le mélange agréable de tant d'honneurs differents lui ont acquis. . . . Comme Arsarene alloit continuer, l'Empereur rentra d'un air si troublé qu'elles en concurent de nouvelles allarmes. Ah ! mon fils, lui dit Arsarene en s'approchant de lui, qu'avez-vous & que nous venez-vous annoncer ? C'est un malheur particulier, Madame, reprit-il, mais c'est pour moi le plus grand de tous les malheurs. Helas ! ma Sœur, continua t-il en s'adressant à Sybarie, que j'ai été injuste & que je dois de reparations à

la memoire du généreux Caraman. Voyez son innocence & mon crime dans cette Lettre , & faites-moi autant de reproches que je m'en fais , afin que je puisse mourir de douleur. Sybarie prit la Lettre d'une main tremblante, & elle y trouva ces paroles.

C A R A M A N

A

L'EMPEREUR OTHOMAN.

JE meurs, Seigneur, & quand ceux qui m'ont percé de coups m'en auroient donné de moins dangereux, je mourrois du seul regret d'avoir appris que vous me croyez un perfide. Celui qui s'étoit donné pour jamais à la Princesse Sybarie , ne pouvoit lui être infidelle , & pour vous le prouver je n'ai qu'à vous dire que Roselie est ma sœur. Oni cette fille que vous avez assez aimée pour me faire l'outrage le plus of-
fen-

senfant a eu comme moi Caraman fidele ami du grand Orthogule pour Pere. Après nous être reconnus miraculeusement je vous la conservois, & la fortune bizarre voulut que me voyant auprès d'elle vous me prîtes pour son amant. Justifiez-moi auprès de l'admirable Sybarie, je vous conjure. Thorax, un Scythe ou plutôt un barbare, est présentement maître de ce qui vous fut si cher. Je n'ai pas la force d'en dire davantage. Adieu,

CARAMAN.

Sybarie ne put achever de lire sans donner des marques visibles d'un extrême desespoir. Elle fit un cri douloureux & tomba ensuite dans les bras d'Arfarene, qui lui mouilla le visage de larmes, voyant que toutes les marques d'une prompte mort y étoient imprimées. Othoman n'étoit pas moins touché, on courut aux remedes, & après beaucoup de soins qui furent long-temps inutiles, la

Princesse ouvrit enfin les yeux & les tournant du côté de l'Empereur, Seigneur, lui dit-elle, Caraman est mort. Ce seroit assez pour votre vengeance s'il avoit eu le malheur de vous offenser, & c'est mille fois trop pour mon repos. Elle ne put dire que ce peu de mots, une seconde foiblesse suivit la premiere. On l'en tira encore, & Othoman empressé auprès d'elle, lui dit tant de choses pour lui donner quelque esperance, qu'il la rendit capable de les écouter. Il lui fit comprendre que Caraman pouvoit vivre encore, puis qu'Almanzarin porteur de sa Lettre ne l'avoit laissé que blessé dans la Province d'Amazie. Cette pensée flatoit la Princesse, mais elle n'osoit y donner une croyance entiere : il fallut apeller Almanzarin, c'étoit un fidelle serviteur de Caraman, qui lui aprit en peu de mots comme Roselie avoit été enlevée par un Tartare dans le temps que Caraman

la

la conduisoit du côté de Burse, que ce ravisseur beaucoup plus fort que le Prince de Caramanie avoit percé le frere de coups & entraîné la sœur dans quelque retraite inconnue, & que Caraman ayant appris la cruelle opinion qu'Othoman avoit de lui, ignorant que Roselie étoit sa sœur, en quelque triste état qu'il fut il avoit voulu absolument qu'Almanzarin se rendit à Burse pour faire connoître l'innocence d'un cœur qui n'avoit aimé & qui ne pouvoit aimer que Sybarie.

La Princesse qui craignoit que sa tendresse n'aidât à la tromper n'ajouta pas assez de foi au discours d'Almanzarin pour être tranquille. Il pouvoit être mort ou mourir de ses blessûres, & c'étoient de fâcheuses extrémités pour Othoman, s'imaginant avec aparence que Roselie pouvoit avoir été menée en Tartarie; ses transports étoient sans moderation. Arsarene qui aprenoit en

même temps l'amour de son fils & la tendresse de sa fille les plaignit & s'affligea avec eux.

Cependant comme le recit d'Almanzarin avoit fait quelque effet, Sybarie se trouva capable d'écouter la Raison, & Othoman combattit ses propres craintes par la force de son courage. Quand il se représentoit la charmante Roselie, aussi digne de lui par sa naissance que par sa beauté & par sa vertu, au pouvoir d'un homme sans respect & peut-être sans humanité, quels projets ne faisoit-il pas pour l'affranchir de cette Tyrannie ? Il destinoit à cette entreprise importante toute la force de son Empire, ne doutant point qu'en la conduisant il ne surmontât les plus grandes difficultez.

Après avoir passé la nuit dans mille pensées différentes, tantôt de douleur & tantôt de joyé, dans l'esperance de retrouver ce qu'il avoit

avoit perdu , il se rendit auprès de Sybarie , & quoi qu'elle eut toujours veillé il la trouva néanmoins plus remise & moins agitée. Hé bien, Seigneur , lui dit-elle, qu'esperez-vous ? Tout ce qui peut nous satisfaire, répondit-il. J'ai une Armée en état de marcher, & je ne différerai point à partir pour joindre notre cher & innocent Caraman, mais avant cela je veux vous apprendre ce qui s'est passé entre Roselie, que vous ne connoissiez pas , & moi. Vous m'obligerez sensiblement , poursuivit la Princesse , & j'avoue que j'ai une curiosité impatiente de le savoir. Ecoutez-moi donc , continua Othoman. Alors ayant fait savoir à Arsfarene que Sybarie étoit en assez bon état, il prit la parole en ces termes.

HISTOIRE

D'OTHO MAN

ET DE

ROSELIE.

ETANT nez vous & moi à Itée de l'illustre Orthogule & de la vertueuse Arsarene , nôtre enfance n'a rien vû qui ne nous aît été commun , & vous savez , ma fœur , que le vieux Caraman ami intime de nôtre Pere & compagnon de ses longs travaux , souhaita que son fils unique fut élevé avec nous & qu'on l'amena de Caramanie à Itée dans un âge encore bien tendre. S'il vous aima dès qu'il vous vit , je l'aimai aussi comme on aime un frere. Il ne s'attacha pas à moi avec moins d'ardeur , & nos Peres prenant plaisir à cette union nous ordon-

donnerent de nous appeler de ce nom.

Orthogule, qui avoit l'ame grande & généreuse, ne voulut pas que le jeune Caraman fut plus negligé que je l'étois. Nôtre éducation fut pareille, & je me rejouissois de cette égalité, je vis naître l'amour de Caraman pour vous avec joye & je me faisois un plaisir de lui rendre de bons offices.

Je ne sai si dans un jour où l'on célébroit des spectacles publics il voulut faire quelque galanterie que vôtre jeunesse vous fit regarder comme une offense, mais il revint auprès de moi si abatu que je crus qu'il étoit tombé dans quelque grand malheur. Qu'avez-vous, mon cher frere, lui dis-je, faut-il que cette journée dans laquelle vous avez paru avec tant d'avantage ne finisse que pour vous affliger ? Mon frere, reprit-il, les yeux mouillez de larmes que l'enfance rendoit excusables, la Princesse Sybarie vient de

me donner la mort , & ses mépris me font bien plus douloureux que tout ce qu'il y a de plus cruel dans la vie. Allons, Caraman, repartis-je en l'embrassant , allons lui dire qu'elle ne mérite pas vôtre affection & cherchons auprès d'elle cette vie que vous dites qu'elle vous a ôtée, pour la conservation de laquelle j'en donnerois mille si je les possédois. Vôtre bonté est inexprimable, poursuivit-il, & je rougis de m'en trouver si peu digne. N'allons point vers la Princesse , je vous conjure, j'aime beaucoup mieux me plaindre seul que de lui faire le moindre reproche. Les femmes, continuai-je , en riant , sont bien aises qu'on les en accable , & quoi que ma sœur ne soit qu'une enfant, je suis persuadé qu'elle est déjà de ce goût. Si vous ne voulez pas la voir, je la verrai pour vous & je vous rendrai bon compte de ma negociation. Alors m'éloignant sans attendre sa réponse, je me rendis
au-

auprès de vous. Il peut vous souvenir de nôtre conversation, ma Sœur, & je n'ai que faire de vous la redire. Je vous priaï de traiter Caraman avec moins de rigueur, & je n'ai jamais rien vû de plus satisfait que lui.

Les choses ne demeurèrent pas longtemps en cet état. Ces Guerres memorables qui mirent presque tout l'Univers en armes arriverent, & quoi que nous ne fussions, Caraman & moi, que dans nôtre seizième année, nous suivîmes nos Pères, mon ami plein d'amour pour vous, & moi libre de toutes les passions tyranniques. L'envie de paroître digne fils d'Orthogule étoit la seule qui me possédoit & je reprochois souvent au jeune Caraman, qu'il s'abandonnoit trop à celle que vous lui aviez inspirée.

Cependant nous trouvâmes ces heureuses occasions qui signalerent assez glorieusement nôtre jeunesse. Les moindres de nos actions avanta-

geuses charmoient les Princes qui nous avoient donné la vie : jamais Peres ne donnerent plus de marques d'affection à des enfans que nous en recevions d'eux , & deux années s'écoulerent pendant lesquelles nous nous rendîmes assez savans dans l'Art militaire. Caraman me parloit incessamment de vous. Regardant l'absence comme un fardeau insupportable, il soupiroit si haut & si souvent au milieu de nos Victoires que je l'en grondois quelquefois. Nôtre amitié cependant ne s'alteroit point, nous voulions toujours les mêmes choses, & rien n'étoit comparable au desir que nous avions de nous servir reciproquement.

Un jour que nous donnâmes une bataille assez importante dans la Cappadoce , & que nous gagnâmes sans gloire , puisque ce fut sans peine , Caraman reçut une blessure fort legere à la cuisse , mais qui l'empêcha cependant d'agir pendant plusieurs jours. Nos ennemis avoient été
non

non seulement vaincus , mais chafsez bien loin de nous. Le Païs s'étoit fôûmis après avoir assez réfisté, & je me promenois souvent, n'ayant plus rien à faire dans les lieux du monde les plus agréables, fans autre deffein que d'admirer les beautez de la nature dans la diverfité de mille chofes curieufes. J'étois parti de nôtre Camp assez rêveur quoi que je n'euffe aucun fujet de rêver , & faifant infenfiblement un chemin qui pouvoit plutôt s'appeller une Courfe , qu'une Promenade , je descendis d'un Rocher fort haut que des arbres fembloient couronner dans un Vallon , que des prez & des ruiſſeaux me firent paroître tel qu'on dépeint les Champs Elifées. Je mis pié à terre pour mieux examiner ce lieu charmant , & laiffant mon cheval à un des miens je marchai doucement le long d'une petite riviere formée par plufieurs torrens. Après avoir fait cinq ou fix cens pas fans rien

ren-

rencontrer, je vis deux femmes assises sous quelques arbres, dont l'une, qui n'avoit pas plus de quinze ans, me parut quelque chose de divin, & travailloit avec une adresse admirable à faire de petits paniers de jonc. Elle étoit habillée avec la plus grande simplicité, mais, ma sœur, que sa beauté miraculeuse reparoit bien la negligence de son ajustement ! Vous ne pourriez vous imaginer rien de si parfait. Une taille sans défauts, un visage fait pour plaire, un air modeste & néanmoins plein de grandeur, accompagnés de certains feux délicats, qui partoient des plus beaux yeux du monde, me fraperent de telle sorte que je demeurai éperdu. Comme je ne paroissais pas un homme du commun, ma présence étonna ces femmes. Allons, Rosalie, dit la première à cette merveille naissante, allons voir si ce jour a été favorable à votre Pere. Elles se leverent alors pour partir ; mais ne pou-

pouvant souffrir qu'elles emportassent si promptement une douce joye que je commençois de ressentir, arrêtez, je vous conjure, leur dis-je, voyant que la crainte me les enlevoit, arrêtez & n'ayez point de peur d'un homme qui pour vous être inconnu n'en a pas moins d'envie de vous servir. Seigneur, me répondit la plus âgée avec assez de majesté pour une personne de cette sorte, nous vous rendons grace d'une bonté que nous ne meritons pas, & je puis vous assûrer que nous ne vous respectons pas moins, que si vous étiez le grand Orthogule. Je ne suis point Orthogule, repliquai-je, mais il m'a donné la vie, & si vous l'estimez beaucoup j'espère que vous ne me fuirez pas si promptement. Quoi, Seigneur, reprit-elle, vous êtes ce jeune Heros qui a tant contribué par sa valeur naissante à la tranquillité de ces Provinces (pardonnez moi ma sœur, ajouta Othoman, si

si je me fers sans modestie des mêmes termes de cette femme) oui, repliquai-je, je suis Othoman. Quel service peut-il vous rendre? qui êtes-vous & quelle est vôtre retraite? Pour des services, Seigneur, reprit-elle, nous n'en exigeons point de vôtre bonté. Contents d'une vie innocente & paisible nous vivons cette enfant & moi, avec mon mari, qui est Pêcheur, dans une Cabane où nous ne souffrons que quelques rayons du Soleil pour toute Compagnie. Elle est bien plus honorée que les Palais des Rois, ajoutai-je, & si cette belle fille s'y retire on la préféreroit aux plus superbes demeures de l'Univers. Pendant ce discours Roselie avoit les yeux baissés par modestie, mais il leur échapoit des étincelles de feu qui donnoient de nouvelles atteintes à mon cœur. Je m'aprochai d'elle aussi ému que si j'eusse parlé à la Souveraine du monde. Voulez-vous, lui dis-je, que je
vous

vous fasse passer d'une fortune indigne de vous , à un état plus agréable. Non Seigneur , interrompit-elle avec une noble fierté qui me surprit , non , je n'aspire qu'au repos & à l'innocence. Graces au Ciel , j'ai jouï jusques ici de l'un & de l'autre , & je ne changerois pas ma condition pour une plus élevée. A ces mots , elles s'éloignerent sans que je pusse les retenir , parce que je ne voulus point user de violence , & je demeurai ardemment amoureux de la fille d'un Pêcheur sans savoir seulement sa retraite. Je les suivis des yeux , n'osant les effaroucher par ma poursuite, mais des arbres épais me les cachèrent bien-tôt.

Je parcourus inutilement tous les environs de ces lieux , rien ne parut devant moi ni hommes , ni femmes , ni maisons , ni bêtes mêmes. Ainsi plein de la belle idée de Roselie il fallut m'en retourner au Camp aussi captif que j'en étois sorti libre.

Cara-

Caraman s'aperçut bien-tôt de mon desordre , & l'habitude qu'il avoit à rêver ne l'empêcha pas de remarquer ma rêverie ; d'ailleurs il m'échapoit des soupirs qu'il atribua à toute autre chose qu'à l'amour ; il s'imagina que ma tristesse provenoit de quelque mauvaise nouvelle qui vous regardoit , & vous savez , ma sœur , qu'un amant est toujours ingénieux à se persécuter. Mon frere , me dit-il , dans cette pensée , que peut-il nous être arrivé ? Votre visage n'est plus le même qu'il étoit ce matin , & j'ai peine à vous reconnoître. Vous avez raison , mon cher frere , repliquai-je , puis que je ne me reconnois pas moi-même. La Princesse Sybarie , ajouta Caraman avec un intérêt passionné , vous a-t-elle appris quelque chose de funeste ? Ne vous allarmez point , Caraman , repliquai-je , mon trouble ne vient point de ce côté. Alors je lui appris mon aventure qui le toucha
veri-

veritablement & d'autant plus que ma belle vision devoit peut-être n'avoir point de retour. Quoi, mon cher frere, me dit-il, pour tacher de me détourner de mon entêtement, vous avez abandonné avec tant de promptitude à la fille d'un Pêcheur ce cœur qui promet de si grandes choses, & je vous vois aussi passionné que si vous portiez des chaines pareilles à celles que Sybarie m'a données? Combatez-vous un peu, mon frere, vous n'avez pas sucé comme moi cet agréable poison avec le lait, & ce beau fantôme qui s'est montré à vous pour un moment paroîtroit peut-être moins charmant à vos yeux si vous le regardiez de plus près. J'en ai assez vû, repliquai-je, pour me persuader que les graces qui le composent augmenteront toujours. Que Roselie soit fille d'un Pêcheur ou d'un homme plus abjet, s'il est possible, c'est toujours le plus bel objet que l'on puisse envisager.

sager. La Nature seule fait ses avantages , les secours de l'Art n'y ont aucune part , & rien ne me touche plus que Roselie. Son image est gravée dans mon cœur , je ne songe qu'à la revoir , qu'à lui plaire , & qu'à m'en faire aimer , & je vivrai le plus misérable de tous les hommes si je l'ai perdue pour toujours. Mais, Seigneur , poursuivit Caraman, que diroit le Prince Orthogule s'il favoit qu'un fils déjà si glorieux par ses actions immortelles & qu'il aime si fortement , s'est laissé vaincre par des yeux inconnus & peu dignes en aparence de le captiver ? Ils ne le font que trop , Caraman, interrompis-je avec précipitation , & si vous les aviez vus je craindrois pour votre fidélité . . Alors nous fumes interrompus & comme je n'avois le cœur & l'esprit pleins que de Roselie , je sortis pour aller rêver à mon aise , & ce fut à cette occupation que je donnai toute la nuit.

Le

Le lendemain je fis une recherche beaucoup plus exacte & ce fut avec aussi peu de fruit. J'en fus acablé de douleur , mais j'en eus beaucoup plus de sujet quelques jours après qu'un air contagieux qui empoisonna nôtre Camp nous enleva Orthogule & le vieux Caraman avec un nombre infini de nos plus braves soldats. Vous pouvez juger de ma douleur par la vôtre, elle calma quelques jours mon amour , mais elle ne le diminua pas. Toutes mes passions réunies produisirent un certain desespoir qui me fit comprendre qu'en exposant ou plutôt en sacrifiant ma vie, je devois tâcher de la rendre aussi Illustre que celle de mon Pere ; & suivant le plan qu'il m'avoit tracé , dans mon deuil de fils & dans mes transports d'amant je fit sortir l'armée d'un camp pestiféré, je l'augmentai autant qu'il me fut possible. Caraman me fut d'un grand secours , & nous fîmes ensemble

ble ces importantes conquêtes qui me rendent aujourd'hui si puissant. Mais je les fis dans une tristesse inconcevable.

Nous étions arrivez après la défaite entière de ceux qui vouloient nous résister, dans une petite Ville de Bithynie où nous nous arrêta mes pour prendre un peu de repos, lorsque Zarcán l'un de nos Chefs les plus considérables me vint présenter un jeune homme qu'il avoit arraché à quelques Cavaliers qui se le disputoient, & qui avoit même reçu pendant leur querelle une légère blessure à la tête. Ni le sang qui souilloit son visage, ni le deguisement de son sexe, ne m'empêcherent point de reconnoître mon aimable & trop aimée Roselie, elle étoit trop bien gravée dans mon cœur, & son desordre pitoyable acheva de l'en rendre maîtresse absolue. Je fis un cri mêlé de douleur & de joye qui n'étonna pas peu Zarcán ; & l'esclave qui étoit

étoit véritablement Roselie parut alors avec moins de pâleur. Le souvenir de nôtre première rencontre & la honte de se voir un habit d'homme la firent rougir. Ah Roselie, lui dis-je d'abord, est-ce vous & mes yeux ne me trompent-ils point ? Non, Seigneur, reprit-elle avec beaucoup de confusion, non, je suis certainement cette malheureuse qui vous vit peu & qui ne croyoit pas vous revoir jamais. Ma fortune est toute extraordinaire & les miseres qui m'ont accablée sont peut-être inconnues à toute autre personne de mon sexe. L'état indecent dans lequel je paroïs devant vous m'oblige, Seigneur, à vous demander d'en aller cacher la honte dans l'obscurité où j'ai passé tant d'années. Quelques larmes qui couloient de ses yeux, le sang qui souilloit son visage, & son air suppliant m'attendrirent de telle sorte qu'il faut vous avouer, ma sœur, que je pleurai aussi. Ah ! Roselie,

Tome I. E m'é.

m'écriai-je , voyez moi toujours & ne m'exposez plus aux tourments que j'ai soufferts depuis nôtre première vûe. Je ne croyois pas , reprit-elle , que vous vous souvinssiez de cette aventure , & la fille d'un Pêcheur ne paroïssoit point née pour troubler le plus grand Prince du monde. Soyez encore moins , s'il se peut , repliquai-je , vous possederez toujours mon cœur , & vous disposerez quand il vous plaira des biens & des honneurs que la fortune m'a donnez. Mais songeons à vous soulager , vous souffrez , belle & discrète Roselie , & je voudrois au prix de tout mon sang avoir empêché la perte du vôtre. Pendant que je parlois , Roselie me regardoit d'une manière si douce & si pénétrante , qu'en verité , ma sœur , je perdis le peu de Raison qui me restoit. J'envoiai chercher des femmes pour mettre auprès de Roselie , je la fis loger commodément & servir avec soin.

On

On trouva sa blessûre legere , & je n'eus point de repos qu'on ne m'eut assuré que ce n'étoit rien. Caraman qui la vit la trouva si belle qu'il n'osa me condamner. Je fis des presents à Zarcam qui lui marquerent combien Roselie m'étoit chere. Il fallut la laisser reposer , j'en parlai sans cesse avec Caraman qui peut savoir par sa propre experience que l'amour n'est pas volontaire ; & dès que je pus voir Roselie j'entrai dans sa chambre avec tout le respect que j'aurois pû observer pour une Reine. Je la trouvai levée dans des habits qu'elle avoit choisis , qui n'étoient ni trop negligez ni trop magnifiques, mais elle brilloit comme un astre & je lui trouvai tant de beautez nouvelles que bien loin de songer à me guerir j'aidois à me rendre plus malade. J'avouë que j'avois pris quelques avantages du côté de la parure, & un amant qui veut plaire ne doit pas être blâmé d'appeller un pareil se-

E 2 cours.

cours. Roselie ne me regardoit pas fixement , cependant je remarquai qu'elle m'examinait avec attention , Roselie , lui dis-je, je viens ici pour vous protester que je vous préfère à toutes choses, que rien ne peut toucher mon cœur s'il ne vient de vous, que je suis esclave de vos charmes & que je veux vivre & mourir en vous aimant. Seigneur, repondit-elle avec une grace qui me parut surnaturelle & qui m'inspira des mouvements d'adoration, vous oubliez votre grandeur & vous fletrissez votre gloire en vous abaissant auprès d'une fille qui vous est si inferieure. Si vous perseveriez dans des sentiments si peu dignes de vous , je me reprocherois éternellement vos foiblesses. Allez, Seigneur, allez achever de vous assujettir tout l'Univers , achevez de vous rendre immortel par des conquêtes qui vous attendent ; & content d'avoir soulagé les miseres de Roselie , de Roselie qui vous est inferieu-

ferieure, de Roselie qui paroît si peu digne de vous, & de Roselie enfin qui ne peut être recommandable que par le respect & par la reconnoissance qu'elle a pour vôtre Illustre personne & pour vos bontez infinies. Cruelle fille, repliquai-je, vous vous amusez à compter des chimeres pendant que quelque chose de plus essentiel vous devoit occuper. Ni cette reputation qui me donne quelque nom entre les hommes, ni l'Empire que je viens de fonder ne me touchent plus. J'aime certainement la gloire, mais celle de vous être agreable l'emporte sur toutes les autres. Seigneur, reprit-elle en baissant les yeux, vous m'honorez trop, & vous pourriez gâter un cœur qui n'est ni ingrat ni injuste, & qui doit se tenir sur ses gardes contre des expressions si flateuses. Mais, interrompis je étonné de tant de sagesse, où avez-vous pris une vertu si peu commune & un esprit

si éclairé. J'en ai très-peu, Seigneur, repliqua-t-elle, mais vous savez que les rayons du Soleil éclairent aussi bien les Cabanes que les Palais; & dans ma simple condition j'ai taché de me faire une loi invincible de la Raison & de ne me point éloigner de la sagesse. Je ne vous adorerois pas comme je fais si vous en aviez moins, ajoutai-je. Non, Roselie, je ne veux point vous offenser, & mon unique but c'est de me faire aimer de vous autant que je vous aime. Helas! Seigneur, interrompit-elle en versant quelques larmes, hélas, quels avantages pourriez-vous tirer de ce que vous semblez desirer si ardemment? Inconnue à toute la terre & à moi-même, Othoman si fameux & si estimé, seroit-il excusable de s'attacher à moi? Quoi, Roselie, repris-je, vous ne vous connoissez pas? Non, Seigneur, ajouta-t-elle, & celui qui a passé pour mon Pere ne l'étoit pas. Veritablement ces
par-

paroles me donnerent une joye inconcevable , & je m'imaginai sans peine que Roselie étoit d'une naissance proportionnée à la mienne. Qui que vous puissiez être , poursuivis-je , j'aurai toujours pour vous une violente passion & tout le respect qu'on doit à vôtre sexe. Pour payer des feux si ardents je n'exigerai jamais rien d'indecent ni d'injuste , & pourvû que vous aimiez un peu celui qui vous aime si passionnément , je me trouverai fort heureux. Ou il faut n'aimer point du tout & je crois que c'est le meilleur , repartit Roselie , ou il faut aimer davantage : & la disproportion est si grande entre nous que je dois me contenter de vous honorer. Non , Roselie , repliquai-je , ce n'est point là ce que j'exige de vôtre cœur ; j'en cherche la tendresse & non pas cette vaine estime qui ne produit rien de doux. Les déferences d'une personne que l'on aime éperdument sont

de veritables injures. Mais oserois-je vous demander quelques particularitez de vôtre fortune ? Que devintes-vous lors qu'après vous avoir vûe un moment je vous perdis presque aussi-tôt. Où étoit ce Pêcheur qui vous tenoit lieu de Pere ? Où étoit cette Cabane qui vous servoit d'azyle & que je cherchai inutilement ? Elle n'étoit pas loin , repartit Rosalie , mais tant de détours & une si grande quantité d'arbres la cachoient que veritablement l'accès en étoit impossible. La femme que vous vîtes auprès de moi étoit d'une vertu sublime , elle m'éleva comme son enfant , après m'avoir trouvée en Perse au milieu d'un desert envelopée dans des langes assez riches où il y avoit un papier ataché qui marquoit qu'on m'exposoit à l'inclemence de l'air & à la fureur des animaux pour me faire éviter de plus grands malheurs. Cette femme & son mari touchez de compassion ,
m'em-

m'emportèrent , & comme ils n'avoient point d'enfants j'en reçus les mêmes secours que s'ils m'eussent donné la vie , & il est impossible que j'exprime les grandes obligations que je leur ai. Zabas (c'est le nom de mon Pere adoptif) étoit un homme de bonne naissance , qui troublé dans la Cour de Perse où il avançoit trop sa fortune, s'exila volontairement pour prévenir la rage de plusieurs ennemis envieux , & Alizane son épouse qui l'aimoit de bonne foi le suivit volontiers , & renonça aux honneurs du monde pour ne s'attacher qu'à faire son devoir. Ils avoient de quoi subsister commodément & ne gardant que deux jeunes esclaves, & une femme pour les servir , Zabas choisit la retraite où j'ai vécu , ils me nommerent Roselie. Je croiois être leur enfant, mais comme vous pouvez juger , Seigneur, je ne l'étois pas. En effet ils m'apprirent un jour ce que je viens de

E 5

vous

vous dire , & peu de temps après une troupe de brigands inconnus étant entrez dans nôtre Cabane on les enleva avec tout ce qu'ils avoient, pendant que je me promenois assez loin de là , ne craignant pas de fâcheuses aventures , parce que nous n'avions jamais été troublez. Il ne resta auprès de moi qu'un de nos esclaves , je pleurai en abondance la triste destinée de deux personnes qui m'étoient si cheres. L'esclave qui étoit prudent & fort affectionné me conseilla de cacher mon sexe afin d'être moins exposée. Je voulus m'approcher de Burse , & dans ce voyage nous fumes pris par ces impitoyables soldats auxquels le généreux Zarcan m'arracha pour me conduire auprès de vous que je n'avois pas oublié.

Cette assurance du souvenir de Roselie me donna une joye inexprimable. Par sa beauté merveilleuse & par un air de grandeur qui paroif-

roissoit dans ses actions , je me persuadai sans peine qu'elle n'étoit pas d'une condition mediocre , & je m'abandonnai à toute la force de mon amour. Elle en reçut les témoignages avec beaucoup de modestie, & je vous assure , ma sœur, que je n'eus pas pour elle la moindre pensée qui put l'offenser. Caraman n'ignora rien de ce que je ressentois, & comme il avoit appris à aimer auprès de vous, bien loin de trouver en lui un censeur rigoureux je n'y rencontrai qu'un ami complaisant qui aprouva mon choix au lieu de le condamner. Plus je vis Rosellie & plus je fus à elle. Quoi que discrète & retenue j'eus lieu de croire qu'elle ne me haïssoit pas, elle vint même au point de me l'avouer, & je m'estimois le plus heureux de tous les hommes lorsque je la perdis sans savoir de quelle manière. Elle avoit une maison séparée de la nôtre, & j'eus cette défe-

rence pour elle de n'y entrer qu'aux heures où les personnes de nôtre sexe le peuvent faire avec bienséance. Les femmes qui la servoient nous éveillèrent par leurs cris , mais ce tumulte fut inutile , j'eus beau mettre des hommes en campagne & courir moi-même après elle , rien ne me réussit, & dès lors le jour me devint insupportable. Mon dessein avoit été de conduire Roselie à Bursé afin de faire succeder les douceurs de l'amour aux travaux de la guerre , mais , ma sœur , le ciel en avoit autrement ordonné. Caraman me plaignoit, n'épargnant aucun de ses soins pour mes intérêts ; & après m'être plaint moi-même je portai ma douleur & mon chagrin contre de nouveaux ennemis. Caraman mena une partie de l'armée d'un côté, & je marchai d'un autre , esperant que cette diversion me pourroit procurer quelque bien. Mais après plus de trois mois d'absence nous nous rencontrames , & je

vis Roselie entre ses bras qui ne rebutoit point ses caresses. Sans une riviere qui nous separoit je l'aurois poignardé dans le premier transport de ma jalousie & peut-être manqué de respect pour Roselie. Enfin depuis cette cruelle vûë je n'ai joui d'aucun repos, & je ne vous cachois le sujet de mon déplaisir qu'afin de ne vous affliger pas. Je passai la riviere, mais je ne trouvai plus vôtre amant ni ma maîtresse. Les troupes qu'il avoit commandées ne purent me donner aucun éclaircissement de ce cahos infortuné. J'ai couru, j'ai languï & vous voyez mon état present. Je crains la mort de Caraman & je sai Roselie au pouvoir d'un Scythe, nom qui porte la ferocité avec lui. Quelles idées pour un homme qui aime éperdument ! Voila, ma sœur, ce que j'avois à vous apprendre. Mon esprit est si plein de trouble que je n'ai pu vous faire un discours bien suivi, mais vous

en savez assez pour me plaindre beaucoup.

Othoman cessa de parler, & Sybarie ne lui répondit que par des termes que sa tendresse & sa pitié donnoient à Caraman & à Rosélie.

Comme la Princesse vit bien que la seule passion de l'Empereur l'avoit trompé, elle ne voulut point augmenter son chagrin par des reproches, se contentant de plaindre le malheur de Caraman, & de deplorer en même temps le sien.

L'Empereur se retira, & quoi qu'on lui put dire il songea à partir de Burse pour parcourir tous les lieux, où il croiroit rencontrer Rosélie. La Princesse Arsarene employa vainement des prières & des larmes, pour l'arrêter. Mais il falut céder à la volonté que l'intérêt de son cœur avoit absolument déterminée.

Sybarie ne s'oposoit point à ce voyage, quoi que l'événement en parut très-incertain, & elle sentit même

même quelque consolation en se persuadant que Caraman n'étoit peut-être pas mort & qu'Othoman le pourroit rencontrer. Ainsi ce fameux Prince quitta la Capitale de ses Etats accompagné de Zarcán , d'Almanzarín & de plusieurs autres hommes fidèles , envoyant des ordres pour assembler son armée dans un lieu qu'il marqua afin de s'en servir s'il étoit nécessaire.

Cet amant affligé passoit par tout comme un foudre. Les montagnes inaccessibles & les fleuves les plus rapides ne l'arrêtoient point. Ardent & infatigable dans sa recherche , il visita la Bithynie , la Cappadoce & la Lydie. Caraman ne se trouva point au lieu où Almanzarín l'avoit laissé , & l'on ne put même apprendre s'il étoit mort ou vivant , & perdant l'esperance de ce côté , Othoman prit une autre route pour marcher vers la Scythie , sachant que c'étoit un Scythe qui avoit enlevé .
Ro-

Roselie. Il arriva bien tôt au pié du mont Taurus , & comptant pour rien les abymes qui se trouvent dans ces lieux affreux , les bêtes farouches qu'on y voit & les brigands qui s'y retirent, il s'y engagea de telle maniere qu'il perdit entierement des chemins tracez qu'on pouvoit choisir avec quelque seureté. Il se trouva égaré sans aucuns aliments pour les hommes ni pour les chevaux , & connoissant trop tard que son impatience l'avoit aveuglé il dispersa ceux de sa suite pour chercher quelque secours dans ce nouveau malheur. Mais comment y réussir dans une nuit dont l'obscurité étoit affreuse ? Pendant qu'Othoman faisoit de tristes reflexions couché sur un Rocher , Zarcane marchoit à pié n'osant se hasarder à cheval dans des lieux si dangereux , & pendant de si épaisses tenebres s'étant arrêté un moment de peur de s'égarer davantage, il entendit parler & même fort distincte-

timement des personnes qu'il ne
connut pas au son de la voix pour
être de la suite de l'Empereur. Hé
bien, disoit un homme à un autre
qui étoit auprès de lui, si j'avois ta
timidité Roselie seroit encore esclav-
ve de Thorax. Je l'avouë, Seigneur,
répondit celui qui écoutoit, mais a-
vec tout ce que vôtre valeur a fait
cette belle Princeſſe n'en est pas plus
heureuse, & vous ne pouvez rien ici
contre la faim & cent autres miseres
qui sont inseparables de ces funestes
lieux. J'avouë, poursuivit Caraman,
(car c'étoit ce généreux Prince) que
nôtre courage est inutile dans de pa-
reils besoins ; Mais , Ormin, je ne
desespere point encore , & puis que
le Ciel ne m'a point abandonné dans
des extrémitez où toutes sortes d'as-
sistances m'étoient ôtées, je pourrai
peut-être par quelque miracle inco-
nu tirer Roselie de ce desert, la ren-
dre à son cher Othoman & revoir
l'adorable Sybarie. A ces paroles
Zar-

Zarcán ravi d'avoir si bien réuſſi dans ſa recherche ſe fit connoître au Prince de Caramanie. Eſt-il poſſible, Seigneur, lui dit-il, que je vous rencontre ici, & qu'après des douleurs ſi cruelles, mon Prince puiſſe encore avoir la joye de voir celui de tous les hommes qui lui eſt le plus cher? Ah! Zarcán, ſ'écria le Prince plein d'étonnement, eſt-ce vous? Oui, Seigneur, repartit ce fidelle ſerviteur d'Othoman, c'eſt moi-même, & l'Empereur n'eſt pas bien éloigné d'ici. Mais où eſt cette précieuſe Roſelie pour laquelle il ſ'expoſe à tant de dangers? Vous la verrez Zarcán, ajouta le Prince de Caramanie en le preſſant entre ſes bras, elle eſt à couvert ſous un antre qui lui ſert cette nuit de Palais, & nous atendons le ſecours du jour pour tâcher à ſortir de ces effroyables montagnes. Nous nous y ſommes perdus après l'avoir retrouvée & donné la mort au barbare Thorax.

ans, rax. Je ne puis pas differer, Seigneur, rin- repliqua Zarcen , de porter ces heu- le , reuses nouvelles à mon Maître qui ous n'a presentement qu'Almanzarin au- ou- près de lui. Alors Zarcen, qui avoit isse toute la prudence qu'un homme peut de avoir, partit & rejoignit l'Empereur lus sur le point qu'il se dispoit à le in- chercher lui-même. Que ne sentit-il s ? point en aprenant que Caraman vi- lle voit & que Roselie étoit libre ? Que é- ne dit-il point à l'affectionné Zar- é- can pour le feliciter de son bonheur & pour lui témoigner sa reconnois- x- sance ? Il prit bien-tôt le chemin ez qu'il lui montroit , & guidez par a- quelques étoiles qui sembloient s'éle- s- ver exprès pour les favoriser ils joigni- n- rent enfin Caraman. Les larmes fu- s, rent le premier tribut que les deux ar Princes payerent à leur amitié , & a- ensuite ils s'embrasserent avec un ex- a- cès de tendresse. Othoman demanda e mille fois pardon à son ami de sa ja- o- lousie, & Caraman l'assûra qu'il n'en k. avoit

avoit aucun ressentiment. Enfin la
 passion impatiente de l'Empereur
 demanda Roselie, & le Prince de Ca-
 ramanie le mena dans une caverne
 où la Princesse reposoit, n'ayant qu'u-
 ne fille couchée à ses piez : Elle étoit
 si belle dans le sommeil qu'à peine
 Othoman put-il ceder à son respect ;
 il la regarda longtems, & un doux
 reveil ouvrant les plus beaux yeux
 du monde ils furent frappez de la vûe
 d'un Prince qui pour être ardement
 souhaité n'étoit cependant
 point attendu. Roselie ne put d'a-
 bord croire qu'ils disoient vrai, mais
 ne pouvant en douter ensuite , le
 plaisir qui se répandit dans son cœur
 donna mille charmes nouveaux à son
 visage. Othoman s'étoit mis à ge-
 noux , Roselie parut confuse d'une
 action si soumise & lui tendant la
 main d'un air qui avoit des graces
 toutes particulieres. Quoi, Seigneur,
 lui dit-elle, vous ne vous contentez
 pas de chercher des malheureux avec
 tant

tant de bonté, & vous voulez encore les accabler d'honneurs & de déférences ? Madame, reprit-il, je ne saurois assez m'humilier devant l'admirable Roselie. Le repos de ma vie dépend si absolument de sa vûe, que si j'en étois privé plus longtemps, je mourrois dans le desespoir. Cependant, Seigneur, interrompit-elle en souriant modestement, il faut avouer que vous avez été injuste, & que croyant Roselie comme une fille née entre le peuple, vous lui avez crû des sentiments proportionnez à sa condition. Caraman a senti toute la cruauté de cette injurieuse opinion, quoique nous n'ayons jamais manqué ni lui ni moi à ce que nous vous devons. Madame, repartit le jeune Empereur, j'avouë que je vous ai offensé & que je n'ai pas moins outragé Caraman, j'en ai un véritable & douloureux repentir. Mais, ma Princesse, considerez que cette faute qui me fait présentement rougir

gir ne peut être attribuée qu'à un excès d'amour, que toute fille de Pêcheur que je vous croyois vous aviez un Empire Souverain sur mon cœur, & que je ne pus vous voir entre les bras de Caraman sans perdre le repos avec une partie de ma Raïson. L'Interêt de ma Sœur se joignit au mien & me persuadant qu'on nous trahissoit également je me laissai emporter par des transports inouïs, & si vous êtes aussi rigoureuse que belle, vous pouvez m'en punir severement sans que je doive en murmurer. Non, Seigneur, poursuivit la Princesse, avec une grace charmante, je ne suis point vindicative, & vous avez plus souffert que je n'eusse désiré. Ma Sœur, dit alors Caraman après une reconciliation si heureuse, songeons que nous sommes dans des lieux deserts & steriles sur le point de manquer de tout, & qu'il est nécessaire de trouver promptement quelque nourriture.

O

O Ciel ! s'écria Othoman , faut il que mes plaisirs presents soient troublez par de si tristes idées? Ne vous allarmez point , Seigneur , poursuivit la belle Princesse , ce n'est pas la première fois que je me suis trouvée dans de pareilles extrémités & vous ne me verrez point pâlir dans le danger , pourvû qu'Othoman & Caraman soient auprès de moi. Vous avez un courage digne de vôtre beauté , répondit l'Empereur & j'avouë que le mien lui doit céder, puis que je fremis quand je songe à l'état où nous sommes. Comme ils en étoient là Almanzarin accourut le visage se-
rein avec l'empressement d'une personne qui vient annoncer quelque chose d'agréable. Seigneur , dit-il à Othoman , j'ai parcouru pendant la nuit & depuis le commencement du jour les environs de ce lieu, & mes pas ne sont pas perdus puis que j'ai trouvé deux Cabanes où les vivres ne manquent pas. Il est vrai qu'ils
ne

ne sont point délicats , mais on s'en peut servir dans le besoin. La Princesse reposera plus commodément & des Bergers qui paroissent assez humains pourront nous tirer de ce Labyrinthe. A ces paroles Othoman solemnisa sa joye par un grand cri, & dès le même instant donnant la main à Roselie elle marcha avec Maime, la fille qui l'accompagnoit, & le reste de cette troupe, vers les Cabanes dont Almanzarin venoit de parler. Il fallut assez de temps pour les trouver, & la fatistaite Roselie compta pour rien une grande fatigue. Enfin ils arriverent, & on les reçut aussi bien que des personnes qui n'avoient aucune pratique du monde étoient capables de le faire. D'abord on fit prendre quelque nourriture à la Princesse, & les Princes firent la même chose. Ces bergers leur dirent qu'ils étoient peu éloignés du pié des montagnes & qu'en peu d'heures ils verroient des plaines & des objets moins des-

desagréables. Ils ne voulurent pas précipiter leur départ de peur d'altérer la santé de Roselie, & après avoir passé la nuit en ce lieu que les bergers rendirent le plus commode qu'il leur fut possible, parce qu'ils furent accablez de présents qui les enrichirent pour jamais, Othoman goûtoit auprès de la Princesse de Caramanie des douceurs pleines de charmes, & jamais on n'a jouï de tant de calme après une longue tempête que le firent alors ces Illustres personnes. On parla de plusieurs choses différentes & sur tout pour flater le cœur de Caraman, l'aimable Sybarie fut longtemps le sujet de la conversation. Mais ensuite Othoman voulut apprendre plus particulièrement les aventures de Roselie, il en demanda le recit à Caraman comme une grâce. Je vous obeïrois, Seigneur, répondit ce jeune Prince, si je n'étois bien assuré que ma sœur vous satisfera mieux que moi. Il y a sans

doute des particularitez dans ses affaires & des secrets dans son cœur, ajouta-t-il en souriant, que je puis encore ignorer, & je suis certain qu'elle ne cachera rien à celui auquel nous sommes si redevables. La Princesse rougit à ce discours & regardant Caraman avec un peu de langueur, vous savez tout ce qui m'est arrivé, reprit-elle, & vous devez savoir tout ce que je pense, mais puis que vous voulez que ce soit moi qui satisfasse la curiosité de l'Empereur, je veux bien lui donner ce plaisir, & vous épargner cette peine. Alors sans se faire presser davantage, Roselie continua de cette sorte.

HISTOIRE

DE

ROSELIE.

Vous savez, Seigneur, que j'ai cru être fille d'un Pêcheur & sans autre noblesse qu'un peu de vertu que des gens, s'il faut dire, morts au monde, m'avoient inspirée. Je les perdis, comme je vous l'ai dit autrefois, par une mauvaise aventure. C'étoient véritablement des brigands qui me les enleverent & qui ne m'auroient pas épargnée si j'eusse paru devant eux. Je vous avois vû, Seigneur, & on ne vous voit point sans conserver précieusement le souvenir d'un si grand avantage. Je songeai d'abord à m'affûrer vôtre protection. Mon fidelle esclave m'en facilitoit les moyens, & nous croyions bien réussir lorsque ces soldats

F 2

aux.

auxquels Zarcán m'ôta, & qui nous avoient maltraitez nous traverserent dans nôtre dessein. Je vous revis cependant , mais l'infame Thorax, qui voyageoit inconnu & dont l'ame étoit des plus vicieuses, me vit par malheur dans cette petite ville où je recevois tant de marques de vôtre généreuse bonté, & ne songea d'abord qu'à me rendre infortunée dans l'esperance de devenir heureux. C'étoit un Scythe des plus farouches & des plus inhumains; ne pouvant corrompre mon esclave il le sacrifia à sa cruauté & m'enleva, quoi que je fusse bien près de vous.

Je ne vous dirai point, Seigneur, tout ce que cet homme détestable me fit souffrir par son peu de respect dans ses propositions odieuses. Quelquefois il me menaçoit de la mort, & voyant que cette dureté ne m'effrayoit pas il passoit à des choses mille fois plus épouvantables.

Mais,

Mais, Seigneur, admirez, je vous prie, ma destinée, je trouvai dans une retraite effroyable où il me mena, parmi cent misérables qu'il avoit faits & que l'on tenoit à la chaîne, Zabas & Alizane qui ne me revirent pas sans les plus grands transports d'une joye immodérée.

Thorax qui ne vouloit pas absolument me désespérer les traita à ma considération avec un peu moins de rigueur, quoi qu'il ne me menageât guere, violent au point qu'il l'étoit. Dans l'enlèvement de Zabas & de sa femme on ne les avoit point dépouillez, & Alizane conservoit sur elle une chaîne d'or où pendoit une belle Medaille qui faisoit quelques tours sur moi, lorsqu'ils me trouverent en Perse. Elle n'avoit jamais songé à l'ouvrir, la voyant si bien fermée que cela paroissoit impossible, mais s'y obstinant un jour, elle y réussit & trouva dedans ces paroles en Langue Grecque & Persanne,

Cette enfant appartient au Prince de Caramanie qui l'abandonne malgré lui & qui peut-être aura un jour la consolation de la revoir avec moins de danger.

La Province de Caramanie & le nom de Caraman sont assez connus en Asie. Ces personnes m'apprirent une chose qui me faisoit tant d'honneur. Ce fut peu de temps après, Seigneur, que mon frere nous rencontra heureusement, & qu'il nous mit en liberté, mettant Thorax en fuite. Nous conumes bien-tôt le degré de proximité qui nous unissoit & nous en goûtames la joye. Mon frere savoit bien que le Prince nôtre Pere avoit perdu une fille, parce que s'étant marié malgré le sien avec une personne fort aimable, cet homme qui étoit la severité même, nous persecuta. Mon Frere fut envoyé hors des terres qui obeïssioient à cet injuste Tyran. On donna des fers à mon Pere, ma mere mourut de douleur, & je fus exposée à toutes sortes de malheurs

heurs dans un âge où je n'étois pas capable de les connoître ni de les craindre. Le Ciel qui protege toujours les innocents me suscita Zabas & Alizane, qui pleins de vertu & de générosité m'élevèrent comme vous l'avez appris. Enfin, Seigneur, nous étions dans la joie d'une reconnoissance si agréable & si heureuse, lorsque vous nous vîtes & que vous nous soupçonnâtes cruellement. Mais nôtre malheur n'en demeura pas-là. Thorax fortifié de mille brigands revint comme un forcené, m'enleva, mit mon frere dans un état funeste, fit massacrer Zabas & Alizane, & m'entraîna dans ces deserts où nous sommes encore. Que n'ai-je point souffert dans des chemins longs & penibles & sous l'empire d'un homme abominable ? Une Legion de Scythes implacables qui ne l'abandonnoient point rioient de mes douleurs & excitoient leur maître à me faire souffrir. Quand les

vivres leur manquoient ils mangeoient des choses inouïes, qui font fremir la nature sans pouvoir la soutenir, & comme je n'étois pas comme eux d'un temperament de fer ma santé devint si mauvaise que Thorax, tel qu'il étoit, en fut allarmé & parut un peu plus humain. Je reçus ses soumissions comme j'avois fait ses cruautés. Mais enfin la fortune nous amena mon frere, il y a trois jours. Il combatit Thorax, il lui ôta la vie & presque à tous les siens. Mais comme il s'étoit engagé au hazard dans ces montagnes dont l'accès est si difficile & les chemins si peu connus, nous y aurions peut-être péri si vous ne fussiez pas arrivé. Ne croyez pas, Seigneur, que dans toutes mes disgraces je vous eusse oublié. Non, très-certainement, & j'aurois été l'ingratitude même en commettant une pareille faute.

La Princesse de Caramanie ayant achevé son discours, Othoman voulut

lut exprimer la grandeur de sa joye. Quoi, lui disoit-il, cette charmante Roselie que j'adorois sans savoir sa naissance Illustre, est sœur de mon cher Caraman ? O Dieu ! pouvois-je esperer un plus grand bonheur ? il ne me reste plus rien à desirer qu'un peu de part dans ce cœur précieux dont la seule bonté peut m'élever à une félicité suprême. Me l'accorderez-vous, Madame, cette bienveillance glorieuse que je vous demande avec tous les sentiments d'amour & de respect, qu'un amant passionné & fidelle puisse avoir ? Seigneur, répondit Roselie, en baissant un peu ses yeux admirables, pour cacher peut-être un excès de joye, ce que vous exigez d'une fille équitable & reconnoissante ne peut ni ne doit vous être refusé ; votre mérite & votre grandeur vous en assûrent, mais je vous avouerai ingenuement que mes inclinations seules m'ont déterminée à vous rendre justice, & que j'ai moins regar-

vivres leur manquoient ils mangeoient des choses inouïes, qui font fremir la nature sans pouvoir la soutenir, & comme je n'étois pas comme eux d'un temperament de fer ma santé devint si mauvaise que Thorax, tel qu'il étoit, en fut allarmé & parut un peu plus humain. Je reçus ses soumissions comme j'avois fait ses cruautés. Mais enfin la fortune nous amena mon frere, il y a trois jours. Il combatit Thorax, il lui ôta la vie & presque à tous les siens. Mais comme il s'étoit engagé au hazard dans ces montagnes dont l'accès est si difficile & les chemins si peu connus, nous y aurions peut-être péri si vous ne fussiez pas arrivé. Ne croyez pas, Seigneur, que dans toutes mes disgraces je vous eusse oublié. Non, très-certainement, & j'aurois été l'ingratitude même en commettant une pareille faute.

La Princesse de Caramanie ayant achevé son discours, Othoman voulut

lut exprimer la grandeur de sa joye. Quoi, lui disoit-il, cette charmante Roselie que j'adorois sans savoir sa naissance Illustre, est sœur de mon cher Caraman ? O Dieu ! pouvois-je esperer un plus grand bonheur ? il ne me reste plus rien à desirer qu'un peu de part dans ce cœur précieux dont la seule bonté peut m'élever à une felicité suprême. Me l'accorderez-vous, Madame, cette bienveillance glorieuse que je vous demande avec tous les sentiments d'amour & de respect, qu'un amant passionné & fidelle puisse avoir ? Seigneur, répondit Roselie, en baissant un peu ses yeux admirables, pour cacher peut-être un excès de joye, ce que vous exigez d'une fille équitable & reconnoissante ne peut ni ne doit vous être refusé ; votre merite & votre grandeur vous en assûrent, mais je vous avouerai ingenuement que mes inclinations seules m'ont déterminée à vous rendre justice, & que j'ai moins regar-

dé en vous les avantages éblouissans de la fortune & les graces de la Nature, que cette tendresse constante dont vous m'assûrez & qui fera ma veritable felicité. Vous savez que je depends de Caraman, mais j'ose vous dire devant lui, & je le dis même sans rougir, que si je puis être libre en quelque chose, je ne me servirai de cette liberté que pour vous marquer dans le cours de ma vie que je vous honore, Seigneur, que je vous respecte, & qu'enfin, ajouta-t-elle en souriant agréablement, je vous aime, puisque vous voulez être aimé. Ma Sœur, dit alors Caraman, quand je n'atendrois pas de l'Empereur un bien infini au dessus de toutes les esperances humaines, je ne m'oposerois pas au vôtre. Ah ! ma chere Sœur, que vous ferez charmée de voir la Princesse Sybarie & que j'ai d'impatience de jouir avec vous d'un pareil avantage. Allons donc la trouver, mon frere, inter-

terrompit l'Empereur, en embras-
fant son ami, allons promptement
la chercher. Vous savez qu'elle est
à vous depuis longtemps & que cet-
te conquête vous est assurée. Les
personnes qui vous ressemblent ne
trouvent point d'obstacle du côté
des cœurs & le plus grand bon-
heur que le succès de nos armes me
puisse assurer c'est, de tout parta-
ger avec Roselie & avec vous, & de
donner à votre repos toute la solidi-
té que je cherche pour le mien.

Ces trois personnes les plus acom-
plies qu'il y eut au monde se donne-
rent encore plusieurs assurances d'a-
mour & de fidélité. On ne pouvoit
mener Roselie à Burse avec autant
de diligence que les Princes en au-
roient pû faire, & ils envoyèrent Al-
manzarin avertir Arsarene & Sybarie
du succès de leur voyage.

Le lendemain Othoman & Cara-
man conduisirent la Princesse au de-
là des montagnes, mais leurs jour-

nées étoient si petites qu'il leur falut beaucoup de temps. Dès qu'ils eurent trouvé des plaines & des chariots les choses allèrent plus vîte & ils arriverent enfin à la vûe de Burse, où ils trouverent d'étranges changements. Une sedition que des Turcs ambitieux avoient excitée mirent tout en desordre. Arsarene & Sybarie impuissantes en de pareilles occasions gemissoient & se voyoient esclaves dans le Palais d'Othoman, sous la dépendance de sujets infidèles, qui croyant l'Empereur perdu prétendoient se disputer un Empire naissant en gagnant le cœur de Sybarie. Elle étoit donc persecutée de toutes les manieres, on vouloit lui plaire & elle ne plaisoit que trop, les mépris pour des hommes insolents excitoient leur fureur. Almanzarin n'avoit pas laissé de s'introduire dans la Ville, il vit les Princesses, il les assûra de la vie des Princes & ce secours n'aida pas peu à les fortifier.

fier. Sachant que Caraman vivoit & qu'Othoman avoit retrouvé Roselie , toutes choses leur parurent douces & elles résisterent fierement à d'indignes persecuteurs. Leur fureur s'évapora en d'inutiles attentats , & comme ils étoient plusieurs prétendants à un même bien, aucun ne se le put approprier. Almanzarin parfaitement généreux & véritablement zélé agissoit avec tant de prudence que toutes choses étoient presque calmes lors que les Princes arrivèrent. Othoman justement irrité de la perfidie de ses sujets alloit tout mettre en usage pour les reduire , mais il ne parut pas plutôt que leurs complots s'évanouirent. On le recut avec des acclamations extraordinaires , & ces infidelles qui avoient troublé les Princesses furent déchirez en pieces par le peuple. Mille cris de joye annoncerent à Sybarie l'arrivée de trois personnes si impatientement attendues & si ardemment

souhaitées. Almanzarin courut au devant d'eux & Arfarene les attendit à la porte du palais avec la Princesse sa fille, au milieu de plusieurs personnes qui sollemnisoient leur liberté par des marques d'affection. Jamais deux femmes ne furent plus charmées en se regardant que Roselie & Sybarie le furent alors, & si le respect de l'âge porta d'abord la Princesse de Caramanie du côté d'Arfarene, une tendre inclination la fit bien-tôt tourner de celui de Sybarie. Elles s'admirerent sans se rien envier. Othoman témoigna à son aimable sœur l'amitié qu'il avoit pour elle, & Caraman, après avoir salué Arfarene avec une profonde soumission, assûra sa belle Princesse qu'il étoit toujours son esclave. Ce fut dans le palais qu'avec moins de confusion ils se rendirent compte en peu de momens de ce qui leur étoit arrivé. Les deux jeunes Princesses s'aimèrent parfaitement, & la sage Arfarene étoit dans

dans une extrême satisfaction de les voir tous satisfaits.

Le brave Othoman au milieu des douceurs de l'amour, ne negligea pas les interêts de sa gloire. Il songea aux affaires de son Empire & il le fit avec tant de vigilance & d'activité qu'en peu de jours il reçût de nouveaux sermens de fidelité de tous ses sujets dont il étoit l'adoration. Roselie n'eut guere moins de part que lui à leur affection, & cette belle Princesse fit voir tant de grandeur d'ame, de modestie & de vertu qu'on se crut trop heureux de l'avoir pour Souveraine. Sybarie autorisée par l'aveu d'Arfarene & d'Othoman ne cacha rien à Caraman de ce qu'elle sentoît pour lui. Ils eurent une conversation tendre & touchante sur cette prétendue infidelité qui avoit causé tant de desordre. Leurs plaisirs n'en furent que plus doux, & une reconciliation pleine de charmes eut bien-tôt banni le chagrin & l'inquietude,

tude , tous leurs moments furent agréables , & ce qui en augmenta le bonheur , ce fut de voir venir à la Cour d'Othoman cent peuples differents qui demandoient sa protection & qui se soumettoient à sa puissance. Ces avantages ne lui plaisoient que parce qu'il les pouvoit offrir à Roselie. Elle goûtoit à longs traits la félicité d'un état si plein de douceur & d'honneurs, après s'être vûe si malheureuse. Ma Princesse, lui disoit l'amoureux Empereur, vous regnerez & vous regnerez dans la gloire. Qui m'eut dit pendant ces dures inquietudes qui dechiroient mon cœur, que je pourrois vous revoir & vous donner un sceptre ? Et moi, Seigneur, répondit la satisfaite Roselie, qui m'eut dit pendant que Thorax me trainoit vagabonde de desert en desert, pendant que j'étois dans la Cabane de Zabas inconnue à moi-même & si éloignée des moindres apparences de grandeur , que Caraman

man étoit mon frere & que je me verrois aimée par le plus grand Prince du monde ? Ce sont de ces coups de la fortune qu'on ne sauroit comprendre, & qui cependant arrivent lors qu'on les attend le moins. Qu'elle m'est favorable cette fortune bienfaisante ! repartit Othoman, & qu'elle m'est glorieuse & douce ! ajouta la Princesse de Caramanie en le regardant obligeamment. Usons-en bien, Seigneur, je vous en conjure, & tâchons de ne l'obliger jamais à nous être contraire. Ce fut dans ce moment que les plus tendres transports d'Othoman éclatèrent. Il jura mille fois à Roselie qu'il l'aimeroit éternellement, & elle lui répondit d'une manière si favorable qu'ils furent également satisfaits. Caraman étoit au même état avec Sybarie, & jamais l'amour ans l'étendue universelle de son empire n'avoit mieux joui de ses droits qu'il le fit alors dans la ville de Burse.

Quand

Quand toutes choses furent bien assurées Othoman ne songea plus qu'à son hymen & à celui de Caraman. On en fit les preparatifs avec une somptuosité prodigieuse. Les Nations y acoururent de toutes parts, & ce grand jour fut solemnisé d'une maniere conforme à la dignité & au merite des personnes qui en faisoient l'honneur & le principal ornement. Othoman épousa Roselie, & Caraman Sybarie. Ceux qui les avoient fidèlement servis furent magnifiquement recompensez. L'Empereur augmenta les Etats de Caraman qui voulut cependant demeurer à sa Cœur, & avoir part à la suite de sa gloire. Les Princesses furent toujours unies, Arsarene vécut long temps dans le plaisir de les voir heureuses. Leur posterité n'a point eu d'interruption depuis ce temps, & personne n'ignore à quel point de puissance & de grandeur Othoman s'éleva. Ses successeurs ont consacré son

son nom à leur maison. Ils n'ont pas tous eu la même douceur, mais il s'en est peu trouvé qui n'ayent soutenu la majesté d'un Etat si élevé. Ce fameux Prince constamment amoureux de Roselie ne voulut point de cette pluralité de femmes qui fut introduite parmi ceux qui le suivirent. Sa memoire est au dessus de l'oubli. La Caramanie a produit aussi des hommes extraordinaires, & l'on peut même dire des Heros; & l'inimitable Othoman & sa charmante Roselie ne peuvent être assez louez ni assez estimez.

F I N.

H A-

H A B I S
ROI D'ESPAGNE.

NOUVELLE HISTORIQUE.

P R E F A C E.

LA fortune d'Habis n'est point
une chose supposée , ou bien
Justin en a fait le conte a-
vant nous. Il en raporte assez
exactement les circonstances, &
s'il ne parle pas de son amour, c'est
qu'il trouvoit cette matiere au
dessous de sa gravité. Comme
nous ne sommes pas dans un sie-
cle si-serieux , nous pouvons
nous égayer un peu plus sans
pecher contre la vertu &
sans alterer la Verité. Cet Au-
teur avec beaucoup d'autres.
l'apelle Albius , Abidus , Ha-
bis , & de ces trois noms on
peut en donner un à son Pere.
Pour Corybée je n'ai point in-
venté son personnage, mais je l'ai
apellée , comme il ma plu , n'a-
yant

P R E F A C E.

yant point de regle à observer là-dessus. Il falloit aussi donner à Gargoris une passion secrete qui fut cause de ses terribles égarements. En tout cela il n'y a rien qui surpasse les événements ordinaires. C'en est assez pour contenter un Lecteur qui ne cherche qu'à s'amuser.



H A B I S

ROI D'ESPAGNE.

LEs plus célèbres Monarchies ne se sont pas élevées tout d'un coup ; il a falu du temps & des événements memorables pour les former ; & telles Souverainetez qui ne dominoient que sur de petites Provinces sont devenues de puissants Empires par la prudence des Maîtres qui les possédoient. L'Espagne est de ce nombre & y peut même tenir un des premiers rangs. L'Histoire de sa grandeur paroît d'abord confuse, parce qu'il faut chercher ses premiers Princes dans les debris du déluge.

Plusieurs hommes extraordinaires que leur destinée conduisit en Espagne des climats les plus reculez
où

où ils avoient reçu le jour, ont laissé leurs noms Illustres à des terres, à des fleuves, à des montagnes & à des villes. Tous ces vastes Etats augmentèrent en pouvoir jusques à Gargoris qui regna après Erythrée. Mais s'il fut renommé en donnant à ses peuples des connoissances avantageuses que de longues speculations lui avoient acquises, une cruauté malheureuse flétrit toute sa gloire & le fit détester généralement.

Ce Roi redoutable que des forces extraordinaires & l'abondance de son pays rendoient fier & superbe, avoit épousé dans sa premiere jeunesse une Princesse Africaine qui ne vécut guere. Elle mourut en mettant une fille au monde qu'on nomma Corybée. Gargoris jeune & voluptueux se consola dans la recherche de mille plaisirs differents, faisant cependant élever soigneusement Corybée, que l'on vit croître avec tant d'avantages qu'on eut dit que les
Ver-

Vertus & les Graces ne travailloient que pour elle , qu'elle avoit épuisé les plus précieux thresors de la Beauté , ou plutôt qu'elle étoit la Beaute même.

On avoit amené chez Gargoris un Prince Africain qui n'avoit que trois ans plus que Corybée. Les disgraces de sa maison contraignoient ses protecteurs à mandier un Azile pour lui. Le Roi d'Espagne fit en cette occasion tout ce que l'on peut attendre d'une généreuse hospitalité, & Albius (c'est le nom du Prince fugitif) fut élevé avec tous les soins dûs à sa naissance. Il étoit si bien fait , & il paroissoit si charmant qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer. Son ame n'étoit pas moins belle que son corps. Jamais adresse ne fut pareille à la sienne dans toutes sortes d'exercices. La tendresse étoit son penchant dominant , & Corybée lui inspira tant d'amour qu'il croyoit ne la regarder jamais

assez ; ses assiduez étoient continues , il la signaloit autant qu'il lui étoit possible par des services proportionnez à son âge. La Princesse , toute enfant qu'elle étoit , en fut touchée : ils se voyoient incessamment , ils cherchoient à se plaire l'un à l'autre , & ils reussirent si bien que leur affection devint très-ardente.

Cependant Gargoris qui voyoit mille graces naissantes en la Princesse sa fille s'accoutuma à la trop regarder. Cette habitude le jetta dans un égarement dont la nature devoit être effrayée & le ciel offensé. Il devoit veritablement se feliciter d'avoir donné la vie à une si merveilleuse personne , mais perdu dans ses passions immoderées il aspira à lui plaire comme amant. Pour profiter des foibleesses de l'âge de Corybée , il mêloit une profusion de présents des choses les plus rares à des caresses perpetuelles. La Princesse

celle regarda tant de faveurs comme des fruits légitimes de l'Amour paternel. Bien loin de les croire empoisonnées elle prenoit plaisir à s'en vanter , s'estimant véritablement heureuse d'avoir pour pere un Roi si grand & si bon. Nephise , disoit-elle un jour à sa Gouvernante, qui plus soupçonneuse, parce qu'elle étoit plus éclairée , remarquoit dans les yeux de Gargoris un feu qui n'avoit rien de pur , Nephise, ne suis-je pas la plus heureuse Princesse del'Univers ? Le Roi me comble d'honneurs & de biens, & l'on diroit , ajoûta-t-elle , en souriant, qu'il est plutôt mon amant que mon Pere. Nephise soupira & baissa les yeux à ce discours, & la Princesse ne comprenant rien à un silence qui fut assez long, qu'avez-vous, ma Mere, lui dit-elle, & pourquoi ne me repondez-vous point ? Parce, ma Princesse , repliqua enfin Nephise, que je crains que vous n'ayez

dit une verité en pensant vous divertir. O Ciel ! s'écria Corybée, à quoi pensez-vous ? Cette idée suffit pour me rendre muette , & il faudroit mourir desespérée si cet étrange malheur m'arrivoit. Non, les Dieux ne me sont point assez ennemis pour m'en acabler, & le Roi a trop de vertu pour tomber dans un pareil excès. Un peu de temps nous en éclaircira , poursuivit Nephise. Mais, Madame , je crains bien d'avoir parlé trop juste. Gargoris entra alors, & Corybée , qui étoit dans un extrême desordre , ne put s'empêcher de rougir. Le Roi s'aperçût de son émotion & s'approchant d'elle avec sa familiarité ordinaire , ma fille , lui dit-il , vous avez quelque chagrin , qui ne m'est point connu , & je lis dans vos yeux des choses qui n'ont pas accoutumé d'y paroître. Qui pourroit vous inquieter en des lieux où vous êtes toute puissante ? Celui qui
regne

regne vous est & veut bien vous être soumis. Seigneur , interrompit-elle , voyant dès cet instant cent choses qu'elle n'avoit point remarquées, celle qui veut vous obéir toute sa vie ne doit point prendre d'autorité où vous êtes. Vous ne me connoissez pas encore , répondit Gargoris en la menant contre une fenêtre, mais il est temps de vous ouvrir les yeux & de vous dire que ma tendresse ou plutôt mon amour n'ont rien de ces tièdes sentiments que la nature donne pour un enfant. Ne vous étonnez pas , ma chère Corybée , je ne vous le déclare que parce qu'il ne m'est plus possible de le cacher. Ah ! Seigneur , ah ! mon Pere , s'écria la sage Princesse, vous me faites fremir d'horreur, ne craignez-vous point que la foudre ne nous écrase ? Je tremble & ma Raison est si égarée que je ne pense pas revenir d'un tel étonnement. Souffrez , je vous conjure,

que je m'éloigne de vous , & que je m'expose à toutes sortes de perils pour conserver mon innocence & pour ne contribuer pas à vous rendre criminel. Vous me croyez donc un monstre , repartit tendrement Gargoris , puis que vous voulez vous cacher à moi. Les Dieux me l'ordonnent ainsi , poursuivit Corybée , & je leur dois obeïr. Croyez-moi , ajouta le Roi en riant , j'ai plus d'experience que vous , & si vôtre beauté donne des loix à mon cœur je puis en prescrire à vôtre farouche sagesse. J'espere, reprit-elle , que ma mort prévendra ces terribles extrémitez & si elle ne vient pas d'elle-même , mon courage saura bien la chercher.

Albius , qui ne savoit pas que le Roi fut chez la Princesse , entra assez brusquement pour lui présenter des oiseaux rares qu'il avoit pris lui-même. La consternation de Gargoris & l'air affligé de Corybée le surprirent

rent. Le Roi ne jeta pas les yeux sur le present du jeune Prince; pensez à ce que je vous ai dit, dit-il à la Princesse, Ah! Seigneur repliqua-t-elle tristement, je n'y penserai que trop, & plutôt aux Dieux que je le puisse oublier pour jamais! Gargoris sortit tout [en] feu & laissa la place libre à Albius, qui vit avec une surprise douloureuse la belle Corybée repandre des torrents de larmes: il n'y en eut pas une qui ne blessât son cœur amoureux, & se figurant avec raison que ce n'étoient pas des causes legeres qui mettoient la Princesse en cet état, il soupira plusieurs fois & il eut bien-tôt aussi les yeux humides. Les pleurs de Corybée augmentèrent à cette vûe, mais enfin il fallut parler. Ils ne s'exprimerent qu'avec peine, & Albius trouva quelque chose de si inouï & de si cruel dans cette aventure qu'il en fut épouvanté, & qu'il détesta Gargoris, quoi qu'il eut reçu

de lui une favorable protection. Il le connoissoit d'une humeur violente & qui panchoit vers la barbarie, & nul chemin ne se présentoit à son imagination pour tirer la Princesse de ce labyrinthe. Il en proposa plusieurs sans oser faire aucun choix. Ils consulterent la sage & pénétrante Nephise qui ne pouvoit que les plaindre & pleurer, n'osant rien entreprendre sous les yeux de Gargoris qui étoit naturellement severe & qui jouissoit d'une puissance sans bornes. Cette nuit fut cruelle pour de jeunes personnes si tendrement intéressées, & le lendemain Gargoris, qui avoit franchi la plus grande difficulté & qui ne connoissoit presque plus la Raison, remit la triste Corybée sur une si detestable matiere. Elle prit toujours les Dieux pour ses protecteurs. Mais le Tyran se moqua d'un tel apui & vint au point de menacer la Princesse de tout ce qu'un homme injuste & furieux est

capa-

capable d'entreprendre. Que ferai-je, disoit-elle à sa gouvernante, que ferai-je, ma chere Nephise ? C'est la mort seule qui peut m'affranchir de ce dur esclavage & je n'ai plus qu'à la chercher. Ce remede est veritablement assuré, répondit Nephise, mais Madame, ce doit cependant être le dernier. Dans la funeste extrémité où le Roi vous réduit, privez-le de ses pernicieuses esperances & favorisez la passion d'Albius qui est si pleine d'innocence. S'il y avoit à balancer je ne vous conseillerois rien, mais tout est perdu si vous hesitez. Le Prince de Gertulie doit être rapellé en Afrique, ses Sujets souûpirent après lui, ses persecuteurs ont peri, il vous adore, vous l'aimez, en faut-il davantage pour vous determiner ? Ma Mere, repartit la Princesse, je ne hesiterois pas à faire ce que vous dites, si nous en avions le temps & les moyens. Mais on m'observe sans cesse

& j'ai cent Argus au lieu d'un. Fiez-vous à mon affection, repliqua Nephise. Hé bien, continua Corybée, conduisez moi, Nephise, je suis entre vos bras depuis ma naissance, vous m'avez fait connoître la vertu, achevez vôtre ouvrage & ne m'abandonnez jamais. Je ne vous cele point que j'aime Albius. Agissez, ma chere Nephise, & tâchez de me faire éviter les étranges malheurs qui me menacent. Nephise étoit ravie de voir la Princesse dans une resolution si conforme à ses intentions, & elle n'avoit garde de negliger cette importante affaire. Elle ferra adroitement les nœuds de la passion légitime que ces deux jeunes personnes avoient conçue l'une pour l'autre. Corybée épousa secretement Albius avec tout le mystere qui devoit s'observer dans une Cour où la cruauté étoit inseparable de la licence.

Gargoris n'avoit garde de s'imaginer

giner qu'on s'émanciperoit auprès de lui d'une manière si déterminée. Il se promettoit un succès favorable dans son horrible passion, mais plus il pressoit Corybée & plus elle lui étoit contraire, & engagée de bonne foi au Prince de Getulie elle n'avoit garde de se laisser séduire, elle faisoit tout ce qu'il lui étoit possible pour ne voir le Roi qu'en public, mais il savoit bien s'introduire partout. Corybée, lui dit-il enfin, vous me poussez à bout, je vous ai ménagée avec une complaisance excessive, mais je veux aussi me ménager à mon tour, & il n'est pas juste que je sacrifie ma vie & mon repos à votre ingrate repugnance. Si je ne vous regardois que comme ma sujette, je vous soumettrois à des peines que mon pouvoir rendroit légitimes; mais j'ai bien d'autres déférences pour vous. Vous êtes maîtresse de tout ce que je possède, & lors que je paroïs à vos piés com-

me un esclave soumis vous vous armez d'une rigueur cruelle & vous ne voulez pas seulement me regarder. Changez de conduite, Corybée, ou craignez que cette passion qui vous fait tant d'horreur ne se change elle-même en haine. Hé bien, Seigneur, interrompit la Princesse, haïssez moi. Quelque précieuse que me soit votre amitié je crains beaucoup plus un amour qui deshonne votre nom, que l'averfion dont vous me menacez, & rien ne me paroît plus affreux que de voir celui qui m'a donné la vie, faire auprès de moi le personnage d'un amant. Si vous ne voulez pas me reconnoître comme tel, poursuivit Gargoris, vous me regarderez du moins comme celui qui peut tout sur vous, je me moque de vos vains scrupules, ce sont des ombres chimeriques qu'il me sera facile de dissiper, & je vous declare que si vous me résistez encore, votre obstination ne sera qu'un très-foible obsta-

obstacle. Il sortit à ces mots, & Corybée qui s'étoit préparée à cet orage, n'en fut pas plus surprise ni plus allarmée. Elle fit part à Albius & à Nephise de cette dernière attaque. L'un & l'autre qui s'y attendoient conjurerent la Princesse d'abandonner l'Espagne & de se retirer en Afrique sous la conduite d'un époux passionné qui n'aspiroit qu'à lui plaire & à la mettre en repos. Elle leur fit envisager toutes les difficultés qui s'oposoient à cette fuite, ils crurent que la protection des Dieux les surmonteroit, Corybée se sentoît grosse depuis quelque temps ; c'étoit pour elle un sujet de mortelles appréhensions, mais le Prince & Nephise lui représenterent que le trajet d'Espagne en Afrique n'étoit ni long ni dangereux & que l'ayant une fois fait ils braveront toutes les injustices de Gargoris. Enfin ils se determinerent à partir. Nephise avoit menagé tout ce qui étoit

me un esclave soumis vous vous armez d'une rigueur cruelle & vous ne voulez pas seulement me regarder. Changez de conduite, Corybée, ou craignez que cette passion qui vous fait tant d'horreur ne se change elle-même en haine. Hé bien, Seigneur, interrompit la Princesse, haïssez moi. Quelque précieuse que me soit votre amitié je crains beaucoup plus un amour qui deshonne votre nom, que l'averfion dont vous me menacez, & rien ne me paroît plus affreux que de voir celui qui m'a donné la vie, faire auprès de moi le personnage d'un amant. Si vous ne voulez pas me reconnoître comme tel, poursuivit Gargoris, vous me regarderez du moins comme celui qui peut tout sur vous, je me moque de vos vains scrupules, ce sont des ombres chimeriques qu'il me sera facile de dissiper, & je vous declare que si vous m'y résistez encore, votre obstination ne sera qu'un très-foible obsta-

obstacle. Il sortit à ces mots, & Corybée qui s'étoit préparée à cet orage, n'en fut pas plus surprise ni plus allarmée. Elle fit part à Albius & à Nephise de cette dernière attaque. L'un & l'autre qui s'y attendoient conjurerent la Princesse d'abandonner l'Espagne & de se retirer en Afrique sous la conduite d'un époux passionné qui n'aspiroit qu'à lui plaire & à la mettre en repos. Elle leur fit envisager toutes les difficultés qui s'oposoient à cette fuite, ils crurent que la protection des Dieux les surmonteroit, Corybée se sentoît grosse depuis quelque temps ; c'étoit pour elle un sujet de mortelles appréhensions, mais le Prince & Nephise lui représenterent que le trajet d'Espagne en Afrique n'étoit ni long ni dangereux & que l'ayant une fois fait ils braveront toutes les injustices de Gargoris. Enfin ils se determinerent à partir. Nephise avoit menagé tout ce qui étoit

nécessaire pour la commodité du voyage, mais cette entreprise hardie ne réussit pas quoi qu'elle eut été bien concertée. On les surprit au port par la perfidie de ceux qui leur avoient paru les plus empressez à les servir. L'injuste Roi n'écouta alors que ce qu'une jalouse rage lui inspiroit. Apprendre que Corybée étoit grosse fut pour lui un coup de tonnerre. Albius à la priere de son épouse s'éloigna de ces lieux funestes, résolu de tout entreprendre pour l'arracher au terrible Gargoris. Nephise même par les ordres de Corybée se cacha heureusement, & la seule Princesse parut devant cet étrange & ce redoutable amant. Il n'y a point d'injures qu'il ne lui dit, ni point de sortes de maux qu'il ne lui fit souffrir. Elle supporta tout avec un courage invincible, l'absence d'Albius la consolait dans ses dures miseres, mais enfin le terme étant venu elle acoucha d'un fils qui pour
être

être destiné à mille & mille traverses n'en étoit pas moins digne d'amour par son admirable beauté. Gargoris auquel il fut porté le regarda comme un monstre & lui auroit percé le cœur si quelques personnes pitoyables n'eussent arrêté sa furie. Corybée étoit bien gardée dans une prison loin du palais de son pere. Elle donna le nom d'Abidus à son fils & l'on remarqua avec étonnement que la nature avoit imprimé sur son estomac une biche si bien formée qu'en couleur & en proportion elle ne differoit en rien de celles que l'on voit dans les forêts. Gargoris vit cette espece de prodige, & tous les charmes du naissant Abidus n'amolirent point son cœur de bronze. Plus il reconnoissoit les traits de Corybée sur ce visage innocent, & plus il étoit irrité. Son implacable aversion augmentoit à chaque instant; la mort de cet aimable enfant fut le plus doux de ses desirs; il le fit expo-

exposer à la cruauté des bêtes sauvages, qui plus humaines que lui l'épargnerent par une protection divine ; au lieu de le devorer , lui laissoient succer de leur lait. Ce miracle ne flechit point Gargoris, on mit l'enfant dans des chemins où les chariots & les chevaux le pouvoient écraser. Echappé de ce nouveau danger son barbare ayeul fit affamer des chiens afin qu'il fut plutôt déchiré. Mais quelles forces humaines peuvent aller contre ce que le Ciel a résolu ? Tout respecta Abidus. Le seul Gargoris en devint plus cruel, & le fit précipiter dans l'Océan, mais ce gouffre ne lui fut pas plus funeste que tant d'autres moyens qu'on avoit employez pour le perdre. Les vagues le poussèrent doucement au rivage où les Dieux l'escorterent, & une biche le nourrit soigneusement. Rampant sur la terre & exposé à l'inclemence des saisons, il ne laissa pas de se fortifier, & dès qu'il

qu'il put se traîner les fruits sauvages d'une belle forêt lui servirent de nourriture, il s'acoutuma dans ce tranquille desert. N'ayant point de nom qui lui fut connu il prit celui d'Habis qu'il rendit fameux dès son enfance, ne negligéant aucune occasion de faire du bien. Il n'avoit ni retraite assurée, ni délices, ni ajustements, & tout cela n'empêcha pas qu'il ne devint un Prince plein de vertus & de charmes. Les habitants de la forêt des Curetes où Syntetes le regardoient comme un Dieu, & certainement, il en avoit la beauté. On le voyoit tel' que les Poëtes peignent Adonis, un épieu à la main, chasser sans relâche & terrasser les plus terribles animaux. Il surpassoit en legereté tout ce qu'il y a de plus vif & de plus robuste. Il sentoît dans son ame des mouvemens & des desirs qui venoient de la noblesse de son sang, mais inconnu à tout le monde & ne se connoissant

sant pas lui-même il menoit une vie errante, ne s'atachant par un principe de générosité qu'à se rendre formidable à ceux qui troubloient les voyageurs. Nourri simplement de fruits & de l'eau des sources, il ne laissoit pas d'avoir une force extraordinaire, & cela fait bien voir que les alimens les plus recherchez ne sont pas les plus utiles à la nature. Enfin l'aimable & solitaire Habis tantôt vêtu de la peau d'un mouton ou de celle de quelqu'autre bête croissoit & se fortifioit pendant que sa mere affligée lui donnoit des larmes continuelles dans la captivité où son Tyran la faisoit languir. Albius n'avoit pas un meilleur sort; absent de Corybée il étoit incapable de rien faire pour lui, esperant toujours que quelque favorable revolution en Espagne le rejoindroit à ce qu'il aimoit & pourroit favoriser sa retraite en Afrique avec elle.

Cependant Habis se rendit si fameux

meux & si redoutable parmi les Curê-
tes qu'il sembloit que les Dieux l'euf-
sent fait naître leur Souverain. Ses ar-
mes n'étoient point choisies , son
adresse seule les composoit, il étoit
craint , mais il étoit aussi aimé de
ces peuples farouches qui habitoient
son desert. Il n'en étoit pas plus
fier ni moins doux, & quelque ha-
bitude qu'il eut avec de tels voisins
il ne contracta jamais rien de leur
rudesse. La tendresse même étoit
le plus sensible penchant de son
cœur , & quoi que ses courses fus-
sent bornées à des bois qui paroîs-
soient inaccessibles aux autres hom-
mes il lui arriva des aventures éton-
nantes qui donnerent naissance à de
violentes passions.

Il sortit un matin de l'Antre où
il avoit accoutumé de se retirer, avec
une certaine inquietude dont la cause
lui étoit inconnue. Il donna quelque
temps à son exercice ordinaire, &
plus beau que l'amour sans qu'il cher-
chât,

chât à plaisir on voyoit bien qu'il étoit né pour charmer. Il perçoit l'épaisseur des bois avec sa vitesse ordinaire & il arriva enfin auprès d'une source d'eau vive où il alloit souvent se désalterer, elle étoit environnée de Rochers & couverte de mousse. Habis prétendoit s'y reposer quelques moments, mais quels objets se présenterent à ses yeux! Il vit une espèce d'Autel, un bûcher allumé & tout cela pour un effroyable sacrifice. Un homme âgé, mais un homme épouvantable revêtu d'une robe de Sacrificateur trainoit par les cheveux une fille qui ne paroissoit pas avoir plus de quinze ans, belle comme l'astre du jour, victime innocente & charmante que ce barbare vouloit immoler, non pas aux Dieux qui sont ennemis de la cruauté, mais à ses passions abominables, ou plutôt à des furies qui étoient alors ses seules Divinités. Cette aimable personne se défendoit
foi-

foiblement contre le monstre qui la vouloit perdre. Mais Habis ne l'eut pas plutôt regardée qu'il s'intéressa puissamment pour elle, & voyant ce terrible sacrificateur prêt à plonger le fer dans un cœur qui n'avoit point mérité cette malheureuse destinée : Arrête barbare, cria-t-il, & respecte l'image des Dieux dans une personne qu'on ne peut croire mortelle. Teméraire insensé, répondit le bourreau, ne trouble point une action nécessaire si tu n'es las de vivre, hé qui es-tu pour me venir troubler avec tant d'audace ? Je suis, interrompit le Prince, l'appui des misérables, & je vois bien que tu es l'horreur des hommes. Quoi, tu aurois assez d'inhumanité pour percer le sein de cette adorable personne ? Renonce, monstre, renonce à un dessein si impie, & commence à craindre des foudres qui ne te sont point encore connus. Si je meprise ceux de Jupiter, répondit l'inconnu, les tiens

tiens ne m'épouvanteront guere, évite donc ma juste colere & ne t'oppose point à ce que je dois executer. Ah ! qui que vous puissiez être, s'écria la charmante victime, puis que les Dieux vous ont inspiré de la pitié, ne m'abandonnez pas à la rage d'un tigre qui ne veut rien épargner pour se satisfaire. Ces paroles donnerent à Habis & plus d'horreur pour un homme si detestable & plus d'admiration pour le plus bel objet qui se fut jamais présenté devant ses yeux. Laisse cette beauté innocente dans une liberté tranquille, dit-il en s'avancant, & merite par un prompt repentir le pardon dont tu parois indigne. Le discours d'Habis ne produisit aucun effet. Celui qui l'entendoit ne connoissoit plus la Justice ni la Raison, & il leva le bras pour faire mourir ce qu'il y avoit de plus digne de vivre au monde, lorsque le Prince saisissant le bras impie avec une force surnaturelle

turelle lui arracha le couteau dangereux & le frapa de plusieurs coups. Ce cruel fit des cris épouvantables & tomba dans un ruisseau de son sang infame. Après cette expedition, Habis s'aprocha de la belle inconnue, mais lors qu'il étoit sur le point de lui demander l'éclaircissement de son aventure, il vit accourir une femme échevelée qui pour porter sur son visage toutes les marques d'un violent desespoir n'en avoit ni moins de grace ni moins de majesté. O Dieux, s'écria-t-elle, est-il possible que ma chere Hesperie vive encore & que l'abominable Pherès soit enfin puni de tant de crimes qu'il a commis ? Quel mortel a pu produire un tel miracle ? C'est celui que vous voyez, Madame, répondit Hesperie, c'est ce jeune inconnu qui vient de nous affranchir de nôtre dure servitude. Helas, poursuivit cette mere transportée de joie, hélas, Hesperie, par quels services

vices pourrons-nous lui payer vous & moi le prix de celui qu'il nous vient de rendre ? Ce sera , s'il vous plaît , Madame , reprit Habis , en me permettant de vous en rendre encore & en m'en procurant les moyens. Je suis trop glorieux d'avoir pu vous être utile, & dès ce moment je me consacre , pour le reste de ma vie, à cette occupation qui me sera si douce. Que faut-il faire pour vous ? Je ne possède aucuns de ces biens éclatans que la fortune prodigue à ses favoris. Ces forêts seules me connoissent, mais je fais bien ce que je sens & pour ignorer qui je suis , la vertu ne m'en est pas moins chère. C'est cependant mon cœur seul qui m'en a donné des leçons dans cette solitude , & je n'y ai point eu d'autre maître que lui. Ah ! que vous pratiquiez bien cette générosité qu'il vous inspire , répondit Tolmide, vous venez de briser les fers les plus pésants qui aient
jamais

jamais été. Je vous en dirai davantage quand un peu de repos me le permettra. Mais où allez-vous & où pourrons-nous rencontrer nôtre vaillant Libérateur? Madame, repartit le Prince en soupirant, cette vaste forêt est ma patrie, tous les antres sont mes palais, aussi-bien que les arbres minez par les ans, je vis de fruits, je me desaltère de l'eau des plus vives sources, & je cherche souvent à secourir les misérables. Il est aisé de se persuader, interrompit cette sage personne, que les Dieux vous ont destiné à quelque chose de bien grand, & s'il y a de l'obscurité dans vôtre vie, je suis persuadée que d'Illustres Evenemens la dissiperont. Pour nous, nôtre naissance est Royale & sans le detestable Pherès nous jouirions encore de nos biens & de nos honneurs. Mais ces heureux temps sont passez, & il faut mener un autre genre de vie.

Pendant que la Princesse Tolmide

Tom. I.

H

par-

parloit, Hesperie revenue de sa frayeur regardoit le Jeune Habis avec admiration & avec un plaisir secret qu'elle n'avoit jamais senti. Il n'étoit pas moins attentif à l'examiner, & un amour reciproque prit aisément naissance. Dans ce trouble agréable, ô Ciel ! dit Habis, en lui-même, qu'est-ce que je sens ! Comment inconnu à tout le monde, errant, sans fortune & sans gloire, pourrois-je m'offrir à celle qui regne déjà si absolument dans mon ame ? Tolmide qui étoit impatiente de mettre Hesperie en sureté, pria Habis de les conduire à leur demeure ordinaire & il obéit avec diligence. Ils arrivèrent dans une maison ou plutôt dans une Cabane qui n'avoit que des arbres pour piliers & des feuillages pour lambris. Le corps de Pherès fut abandonné aux bêtes, sepulture encore trop honorable pour le plus méchant de tous les Tyrans. Quelques femmes qui étoient en ce lieu
re-

recurent les deux Princesses comme un bien précieux que les Dieux leur rendoient. La miraculeuse beauté d'Habis ne les étonna pas moins que son étrange équipage, il avoit l'air doux & modeste, & l'insensibilité même se seroit intéressée pour lui. Dès qu'il eut remis les Princesses chez elles il voulut se retirer. Non, généreux Habis, lui dit obligeamment Tolmide, il n'est pas juste que nous nous séparions si-tôt, & vous devez nous mieux connoître ayant que cela arrive. Votre fortune est assez belle puis que vous avez une valeur incomparable & une bonté toute divine. Demeurez auprès d'Hesperie, elle n'a plus véritablement de Pherès à craindre, mais il est de mille autres sortes de dangers dans ces deserts contre lesquels vous nous pourrez assurer. Habis fut charmé de ces paroles & obéit sans peine à la Princesse, qui après quel-

ques heures de repos lui fit de
cette maniere l'histoire de sa vie.

HISTOIRE DE TOLMIDE ET

D' H E S P E R I E.

MOn nom est Tolmide & je
suis fille de Zampharas Roi
de Getulie. Je vins au mon-
de dans la belle ville de Lampta a-
près le Prince Albius mon frere.
Zampharas aimoit la guerre & mê-
me l'usurpation. La Reine nôtre mere
mourut de douleur de voir les pas-
sions du Roi si injustes & si turbu-
lentes, & Zampharas se rendit bien-
tôt après cette perte en horreur à
tous ses sujets qui le massacrerent.
On vouloit nous traiter de même,
Al-

Albius & moi. Mais des personnes pitoyables sauverent mon frere dans les solitudes du Mont Atlas, & ensuite en Espagne, & moi toute innocente & suçant encore le lait on me porta chez le Roi des Garamantes, qui étoit puissant, Illustre, généreux & bien-faisant. Ses provinces ne sont point de ces terres steriles qui derobent à l'Afrique une partie de sa grandeur. Le Roi & la Reine me reçurent avec une bonté pitoyable & pleine de générosité dans Garama Capitale de leurs Etats, ils s'interessèrent pour moi, & ils me rendirent tous les offices que je pouvois esperer des peres & des meres les plus tendres. Arbas Roi des Garamantes étoit naturellement porté aux bonnes actions, & Zerine sa digne épouse aimoit uniquement la vertu & la pratiquoit sans cesse. Ils avoient deux fils, dont ce terrible Pherès, que vôtre courage a puni de ses crimes, étoit l'ainé, & Meze-

tulle le Cadet. O Dieux, ajouta la Princeſſe, que ce nom m'eſt précieux & qu'il me ſeroit doux de voir encore celui qui le portoit !

La Reine Zerine me donna des ſoins tels que je pouvois les attendre de ma mere, j'étois élevée en Princeſſe, & de toutes les femmes qu'on mit auprès de moi pour me faire devenir ſage aucune ne m'aprit ſi bien à connoître la vertu que cette excellente Princeſſe.

Pherès & Mezetulle étoient élevés avec de grands ſoins. La Reine aimoit beaucoup moins l'ainé en qui elle reconnoiſſoit une ferocité rebutante & une diſſimulation extrême, mais Mezetulle doux, ſoumis, ſincere & tout plein de mérite lui étoit infiniment cher. Elle tâcha de corriger le mauvais naturel de Pherès par tout ce qui étoit capable d'adoucir ce qu'il avoit d'âpre & de fâcheux, mais elle n'en put venir à bout, & Mezetulle ſe ſoumettant

tant à tout ce qu'elle vouloit gagna absolument ses affections. Mais l'indomptable Pherès se moquoit de tout & ne se soumettoit à rien. Il y eut toujours de l'antipathie entre les deux freres, parce que leurs sentiments étoient oposez. Ils ne s'aimoient point & on voyoit entre eux une contradiction perpetuelle. La Reine voulut d'abord cacher ce desordre au Roi, se contentant d'en gémir en secret, mais comme en croissant leur haine augmenta & qu'ils paroissoient toujours opposez, tout le monde vit une chose si visible.

Pour moi favorisée de tous les soins de la Reine des Garamantes je respirois un air tranquille, hélas que ma condition étoit heureuse! Alors le Roi prenoit quelquefois plaisir à m'entendre, il me pressoit entre ses bras & l'on eut dit que j'étois de son sang.

Pherès n'avoit que l'avantage de

deux années au-dessus de son frere. Arbas ne les distinguoit point dans son cœur, quoi qu'il les connut très-differents en merite, & sa tendre bonté les traitoit également.

Ces deux Princes qui pouvoient être si heureux se rendirent misérables. Je croissois & l'on disoit que c'étoit avec d'assez grands avantages. Ils m'aimèrent & concurent pour moi les mêmes desseins. Mais je ne les aimai pas tous deux, & j'avoué que par un penchant naturel, ma plus tendre inclination fut pour Mezetulle, quoi qu'ils me rendissent des soins également empressez. La Reine souhaitoit avec ardeur que j'épousasse un de ses fils, & elle desiroit aussi que je me declarasse pour Mezetulle qui lui étoit plus cher que Pherès. J'avois alors quatorze ans & les Princes dix-huit & dix-neuf lors qu'ils me parlerent ouvertement des sentimens qu'ils avoient pour moi. Madame, me dit un
jour

jour Pherès d'un air superbe ou plutôt insolent, vous nous êtes si redevable que je ne pense pas qu'il vous fut possible de nous desobliger, & en vous offrant mon cœur avec tous les droits que j'ai sur les Garamantes, je crois faire une démarche que vous ne devez point payer d'ingratitude. Seigneur, repris-je, étonnée de ce discours, je dois tout au Roi & à la Reine, je les regarde comme mes Souverains & je ne me conduirai jamais que par leur volonté. Hé bien, reprit-il, je ne vous demande point autre chose & je fais qu'ils voudront ce que je voudrai. C'est à votre cœur que je fais des questions & non pas à votre devoir. Je vous aime, Tolmide, je vous aime ardemment & cela suffit pour vous obliger à m'aimer de même. Que sentez-vous pour moi? Seigneur, interrompis-je, je sens pour vous tout ce que la reconnoissance peut inspirer à une fille née malheu-

reuse pour le fils de ses protecteurs. Vous savez que je suis née dans l'infortune & qu'il ne me reste des avantages de ma naissance qu'un nom que tout le monde doit déjà avoir oublié. Cela ne vous ôte point une beauté divine, répondit Pherès, mon dessein est de vous faire Reine des Garamantes. Que pourriez-vous espérer davantage. Vous n'en êtes pas encore Roi, Seigneur, repliquai-je; ne disposez donc point si légèrement d'une Couronne, que vous ne porterez peut-être jamais. Hé! qui la portera donc? interrompit-il fierement. Le Roi, repris-je, qui merite celle de tout l'Univers, & le Ciel ne hait point assez la terre pour lui ôter un Souverain si digne de lui commander. Vous êtes déjà bien politique, poursuivit-il, & il est aisé de voir qu'un intérêt craintif vous fait parler. Ne soiez donc point si retenue. Considérez que je suis l'héritier d'Arbas, & qu'a-
près

près lui vous ne dépendrez que de moi. Quoi, Pherès, repris-je, indignée de ce discours, vous apuyez déjà vos ambitieuses maximes, & vos imprudentes passions sur la perte du meilleur Roi du monde & du plus tendre de tous les peres? Ce ne sont point de pareilles injustices qui toucheront un cœur tel que le mien, & j'aimerois beaucoup mieux mourir que de devenir ingrate & criminel. A vous entendre, répondit Pherès, on diroit que j'ai poignardé le Roi & que je dois monter sur l'échaffaut. Quoi, lors que je vous traite en Souveraine, vous me regardez comme un scelerat & comme un parricide. Je vous regarde, repris-je, comme le fils d'Arbas & de Zerine, & cela suffit pour m'obliger à vous respecter. Hé! comment regardez-vous Mezetulle? poursuivit-il indiscretement. J'avoue que ce nom me fit rougir & même soupirer, mais tâchant de

me remettre, je le regarde comme je regarde Pherès, repartis-je. Ah! Princesse dissimulée, s'écria-t-il, que vous mettez de différence entre nous! Je m'en suis aperçu cent fois, vos yeux sont toujours doux lors que vous le regardez, & une dure indifférence est mon partage. Vous faites d'étranges remarques, Seigneur, repliquai-je, & j'ai lieu de croire que votre imagination grossit extrêmement les objets. Est-ce qu'il dépend de moi d'adoucir mes yeux ou de les rendre-rudes. Cela dépend, poursuivit-il, de votre cœur & de votre volonté. Si vous aimez tant Arbas & Zerine, si vous croyez leur être si redevable, ne mettez point la guerre dans leur maison. Je haïrai ou plutôt j'abhorrerai Mezetulle si vous l'aimez, & la jalousie peut porter un homme de mon humeur à de grandes extrémités. Ce discours si peu attendu & si peu raisonnable me fit fremir. Je
crai-

craignis d'abord un homme aveugle qui n'avoit que de l'emporment. J'allois lui répondre lors que la Reine m'envoya chercher pour l'acom-pagner à la promenade ; j'étois si troublée que je pouvois à peine me conduire, mon émotion augmenta en voyant Mezetulle auprès de Zerine. Pherès ne fut pas long-temps sans nous joindre, & le Roi même nous vint trouver dans les jardins du palais. Ce jour-là il avoit l'esprit enjoué, ayant reçu d'heureuses nouvelles pour quelques negociations importantes. Il me dit mille choses galantes & pleines d'esprit auxquelles la Reine répondoit souvent parce que je n'avois pas la force de le faire. Pherès remarqua mon desordre & Mezetulle s'en aperçut bien. Après la promenade le jeune Prince trouva le moyen de me parler pendant que le Roi communi-quoit quelque chose à l'indigne Pherès. Madame, me dit-il, je vous

trouve aujourd'hui dans une distraction qui ne vous est point ordinaire. Je n'ai cependant rien , Seigneur, repris-je, & vous savez que le temperament rend quelquefois melancolique. Ah ! Tolmide , s'écria-t-il avec un transport qui ne pouvoit me déplaire venant de lui, ah ! Tolmide, vous avez des chagrins secrets & vous ne nous estimez pas assez pour nous en faire part. Je vous affligerois peut-être, Mezetulle, répondis-je, si je vous faisois part de toutes mes peines, & vous êtes trop généreux pour n'en avoir pas de pitié. Quoi, repliqua le Prince, dans une Cour où tout le monde vous aime ou plutôt vous adore, vous voulez cacher vos douleurs à des personnes qui pourroient peut-être y remédier promptement. J'ai reçu tant de faveurs dans cette Cour, repliquai-je, que je dois compter pour rien les traverses qui me troublent quelquefois. Laissez-moi donc Mezetulle, laif-

laissez moi dissiper doucement ces chagrins dont vous vous apercevez malgré moi, & ne vous inquietez point pour des choses si peu importantes. Je suis tout disposé à vous rendre une obéissance soumise, répondit le jeune Prince, mais, Madame, dès qu'il y va de vôtre repos, je ne connois plus mon devoir. Qui peut vous avoir offensée? qui faut-il punir? Je vous sacrifierai tout & l'amour que vous m'avez inspiré.... Arrêtez, Seigneur, interrompis-je, ne parlez point d'amour si vous voulez que je vous écoute. C'est cette passion insensée qui cause les maux dont je me plains, & elle m'a déjà assez coûté pour la craindre plus que la mort. Helas, Madame, repartit Mezetulle, l'amour que l'on vous a montré est donc un monstre, mais le mien ne doit pas vous paroître tel. Pherès vous a sans doute déclaré ce qu'il sent pour vous, & il l'a fait d'une manière conforme à sa fierté.

Pour

Pour moi qui brûle pour vous depuis que je me connois, je me suis maintenu dans un silence respectueux. Helas, belle & équitable Tolmide, nous traiterez-vous également ? Nous sommes freres, je l'avouë, mais, ô Dieux, que nos inclinations sont différentes ! J'avoue, repris-je, que le Prince m'a dit mille choses qui me doivent déplaire & qui me déplaisent en effet, & s'il n'étoit pas fils d'Arbas & de Zerine je le haïrois mortellement. Il n'y a rien en lui qui ne me déplaîse, son air superbe, ses discours sans respect, & sa figure desagréable me sont autant de sujets d'aversion. Mais il est fils de mes protecteurs. Cependant lors qu'il m'offre la couronne des Garamantes comme si elle étoit déjà sur sa tête, j'avoue que je ne me possède pas, & je m'aperçois que la confiance, que je vous fais, n'est peut-être pas innocente. Elle est du moins fort nécessaire, Madame, reprit Mezetulle, &

& il faut empêcher mon frere d'abuser des bontez que le Roi & la Reine ont pour lui. Hé quels moyens avez-vous, ajoutois-je, pour arrêter le cours de ses mauvaises intentions? Si vous m'aimez, reprit-il, je vous réponds de tout. Ah Seigneur, m'écriai-je, ne vous atachez point à ma destinée. Vous voyez qu'elle est déplorable & que fille d'un assez grand Roi je n'ai rien apporté à Garama qu'un poison infecté que vous pourriez bien ressentir. Ah! Tolmide, reprit-il, vos yeux adorables sont pleins de poison, mais d'un poison si doux qu'on le chérit lors qu'on le reçoit. Gardez de vous tromper, Mezetulle, interrompis-je, je vous ai trop parlé. C'est le foible des femmes. Au nom des Dieux n'en abusez pas. Que ne ferois-je point plutôt que de mettre une guerre intestine dans la famille Royale des Garamantes. Aidez-moi, généreux Prince, aidez-moi à trouver quelque

que desert où je puisse achever une vie, peu avancée à la verité, mais déjà bien digne de compassion. Je le ferai volontiers, reprit Mezetulle, les yeux pleins de larmes, si vous me permettez de vous accompagner. Mais que je puisse consentir à me separer de vous, c'est Tolmide une chose impossible. Hé moi, Seigneur, ajoutai-je, ne pouvant retenir un tendre mouvement de mon cœur, si j'étois avec vous dans la plus affreuse solitude je n'y souhaiterois jamais rien.

Comme nous parlions de cette sorte, la Reine m'envoya apeller pour me montrer des choses rares qu'on lui avoit envoyées de plusieurs endroits differents, elle me les donna presque toutes & remarquant une tristesse mortelle sur mon visage malgré ses bienfaits & son incomparable bonté, ma fille, me dit-elle avec une douceur toute charmante, vous paroissiez troublée.

blée. Quel sujet de chagrin pouvez-vous avoir auprès d'une Princesse qui vous aime cherement? Je vous destine, Tolmide, ce que j'ai de plus précieux. Sur lequel de mes fils votre inclination se pourroit-elle arrêter? Pherès languit pour vous, il doit être Roi. Le haïssez-vous? Puis qu'il est né de vous, Madame, interrompis-je, il est impossible que je le haïsse, mais comme il connoît bien sa grandeur, il ne garde guere de mesures avec celles qui n'en ont point. Et Mezetulle, ajoûta la Reine, en êtes-vous plus satisfaite? Mezetulle, continuai-je, est un Prince plein de respect & de discretion. Ma chere Tolmide, poursuivit la Reine en m'embrassant, je suis ravie qu'il tienne dans votre estime un rang pareil à celui qu'il a dans mon cœur. Je vous avouë que le ciel m'a donné pour lui des sentimens que je n'ai point pour Pherès. Je vous recommande donc un repos
qui

qui peut faire le mien. Si la couronne des Garamantes ne regarde pas aujourd'hui Mezetulle, il en est d'autres dans l'Univers que son courage & sa vertu ne trouveront peut-être pas inaccessibles. Je ne dépends que de vous, Madame, répondis-je un peu confuse, & vos volontez régleront toujours les miennes. Le Roi & les Princes entrèrent alors, la conversation fut générale, Pherès parut sombre & contredisant, Mezetulle doux & modeste, le Roi agréable & riant, la Reine fort tranquille, & moi assez embarrassée pour inquiéter le Prince Mezetulle.

Nous nous retirâmes à l'heure ordinaire, & cette nuit ne se passa pas sans trouble. Ce fut dès lors que je tâchai de me préparer aux maux dont la passion des Princes me menaçoient. Ils avoient les mêmes desseins, mais ils n'avoient pas la même vertu. Pherès aspirait à régner, la vie de son pere l'impatientoit,

toit, & n'osant entreprendre de s'affranchir par le plus grand des crimes, des bornes que le cours de la nature mettoit à son ambition, il faisoit souffrir tout le monde dans ses désirs cachez si contraires aux loix divines & humaines. Cependant il prétendoit se rendre maître de la couronne des Garamantes & devenir absolument le mien. Mezetulle plus juste & moins aveugle respectoit son Seigneur & son pere, se contentant de porter ses désirs aux choses qui lui étoient légitimement permises. La Reine qui l'aimoit beaucoup plus que Pherès connoissant l'attachement qu'il avoit pour moi le favorisa en toutes choses. Le Roi n'entroit point dans cette affaire, ayant peut-être d'autres desseins pour l'un & pour l'autre, & ne s'appliquant qu'aux grandes choses.

Cependant les deux Princes qui m'avoient déclaré leur passion me la vouloient confirmer tous les jours,
mais

mais avec quelle difference ! Il sembloit que Pherès eut toujours la foudre à la main, & sa fierté orgueilleuse rendoit tout ce qu'il me pouvoit dire d'obligeant deffectueux. Pour Mezetulle moins je lui paroissais favorable & plus il me respectoit. Aussi mon cœur le recompensoit de ses differences, & j'avoue que tout me déplaisoit où il n'étoit pas. La Reine m'en favoit bon gré & elle vint au point de nous obliger à jurer l'un à l'autre, que rien ne seroit capable de nous desunir. Avec cette autorité vous pouvez bien vous imaginer, généreux Habis, que nos cœurs se lierent étroitement. Zerine flatueuse & adroite prit ses mesures pour decouvrir au Roi nôtre innocente affection, & elle lui fit concevoir en même temps que je convenois à Mezetulle parce que Pherès pouvoit entrer dans de grandes alliances. Le Roi goûta ses justes raisons, & à mon égard Mezetulle fut préféré à son frere

frere pour lequel on proposa bientôt après la Princesse de Libye avec des avantages dont il n'étoit pas digne. Il ne put consentir d'abord à ce mariage, mais voyant que je m'étois déclarée pour Mezetulle & que d'ailleurs je n'avois nulle fortune, il prit un parti plus utile à la sienne & l'on fut chercher cette belle & jeune victime, digne d'un meilleur sort. En partant pour la Libye, il me dit des duretez injurieuses, je ne m'en plaignis point, me trouvant trop heureuse de me voir délivrée d'un tel amant. Mezetulle fut au comble de la joye de pouvoir m'entretenir seul & me servir sans concurrent. Mais le ciel nous reservoit bien d'autres maux, & le mariage du Prince des Garamantes & de l'aimable ou plutôt de l'adorable Axiomée ne fut pas plutôt fait qu'il l'amena à Garama, & tant de charmes avec elle que tout le monde en fut surpris. Ils arriverent justement pour être
les

les témoins de mon hymen avec Mezetulle. Je ne vous dirai point tout ce qui se passa d'agréable chez un Roi magnifique & content de son choix. Nôtre état fut heureux, mais que cette tranquillité dura peu. Six mois après la belle & sage Axiomée expira subitement d'un poison venu de l'enfer, c'étoit l'ouvrage de l'infame Pherès, il ne m'avoit point oubliée & je puis me dire la cause innocente de ce crime affreux. Nous pleurames Axiomée, mais nous eumes encore d'autres sujets de pleurer. Le Roi fut traité de la même sorte. La Reine en mourut de douleur & on me raporta un jour mon cher Mezetulle massacré. O Dieux ! quel fut mon desespoir ! que ne dis-je point & que n'eussai-je pas fait si mes forces eussent égalé mon courage ? Hesperie, celle que vous voyez ici, ne faisoit que de naître & j'avois pour toute consolation son innocence & l'image de son père qu'elle

qu'elle me représentoit incessamment. Jugez, Habis, jugez de ma misere. Helas ! de quelque côté, que je jettasse mes yeux, je ne voyois que des sujets d'horreur, mais Pherès qui sacrifioit tout pour m'acquiescer n'avoit pas les mêmes idées : il me vouloit avoir enfin & c'étoit là le comble de mes maux. On l'avoit couronné Roi des Garamantes, plutôt par force que par amour, mais toujours il étoit le maître, & à peine fus-je soumise à sa domination que ses douceurs & ses injures me furent également des suplices : Il prétendoit que son ancienne passion me devoit toucher, & c'étoit sur elle qu'il fondeoit ses esperances. Quoi, me disoit-il fierement, se presentant tous les jours devant moi sans se ménager, vous oubliez ingratement que je suis le premier qui vous a aimée, & que vous êtes la seule cause de tout ce qui est arrivé ? Ne vous abusez point, Tolmide, revenez à vous. Quand

on se détermine à ce que j'ai fait il faut être bien amoureux. Les Dieux ont voulu que je vous aimasse & ils ont permis que je me misse en état de reparer toutes les injustices que vôtre cœur m'a faites. Je vous ai aimée sans relâche, & vous m'avez incessamment haï, n'est-il pas juste que je me venge? mais de quelle maniere croyez-vous que je me veux venger? C'est en vous assurant une fortune glorieuse & paisible. Oublions donc les morts & vivons dans une douce union qui ne finisse qu'avec nous. Ah! monstre, m'écriai-je frappée de ce discours, ah! détestable bourreau, qu'esperes-tu de moi, d'une malheureuse qui pleurera toute sa vie sur les cendres de Mezetulle & sur celles de tant de personnes Illustres que ta rage ambitieuse a sacrifiées. Va, cruel, va jouir de ton empire, & s'il te reste quelque humanité, ne mets point Hesperie au nombre de tes victimes, confidere

dere qu'elle ne t'a point offensé, que tes engagements ont précédé sa naissance, & regarde en elle le précieux portrait du Prince du monde le plus accompli. Vous réussissez mal, Tolmide, reprit-il froidement, dans le dessein que vous avez de m'attendrir. Plus vous louez Mezetulle, & plus vous excitez ma colere. Tout mort qu'il est, j'en suis jaloux & je n'épargnerai pas sa fille si vous m'êtes toujours severe. Songez donc à me flechir plutôt qu'à m'irriter. Si vous me résistez je sai les moyens de vous soumettre. Le barbare me quita à ces mots & je courus auprès de ma chere Hesperie que je trouvai entre les bras des femmes qui en avoient soin, je répandis sur elle un ruisseau de larmes bien ameres & j'appris bien-tôt après que le dessein de Pherès étoit de nous separer. J'avoue que cette pensée me fit sortir des bornes de la patience & que si j'avois pû l'aprocher je l'aurois assu-

rément déchiré. Il prit bien ses sûretés, & depuis nôtre dernière conversation, il n'entra plus dans mon appartement & ne m'appella point au sien, j'en benis le ciel, & craignant tout de sa mechanceté je cherchai les moyens de sortir secrettement de Garama pour sauver Hesperie, & à la faveur de ce qui me restoit de richesses j'aimai mieux devenir vagabonde que d'attendre les dernières infortunes avec une enfant qui m'étoit si chère & qui paroissoit si aimable dès sa naissance. Je me sauvai donc avec elle, malgré la vigilance de tous les surveillants qu'on nous avoit donnez, dans les affreuses solitudes du Mont Atlas où je passai quelques mois à lui donner mes soins & à pleurer Mezetulle. Ce fut là que j'appris par quelques fidèles esclaves, qui ne pouvoient être surpris parce qu'ils étoient peu connus, que mon éloignement, avoit causé de grands troubles à Garama, qu'on en de-

demandoit raison à Pherès, & que le peuple irrité & lassé de ses vices l'avoit réduit à de terribles extrémités, mais que son esprit artificieux le soutenant dans une mauvaise Cause, il avoit déclaré qu'il renonçoit à l'autorité souveraine en faveur d'Hesperie, & qu'il se consacroit au service des Dieux en qualité de Sacrificateur. Comme sa malignité m'étoit parfaitement connue je ne donnai pas dans un piège qu'il me tendoit si grossièrement, & je ne m'en cachai pas avec moins de soin, n'ayant aucune envie d'exposer ma fille aux caprices inconstants des Garamantes. Mais enfin le malheur fidèlement attaché à ma destinée fit decouvrir ma retraite au plus detestable de tous les hommes. Ni la qualité de Ministre des Dieux, ni le souvenir de son frere ne l'empêcherent pas de nous chercher, de nous surprendre & de nous donner de nouvelles chaînes. O Dieux, quelle fut pour moi son

arrivée ! Hesperie ignoroit encore sa triste condition & je portois seule nos douleurs. Pherès affecta de la soumission , mais tout m'étoit suspect en lui & me donnoit de l'horreur. Se voyant rebuté & injurié il passa les bornes de l'humanité, on nous faisit , on nous fit sortir de l'Afrique. Pherès n'épargna pas Hesperie par tendresse ou par pitié, mais pour s'en faire un ôtage contre mon indifférence. Enfin nous arrivâmes dans ces forêts, qui vous sont si connues. Pherès nous y a fait souffrir tout ce qu'il y a de plus rigoureux & l'enfance d'Hesperie ne la garantit pas de sa cruauté. Il lui refusoit souvent jusques aux aliments les plus nécessaires, croyant par cette effrayante voye me réduire à ce qu'il souhaitoit & à ce que toutes ses violences ne me pouvoient faire consentir. Nous avons languï plusieurs années dans cette miserable vie, & enfin ce matin il est sorti entraîné par une

une rage forcenée, amenant ma fille avec lui pour la trainer au suplice, défendant aux siens de me laisser sortir de ce lieu où il nous tenoit captives. Je les ai flechis par mes larmes & avec quelques pierreries de peu de valeur, & courant, avec une aveugle tendresse j'ai trouvé ma précieuse Hesperie, que je n'aurois jamais revû sans vous. Disposez donc de nos vies & de nos libertez, puis qu'elles vous apartiennent & soyez assuré pour jamais de ma parfaite reconnoissance.

Tolmide acheva ainsi son recit. Habis la remercia de la peine qu'elle s'étoit donnée, & son jeune cœur qui n'avoit jamais rien senti, sentit alors pour la charmante Hesperie tout ce qu'il y a de plus tendre & de plus passionné. L'heure étant avancée il voulut se retirer, Hesperie le regarda obligeamment, il ne s'éloigna point d'elle sans se faire beaucoup de violence, mais il passa cependant dans

un endroit de cette maison qu'on lui avoit préparé. Ce fut là que la solitude & la nuit lui retraçant toutes les beautés d'Hesperie, il sentit un généreux desespoir en songeant qu'un homme inconnu à tout le monde, ne devoit pas aspirer à lui plaire. Helas ! disoit-il, je ne possède rien, & je ne puis même paroître devant elle que d'une manière indecente. Vous savez seuls qui je suis, grands Dieux, que j'ai toujours adorez quoi que nulle Creature ne m'ait appris à vous connoître ; debrouillez un cahos que vous seuls pouvez éclaircir, j'ai des sentiments qui ne sont point communs, vous me les avez donnez. Qu'en ferai-je si vous ne les destinez à rien ? J'ai vû Hesperie, je l'adore, comme vôtre image, hélas que deviendrois-je si je ne la voyois plus.

Le jeune Prince se tourmenta de cette sorte la nuit entière, & dès qu'il le put il entra chez les Princesses

ses qui ne le virent pas sans joye. Hesperie en fit paroître assez pour en donner beaucoup au fils de Corybée; mais Habis dans son ardeur naissante, honteux de son aparence basse & emporté par la grandeur de son courage resolut généreusement de ne revoir jamais Hesperie & Tolmide, si ce n'étoit sous d'autres titres que ceux de sauvage & d'inconnu. Animé par son amour & par le désir de se rendre fameux, il sortit d'auprès d'elles & parcourut sa belle forêt, avec sa legereté ordinaire. Sa preoccupation le mena bien loin & il se trouva insensiblement en des lieux où il crut n'avoir jamais été & qui lui paroissoient tous nouveaux. Son chagrin l'empêcha d'abord de voir qu'il s'étoit égaré, mais revenant à lui au souvenir d'Hesperie, il étoit prêt de retourner sur ses pas lors que de pitoyables cris l'arrêterent. Ardent pour le soulagement des opressez il n'eut besoin

que de sa générosité naturelle pour fixer sa course, & passant à l'endroit d'où ces plaintes partoient, il trouva une femme belle entre les plus belles, mais desolée & pleine de frayeur pour l'intérêt d'un homme que plusieurs ennemis combattoient avec fureur & qui alloient bien-tôt le faire succomber, quoi qu'il eut une valeur extraordinaire. Habis n'étoit certainement né, que pour des choses glorieuses, mais il sentit alors quelques mouvemens extraordinaires pour cette femme affligée, & ne balançant point à se jeter du côté de celui qu'on vouloit assassiner, il se fit bien-tôt un rempart de ces lâches qui vouloient surmonter la vertu par la force, & quand il eut pris les Armes de ceux qui étoient expirez, il fit un ravage terrible & rendit ce jour immortel par des actions qui meritoient mille & mille témoins. Enfin il tailla tout en pieces, mais il n'étoit pas invulnérable

ble & il tomba percé de coups après en avoir donné de si terribles. La personne qui l'avoit regardé avec tant d'admiration, ne le vît pas plutôt étendu sur la terre qu'elle fit des cris pitoyables, & celui qui avoit reçu un secours si heureux ne tarda pas à s'approcher de son libérateur. D'abord le croyant expiré ils songerent à le depouiller de ses peaux qui servoient à le garantir contre la rigueur des saisons. Mais la Dame qui s'occupoit à le servir n'eut pas plutôt vû sur son estomac la biche qui étoit si bien imprimée qu'elle fit un cri douloureux. O mon fils, dit-elle en l'embrassant, ô mon cher Habidus, c'étoit donc ta mort qui devoit prolonger nôtre vie ! Le voila Seigneur, dit-elle à son époux, qui étoit celui que Habis avoit défendu, le voila cet enfant précieux que nous avons tant pleuré & que le Ciel ne nous rend, que pour nous le faire pleurer encore. Ah Gargoris, ajouta-

I 6 t-il,

t-il, barbare Gargoris, que ton implacable fureur est constante ! Albius qui reconnut son fils & qui le vit privé de sentiment l'embrassa mille fois & l'arrosa de ses larmes, sa vie n'étoit point éteinte & il respira foiblement. Corybée, (car c'étoit véritablement cette Princesse) solennisa sa joye par des caresses pleines de douceur, & Albius oubliant que son sang couloit par plusieurs blessûres ne songea qu'au salut de son fils. La Princesse demeura auprès de lui pendant qu'il courut, aussi promptement que ses forces le permettoient, appeller dans leur retraite sauvage des esclaves, qui les servoient & qui emporterent Habis. Il y en avoit un fort âgé & très-experimenté dans la connoissance des simples, il pansa si heureusement le père & le fils, que l'un & l'autre ne furent pas long-temps à guerir. Ce fut alors que la nature produisit les plus tendres effets, dont
eile

elle peut être capable. Ce fut alors que Corybée montra aux deux Princesses, toute la sensibilité de son cœur. Habis aprit avec une joye inexprimable que sa naissance étoit égale à celle d'Hesperie, & s'il eut quelque ressentiment contre Gargoris, ce fut avec une moderation digne de la générosité de son ame, considérant sagement que tant de grandes aventures, n'arrivoient point au hazard & que les Dieux l'avoient ainsi déterminé. Combien de fois le jour recevoit-il des marques tendres de l'amitié d'une mere passionnée, qui le trouvoit si digne de l'avouer pour son fils. Elle étoit également charmée de sa beauté & de sa vertu, & Albius n'y étoit pas plus insensible. Il leur aprit ce qui lui étoit arrivé avec les Princesses des Garamantes, & à cette nouvelle Albius sentit une extrême impatience de les voir, mais leurs traverses n'étoient pas finies.

Corybée & Albius s'étoient sauvez avec adresse d'une prison où Gargoris les faisoit garder separément avec des soins qu'ils ne pouvoient tromper sans miracle. Le ciel en fit un en leur faveur & par la vigilance de Nephise ils échaperent au Tyran, Nephise s'étoit tenu cachée & maintenue dans sa liberté. Elle avoit fait des choses incroyables, pour réunir Corybée & Albius, & c'étoit par son moyen qu'ils s'étoient confinez dans un endroit inhabité. Gargoris toujourn terrible & toujourn irrité n'aprit point la fuite de sa fille & celle d'Albius sans une fureur immodérée. Il mit tout en usage pour les trouver & ce fut cette perquisition qui donna lieu à la valeur du jeune Habis de se signaler si glorieusement par la mort des soldats de Gargoris.

Ce Tyran n'aprit pas des prodiges si étonnants sans quelque terreur. Non, Seigneur, lui disoit
un

un de ceux qui s'étoit sauvé, non, ce ne peut être un mortel que celui qui a fait à nos yeux tant de choses, qui surpassent les forces humaines. C'est un Dieu sans doute, il en a la beauté, il en a la valeur & rien n'est capable de lui résister. Ah! répondit Gargoris, la timidité vous aveugle, c'est quelque vagabond qui devoué au brigandage arrête mes des-seins & trouble mes intentions, mais qu'on lui tende des pieges & qu'on me l'ameine. Hé! comment le prendre Seigneur, reprit cet homme. Plus léger que le vent même ou peut dire qu'il vole & qu'il ne marche, que comme les Dieux, ses habits ne sont que des peaux de bêtes sauvages, & dans cet état negligé il a la majesté du Souverain de tout l'Univers. Le portrait que vous faites, repondit le Roi, est un effet de vôtre imagination. Allez, vous dis-je, & ne vous présentez devant moi, qu'avec un tel fantôme dont
vô-

vôtre foiblesse est la mere. Celui qui avoit parlé n'osa plus repliquer à un Prince aussi rigoureux qu'il étoit absolu. Une multitude de soldats environna la forêt. On trouva Habis qui cherchoit à se rendre auprès d'Hesperie, mais il lui fut facile d'échaper, nul de ceux qui le poursuivoient ne pouvant l'atteindre. Rebutez de le poursuivre comme on fait un cerf à la chasse, ou quelque autre animal de cette nature, on lui tendit des filets, & le Ciel voulut qu'on le prît. Quel triomphe pour les gens de Gargoris, qui esperoient une grande recompense ! On mena Habis au Palais, & il parut devant le Roi, avec tant de grace & tant d'assurance que cette ame insensible en fut touchée. Dieux tous puissants, s'écria-t-il, pourquoi me présentez-vous en cet ennemi, l'image de Corybée que je veux oublier pour jamais ! Qui es-tu, jeune temeraire, continua-t-il avec moins de

vehemence, qui as porté jusques dans le fonds de mon cœur une certaine terreur qui ne l'a jamais agité? Comme il parloit ainsi, un de ces fidelles esclaves de Corybée, qui avoit vû prendre Habis, & qui l'avoit suivi dans la foule, s'aprocha & leva le bras pour plonger un poignard dans le sein de Gargoris, par le desir, qu'il avoit de sauver Habis. Mais ce jeune Heros ne le vit pas plutôt briller qu'il se jetta au devant du coup. Arrête, s'écria-t-il, & pour l'intérêt d'une vie aussi peu importante que la mienne, ne commets pas un si grand crime. Cette généreuse action étonna tout le monde, & toucha véritablement Gargoris. Seigneur, lui dit le charmant solitaire, ne soyez pas surpris si je vous conserve aujourd'hui ce que vous m'avez voulu ôter tant de fois. Je dois la vie à Corybée & à Albius. Je suis cet Habidus que les bêtes les plus feroces, & les éléments les plus dan-

dangereux ont épargné. Regardez les marques de ma naissance légitime, que les Dieux ont imprimées sur mon corps : alors il decouvrit son estomac, & Gargoris ne put voir la biche si bien empreinte & qu'il avoit examinée tant de fois, sans un fremissement universel, & sans un repentir qui acheva de triompher de toutes ses foiblesses. O ! Ciel ! s'écria-t-il, qu'est-ce que je vois ? Viens, Prince merveilleux viens recevoir mes tendres embrassements pour la première marque de mon repentir. Habis se jeta à ses pieds, & Gargoris, qui n'étoit plus le même, le pressa tendrement entre ses bras & lui mouilla le visage de larmes. Dès lors il lui fit prendre le rang, qu'il devoit tenir, mais Habis qui avoit l'ame pleine du souvenir de Corybée, d'Hesperie, d'Albius & de Tolmide, paroïssoit insensible à ces honneurs qu'on commençoit de lui rendre, & tant de biens précipitez,
ne

ne lui ôtoient pas le souvenir de ce qui devoit lui être si cher. Gargoris qui ne le perdoit presque point de vûe, non plus par haine & par défiance, s'aperçut bien-tôt qu'il avoit dans le cœur quelque secrète passion, & que tout ce que l'on faisoit pour le divertir ne pouvoit rien sur sa melancolie. Il s'imagina d'abord qu'ayant toujours vecu dans la solitude le commerce du monde l'incommodoit. Dans cette pensée il fit venir Habis. Mon fils, lui dit-il, je croyois qu'après les miracles que les Dieux ont faits en vôtre faveur, rien ne pouvoit vous inquieter, cependant je m'aperçois avec douleur que vous languissez. Qu'avez-vous, mon cher Habis? ma fortune est la vôtre, ou plutôt elle est entierement à vous, puis que je n'y prétends plus d'autre part, que celle que vous voudrez me faire. Seigneur, repondit Habis, si je vous disois que mon ame est tranquille, ce seroit vous tromper.

per. Je ressents toutes vos bontez, avec une reconnoissance respectueuse. Mais la Princesse Corybée & le Prince Albuis sont pros crits, & je ne puis m'estimer heureux tant que je les croirai misérables. Mais, Seigneur, l'admirable Hesperie, qui vous est inconnue & qui languit dans un lieu indigne d'elle, ne me touche pas moins. Je l'aime, Seigneur, ou plutôt je l'adore. Je ne la vois point, & j'avoue, que loin d'elle les jours les plus brillants me paroissent d'obscures nuits. Mon cher Habis, répondit Gargoris, je ne veux plus que ce que vous voulez, servez-vous de vos forces & de votre pouvoir, & cherchez promptement des personnes si chères. Habis qui brûloit d'impatience de courir où son devoir & son amour l'appelloient, s'humilia devant son ayeul, & se servant de la liberté qu'il lui donnoit, il prit du monde avec lui & courut dans cette forêt glorieuse, pour avoir ser-

vi de retraite à tant de personnes Illustres. Il n'eut pas de peine à trouver Albius & Corybée, qui charmez de le voir & de l'entendre benirent mille fois, le ciel de l'heureux changement de Gargoris. La Princesse avoit quelque repugnance à paroître devant lui, mais Albius lui en inspira le courage. Dès que Habis eût satisfait aux devoirs de la nature, sa passion l'entraîna vers Hesperie, & ils se rendirent tous où les Princesses ne les attendoient pas. Tolmide & Albius se dirent mille choses touchantes. Corybée n'oublia rien de ce qui pouvoit marquer son affection, & la jeune Hesperie, après avoir reçu leurs caresses, ne put voir à ses piez un Prince si digne d'elle & tout brulant d'amour, sans une douce joye qui lui avoit été jusques alors inconnue. Je vous revois donc, ma divine Princesse, dit-il à Hesperie, en lui embrassant les genoux avec un agréable transport,
&

& je puis aujourd'hui sans offenser vôtre rang, vous offrir un cœur, qui se donna à vous dès nôtre premiere rencontre, & une fortune naissante que le ciel me vient de donner. Je suis Prince enfin, & cette vie errante que j'ai trainée dans les forêts & parmi les bêtes, n'est plus la vie d'un miserable vagabond. C'est à vous, Madame, que je suis redevable de ce changement. Le desir de vous plaire, & de vous meriter me grossit le cœur & me donna des sentiments dignes de vous & de moi. Hesperie baissa modestement les yeux à ce discours, quoi qu'il lui fit un extrême plaisir, & Tolmide ayant appris d'Albius l'étrange fortune d'Habis, permit à sa fille de donner à cet aimable Prince, des marques très-obligeantes de sa reconnoissance. Ils passerent tous la nuit en ce lieu, Habis ne perdit aucun des moments qu'il pouvoit donner à Hesperie, elle les trouvoit bien doux, l'aimant déjà cherement & connoissant en lui un merite parfait.

Le lendemain cette belle troupe se rendit auprès de Gargoris. D'abord qu'il les vit paroître, il courut à Corybée. Mais ce n'étoit plus comme un amant insensé, sa confusion & ses larmes marquoient son repentir, & l'heureux retour de sa Raison. Il l'embrassa en pere & cette scene fut des plus touchantes. La Princesse se jeta aux piez de Gargoris, avec un profond

fond respect & beaucoup de marques d'affection. Ma fille , lui dit-il , en la relevant , ma chere Corybée je suis indigne de vôtre amitié , & de vôtre estime. Ma foiblesse & ma cruauté vous ont fait souffrir mille maux , & quand vous ne me les pardonneriez pas je ne pourrois me plaindre de vous. Revenu de tous mes effroyables égarements , je ne vois plus en vous qu'un enfant qui me remet sous l'empire de la Vertu. Oubliez , Corybée , oubliez généreusement le traitement rigoureux , que je vous ai fait & puis que je cesse d'être vôtre persecuteur , regardez moi encore comme vôtre Pere , Habis m'a déjà pardonné , pardonnez-moi aussi & considerez que les hommes ne sont pas toujours maîtres d'eux-mêmes. Seigneur , répondit la Princesse , il m'est si doux de retrouver mon pere , que rien n'est capable d'alterer ni ma joye , ni mon respect. Puis que vous avez reconnu Habis & qu'il vous est cher , je n'ai plus rien à souhaiter. Aimez le , Seigneur , ce généreux enfant d'un pere qui vous a toujours respecté , & croyez que nous ne manquerons jamais ni les uns ni les autres , à ce que nous vous devons. Gargoris entierement converti embrassa encore la Princesse , & il fit connoître à Albius par de tendres caresses qu'il le regardoit véritablement comme son fils. Il ne pouvoit souffrir qu'Habis s'éloignât
un

216 H A B I S *Roi d'Espagne.*

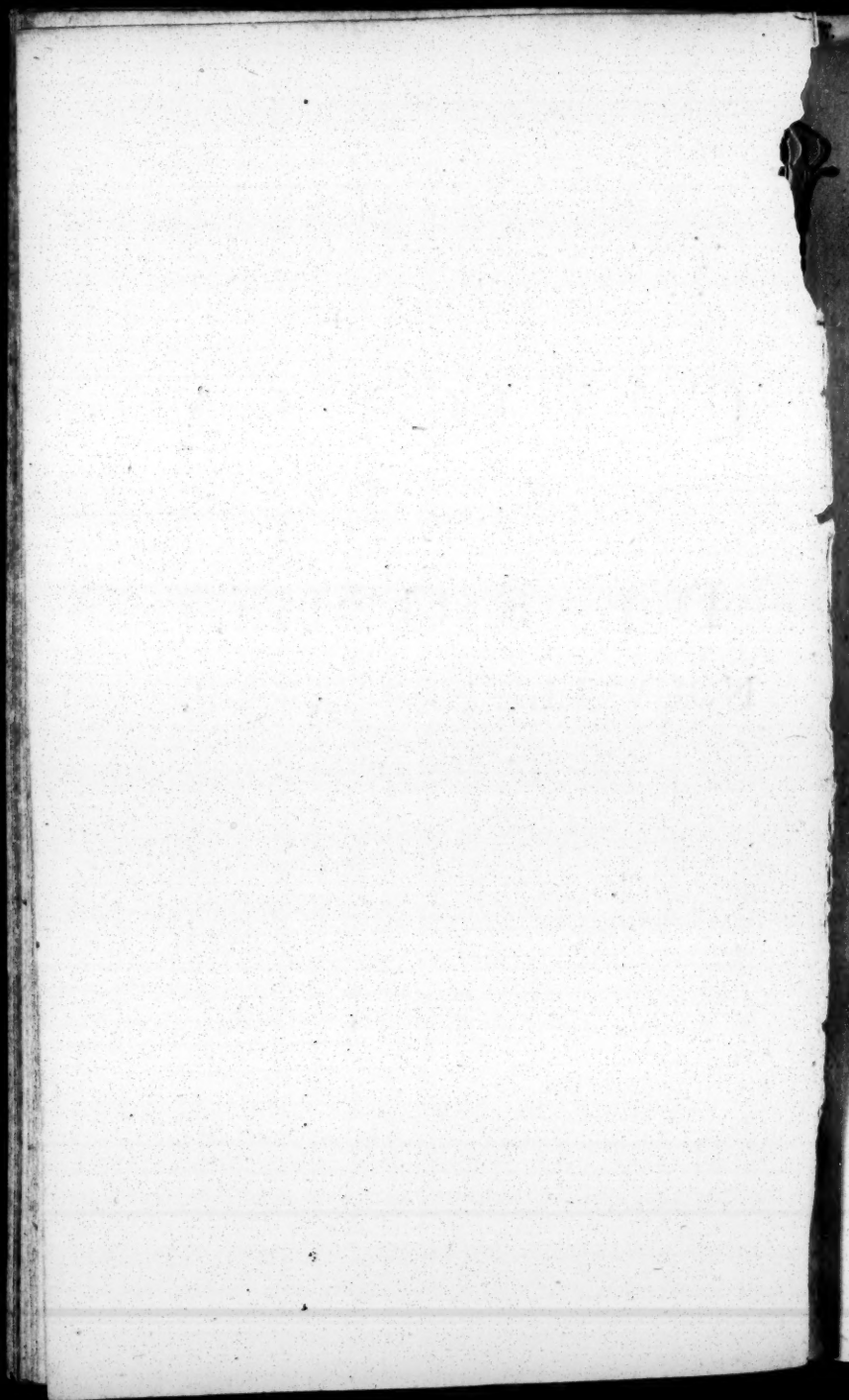
un instant de lui. Tolmide & Hesperie eurent lieu d'être satisfaites de son affection. Ce ne furent plus qu'amitié & que douceurs. Nephise qui rejoignit sa maîtresse , eut part au changement du Roi , & au lieu de reproches elle en reçut des remerciements , & toute la Cour se sentit de cette agréable revolution.

Enfin après avoir donné plusieurs jours aux plaisirs, Gargoris, qui n'étoit plus le même déclara Habis, non seulement son Successeur legitime , mais il lui ceda la puissance Souveraine , sans se réserver aucun titre ni aucune autorité. Albuis & Corybée renoncèrent aussi de bon cœur , à leurs droits en faveur d'un fils si admirable. Dès qu'il eut reçu des mains de son ayeul les marques de la dignité Royale , il épousa Hesperie au milieu de la pompe & de la grandeur , & jamais deux personnes ne furent mieux assorties , & ne s'aimèrent si ardemment. Albuis & Tolmide abandonnerent l'Afrique , pour demeurer en Espagne que Habis , si cheri du ciel, rendit le centre de la politesse. Il fit des choses que nul autre n'avoit jamais faites avant lui , & il regna tranquillement avec la charmante Hesperie dans la gloire , dans le repos & dans la prospérité.

F I N.

CALIGULA

CALIGULA
EMPEREUR
DE ROME.
NOUVELLE HISTORIQUE.
TOME SECOND.



CALIGULA

EMPEREUR

D E

R O M E.

C'EST une chose étrange que les plus grands hommes ayent quelquefois produit des monstres infames qui deshonorioient la gloire de leur naissance & la noblesse de leur sang. - On en voit un exemple fameux en Germanicus, l'esperance de Rome, les delices de sa famille, l'amour des soldats, l'admiration de tout l'Univers & l'exemple le plus parfait des Heros & des Conquerants.

Tom. II.

A

Ce

Ce grand Prince étoit fils de Drusus & d'Antonia. Toute sa vie fut un tissu des vertus les plus éminentes. Personne n'ignore sa déplorable destinée. L'envieux Tibere le sacrifia à sa jalousie ; la sage Agrippine ne fut point épargnée, & il ne resta de ses deux généreuses personnes que Caligula l'horreur des hommes, & trois filles qui ne valloient pas mieux que leur frere.

Après la mort de Germanicus, Tibere pour fasciner la vûe des Romains prit Caligula en sa protection. Resolu d'en faire son successeur il ne pouvoit pas en choisir un qui lui ressemblât mieux, & il reçut peu de temps après le salaire de cet indigne choix, puis que Caligula impatient de regner l'étrangla de ses propres mains, terminant ainsi une vie qui n'avoit été que trop longue.

L'Em-

L'Empire ne fut pas plus heureux sous Caligula qu'il l'avoit été sous Tibere. Le nouvel Empereur fit d'abord paroître quelque ombre de douceur & de justice; mais ses demarches partant d'un mauvais cœur se changerent bientôt en rigueurs, & les débordements de Caligula furent de ces torrents auxquels on ne peut opposer de digue. A quels excès ne se porta-t-il pas, & quelle plume les pourroit décrire? Les meurtres, les incestes & le violement des droits les plus sacrez étoient ses amusements ordinaires: au lieu de musique & d'autres divertissemens agréables il faisoit mettre des hommes à la torture: pendant ses repas il se plaisoit à faire des grimaces effroyables, & tout étoit abominable en lui.

Comme Rome avoit été longtemps le centre de la politesse,

aussi bien qu'Athenes, où l'on cultivoit avec tant de soin l'esprit & l'adresse des jeunes gens; cette Capitale du plus florissant Empire du monde, étoit toujours pleine d'étrangers fameux, de Princes de maisons Royales & d'hommes extrêmement renommez. Dès que Caligula eut été proclamé Empereur, Juba Roi de Mauritanie envoya auprès de lui son fils Ptolomée qu'il avoit eu de Cleopatre fille de Marc Antoine & de la Reine d'Egypte.

Ce jeune Prince avoit un mérite infini, rien de la rudesse des climats sous lesquels il étoit né n'en diminuoit la grandeur. La Reine de Mauritanie qui sous le regne d'Auguste avoit pratiqué tout ce qu'il y a de plus délicat dans les manieres du monde élevé avoit communiqué à ce fils qu'elle aimoit chèrement & qu'elle trouva
digne

digne d'elle , la grandeur de son ame & la pureté de ses mœurs ; on ne pouvoit rien voir de plus parfait que lui, & tout barbare qu'étoit Caligula , il le reçut comme son Rang , son mérite & la proximité du sang l'obligeoit de le recevoir. Caligula étoit petit-fils d'Antonia, & Antonia étoit sœur de la Reine de Mauritanie.

A l'arrivée du jeune Ptolomée on célébra quantité de jeux à Rome où l'extravagance de l'Empereur se manifesta hautement , soit par des dépenses excessives ou par des excès plus criminels. Le Prince de Mauritanie qui abhorroit le vice, s'éloigna de tout ce qui pouvoit y conduire , & l'Empereur l'en aima moins. Cet aimable fils de Cleopâtre ne laissa pas de signaler son adresse & de faire éclater sa magnificence aux yeux des Romains ; il devint l'objet de leur

admiration en peu de temps, & quelque jeune qu'il fut, sa sagesse & sa prudence le rendoient souhaitable par tout.

Quoi que Tibere eût appelé par son testament Caligula à l'Empire, ce Prince orgueilleux le fit casser parce que le jeune Tibere lui devoit être associé. Ce n'étoit encore qu'un enfant, mais ne voulant point attendre de Concurrent, le poison l'en défit bien-tôt.

Caligula vivoit de la maniere du monde la plus dissolue, aucune femme vertueuse n'étoit en sûreté devant ses yeux, il les vouloit toutes pour lui, & si par respect & par bienséance on le convioit à des nûces, les épousées étoient enlevées par ses ordres quand elles lui plaisoient, & les prétendus Maris n'avoient en partage que de la douleur & de la confusion. Prendre une femme & la repudier c'étoit

toit pour lui un ouvrage de huit jours, il ajoûtoit à cet opprobre plusieurs autres marques de honte & les familles offensées, quelque illustres qu'elles pussent être, ne pouvoient que murmurer & se plaindre secretement.

Après avoir donné mille & mille sujets de desespoir aux premières maisons de Rome, Caligula devint amoureux de Cesonie, femme débordée s'il en fut jamais, qui déjà mere de trois filles n'avoit plus cet agreable air de jeunesse & d'innocence qui touche les cœurs vertueux : Elle ne pouvoit se vanter que d'un penchant insatiable à la volupté, & ce fut par ses infâmes déreglements qu'elle plût au plus déréglé de tous les hommes. Il l'aima avec un aveuglement plein de folie, & l'ayant épousée publiquement il la mit au rang des Livies & des autres Imperatrices qui l'a-

voient précédée. Pour rendre sa condition plus solide la fortune voulut qu'elle mit une fille au monde. Caligula transporté de joye à cette naissance lui fit donner le nom de Drusille, qui étoit celui d'une sœur qu'il avoit tant aimée que tout l'Empire en étoit scandalisé. Cette petite Créature pouvoit à peine ouvrir ses mains qu'elle déchiroit ceux qui l'aprochoient, marque visible de la malignité de son naturel. Elle devint cependant l'Idole de Rome, on la portoit de simulachre en simulachre, comme si le pere & la mere qu'on abhorroit par tout eussent été de bonne foi religieux envers les Dieux.

Pendant que Cesonie jouissoit fierement du pouvoir que la foiblesse vicieuse de Caligula lui donnoit sur son cœur, il arriva plusieurs choses secretes qui produisirent de terribles effets. Cesonie

im-

impure au suprême degré, & s'il faut ainsi dire, sans jugement, perdit le peu qui lui en restoit par la vûe de Ptolomée, qui vivoit à Rome dans l'étude de tout ce qui pouvoit le rendre un Prince accompli. Comme il ne l'aprochoit que pour lui rendre ce que l'on doit aux personnes du premier rang, il ne s'aperçût pas que des regards tendres & empressez demandoient son cœur; la foule de soupirs interessez qui les acompagnoient n'étoit pas mieux interpretée; elle connut avec desespoir que le Prince de Mauritanie étoit sourd, muet; aveugle & en un mot insensible pour elle.

Dans ce temps on vit arriver à Rome une jeune Princesse, qu'on pouvoit dire la beauté même. Elle étoit fille d'Agripa Roi de Judée que Tibere avoit long-temps tenu dans ses fers & que Caligula avoit

mis en liberté avec beaucoup d'autres à son avenement à l'Empire, elle s'apelloit Berenice. Un Juif considerable qui en étoit devenu amoureux ne pouvant l'obtenir du Roi des Juifs l'enleva dans un emportement d'amour, & le Ciel voulut que des Romains qui croisoient la mer la lui arracherent, lui donnerent la mort & la conduisirent à Rome où elle fut parfaitement bien reçue. Dès que Caligula fût qu'elle étoit fille d'Agripa, il la fit loger dans le Palais où elle fut servie comme une personne de son rang le devoit être; l'Impératrice en prit soin, mais cela dura peu. L'Empereur & Ptolomée en devinrent amoureux, mais plus le Prince de Mauritanie sentit ses feux & moins il osa les découvrir. Pour Caligula, son audace connoissoit rarement la discretion, & ayant porté sa dissolution jusques
dans

dans sa propre famille, il regarda la conquête d'une étrangere que la fortune livroit à ses emportemens comme une chose fort aisée, croiant que tous ses défauts étoient enveloppez dans les puissances Majestueuses de l'Empire.

Cesonie interessée & exempte du moindre scrupule, s'aperçut bientôt des prompts effets que la beauté de Berenice avoit produits. Elle en eut une douleur proportionnée à la violence de son temperament, & se voyant privée en même temps d'un cœur qu'elle avoit cru posséder & d'un autre auquel sa tendresse avoit aspiré, elle s'abandonna à des transports qui lui firent faire mille projets detestables & dignes d'une fureur noire & jalouse capable de se tout sacrifier.

Ptolomée, qui n'avoit jamais rien vû de si charmant que Bere-

nice, suivit le doux penchant de ses inclinations innocentes sans pouvoir se persuader qu'aucune considération les dût contraindre; & la Princesse de Judée, qui le trouvoit parfaitement aimable, ne le regardoit pas sans plaisir & souffroit agreablement ses civilitez,

Cependant Caligula qui n'étoit pas né pour languir, & qui s'imaginoit que les Dieux mêmes ne lui pouvoient rien disputer, n'avoit garde de craindre des rivaux, & se confiant à son pouvoir & à sa malice il se mettoit peu en peine de tout ce qui lui pouvoit arriver; menageant peu même Cesonie dont il étoit repu & qui au gré de son inconstance naturelle l'avoit occupé trop long-temps.

Berenice se croyoit heureuse d'être à Rome, délivrée d'un amant violent, qui très-certainement étoit peu digne d'elle. Elle tâchoit d'y
pa-

paroître tranquille, quoi que le souvenir d'Agripa & de Jerusalem lui fissent passer de fâcheux moments.

Cesonie avoit d'abord témoigné beaucoup de considération pour la Princesse de Judée; mais l'intérêt du cœur de l'Empereur tenant ses yeux ouverts & la voyant d'une beauté toute celeste, elle craignit ce qui étoit déjà arrivé.

Non seulement la personne de Berenice possédoit de ces charmes extraordinaires qu'on ne peut exprimer, mais elle avoit les inclinations toutes nobles & toutes vertueuses. Par tout où le mérite brilloit elle l'estimoit avec une équité parfaite, les défauts de Caligula blessèrent ses yeux & sa Raison. Cesonie, qui avec une hardiesse superbe fouloit aux pieds la modestie, lui avoit inspiré peu d'esti-

me & lui sembloit indigne de son respect. La plûpart des Senateurs sans justice & sans équité lui donnoient une toute autre idée que celle qu'elle avoit conçue de la vertu des Romains dans la Judée; & les peuples qui ne tenoient plus rien de cette exactitude severe que les histoires Romaines lui avoient apprises achevoient de lui rendre cette ville orgueilleuse tout-à-fait méprisable. Le seul Ptolomée, quoi qu'il fut Africain, lui parut digne de son estime. La grandeur de sa naissance étoit soutenue par un merite achevé, & rien ne degeneroit en lui du sang de Juba & de Marc Antoine.

Pendant que Cefonie tendoit à ce Prince des filets qui n'étoient pas imperceptibles, Caligula incapable d'aimer avec la moindre delicatessè, dispoisoit des pieges encore plus grossiers pour surprendre
l'ai-

l'aimable Berenice. Avant que d'avoir vû Ptolomée cette Princesse s'étoit peu souciée de faire des amants, & celui qu'elle avoit desespéré au point d'en être offensée le prouvoit assez. Mais le merite & la frequentation du Prince de Mauritanie donnerent quelque atteinte à sa tranquillité & lui firent sentir de certaines choses qu'elle n'avoit jamais connues. Il ne la regardoit qu'avec une attention passionnée, elle en baissoit souvent les yeux; & sans qu'ils se fussent rien dit leurs cœurs étoient déjà d'intelligence.

Dans ce temps Caligula Tyran de toutes les manieres voulut étendre son empire sur les volontez de Berenice. Outre qu'il étoit maître absolu, que le hasard l'avoit conduite à Rome & qu'il étoit incapable de garder aucunes mesures de bienfaisance & de générosité, il
se

se persuadoit que la Princesse de Judée devoit lui payer en faveurs la liberté d'Agripa, & dans cette pensée ne menageant en aucune maniere celle qui n'aspiroit point à lui plaire il lui annonça un amour qu'elle craignoit plus que la mort.

„ Seigneur , *reprit-elle effrayée de*
 „ *cette declaration* , „ vous êtes trop
 „ juste pour m'obliger à haïr la
 „ protection que vous avez bien
 „ voulu me donner. Je sai que le
 „ Roi mon Pere est redevable de
 „ la jouissance de ses Etats à votre
 „ bonté. Mais, Seigneur, quand
 „ je vous respecterai comme le
 „ Maître du monde & comme l'a-
 „ pui de nôtre maison, c'est tout
 „ ce que vous pouvez attendre de
 „ moi. *Si je ne faisois que vous esti-*
mer, repliqua l'Empereur, & que
 je ne vous aimasse point, ces raisons
 seroient admirables. Mais, Madame,
 je suis amoureux, & en vous disant
 que

que je vous aime, vous comprenez assez que je veux être aimé. Ne vous armez donc point d'une résistance severe & procurez-moi de bonne grace un repos que je saurai bien trouver malgré vous si vous m'y forcez. „ Mais, Seigneur, répondit la Princesse, songez-vous à l'Imperatrice qui vous est si affectionnée, tâchez, Seigneur, de vous rendre aussi estimable que vous êtes grand en naissance & en fortune. Madame, interrompit Caligula en souriant dedaigneusement, votre éloquence recherchée ne me fera point changer d'intention. L'Imperatrice a son partage. Les honneurs de l'Empire doivent la contenter, & vous aurez mon cœur tout entier. N'écoutez donc point une vaine fierté; il pourroit vous en coûter cher, & je saurai toujours me dedommager des pertes que l'on me fait faire. „ Seigneur, repartit Berenice outrée de douleur,

leur, „ confiderez, s'il vous plaît,
„ que je suis d'une Religion qui
„ me défend toutes sortes d'impu-
„ retez, que je n'adore qu'un Dieu
„ & que vous en reconnoissez tren-
„ te mille qui semblent vous au-
„ toriser à la licence par leurs ex-
„ emples. *Je ne me soucie ni de*
vôtre Dieu ni des miens, poursuivit
l'impie Empereur, il n'y en a aucun
que je n'égale. Ainsi si vous n'aimez pas
ma personne, craignez ma puissance sou-
veraine. „ J'avoue que vous pouvez
„ me faire trembler, *continua la*
Princesse; mais Seigneur, vous
„ n'en ferez pas plus content, &
„ ce n'est jamais par la violence
„ qu'on inspire de la tendresse.
„ Helas! Seigneur, à peine m'a-
„ vez-vous vûe que vous voulez
„ confondre vos rigueurs avec vô-
„ tre bonté, jamais on n'a touché
„ une ame douce par ce moyen.
Hé doit-on mettre Caligula en compa-

rai-

raison avec les autres hommes, interrompit-il fierement? Toutes choses ne me sont-elles pas aussi permises que possibles, & seriez-vous l'unique qui me résistât? „ O Ciel, s'écria la belle Princesse en pleurant, „ ô Dieu qui fais tant de miracles en faveur de ceux qui te craignent, demeurerai-je sans secours en cette cruelle extrémité? Nous verrons, continua Caligula, si les défenseurs que vous implorez viendront. Mais je vous déclare que je ne veux point languir.

Ce fut après ces paroles terribles que le barbare Empereur se retira. La desolée Berenice demeura sans force dans les bras d'une fille Juive qui étoit à elle, les larmes soulagerent un peu l'opression de son cœur, & après avoir gardé quelques moments le silence, elle dit les choses du monde les plus touchantes. Noëma les écouta avec tous les mou-

mouvemens de tendresse & de pitié qu'une affection fidelle peuvent inspirer , & elle compatit sincerement à des maux qui la touchoient plus sensiblement que les siens propres.

Le Prince de Mauritanie n'avoit pas eu un assaut moins redoutable à soutenir. L'Imperatrice, qui le rencontra dans la galerie de Neptune, l'obligea de lui donner la main , & cette déterminée la lui pressant sans modestie; „ Prin-
„ ce, lui dit-elle, vous ne prévenez
„ point ceux qui vous souhaitent,
„ je me plains de votre pénétra-
„ tion , il faut arracher à votre in-
„ difference des civilitez bien
„ communes , & à considerer vos
„ regards embarrassez on diroit
„ qu'on vous fait un larcin. *Madame,*
repondit Ptolomée fort embarrassé
quand on auroit une intelligence infinie
on ne devroit l'employer qu'à bien com-
pren-

prendre l'étendue du respect qui vous est dû. „ Vous n'êtes pas dans ce cas, „ reprit Cefonie, & un homme de vôtre naissance peut toujours agir „ comme il veut. Les égards qu'on „ témoigne ordinairement pour les „ élévations suprêmes sont si souvent forcées qu'on les trouve „ toujours sans douceur. Il en est „ d'une autre nature dont je m'acomode beaucoup mieux, & à „ vous parler franchement, je préférerois un regard que l'inclina- „ tion conduiroit, à une vie entière de déférences affectées. Ré- „ pondez moi de bonne foi. Quoi, „ on diroit que vous êtes muet & „ vos yeux troublez paroissent stupides contre leur ordinaire? Est- „ ce vôtre cœur qui lie vôtre langue? ah! Ptolomée, si vous n'entiez pas véritablement insensible, Cefonie y auroit peut-être „ quelque part. *Vous me mettez, Ma-*
da-

dame, répondit enfin le fils de Juba, à une épreuve bien terrible & je ne *sai* certainement que vous dire. Vous êtes la première femme de l'Univers, vous avez pour Epoux un Souverain qui fait la destinée des Rois & des Roiaumes, & dans cet état glorieux vous voulez vous amuser à éprouver ma faiblesse. Que vous ai-je fait, Madame, pour m'exposer de cette sorte ? „ Ah ! „ que vous vous défendez mal, „ Ptolomée, interrompit l'Impératrice en le regardant amoureux, „ je connois l'artifice ingénieux de „ vos réponses. Mais. . . Comme elle alloit poursuivre, l'Empereur qui sortoit de chez Berenice parut, il avoit l'air farouche, & Césionie étant entrée dans son appartement, Ptolomée se retira plus chagrin qu'il ne l'avoit été de sa vie.

Après avoir promené quelque temps son inquiétude, il fut chez la Princesse de Judée, elle étoit si éper-

éperdue de ce que l'Empereur lui avoit dit, qu'il fut aisé au Prince de Mauritanie de remarquer son émotion. Comme ils s'estimoient reciproquement ils n'affectèrent point de contrainte pour cacher le nuage qui les troubloit. Ptolomée parla le premier. Madame, dit-il à Berenice, je crains que vous n'ayez de secrets deplaisirs & je vois dans vos yeux abattus des choses qui me donnent en même temps de la douleur & de l'inquietude. Je pourrois vous dire la même chose, répondit la Princesse, & si je ne me trompe, Seigneur vous avez des deplaisirs peu differents des miens. Où sommes-nous, bon Dieu! & dans quels lieux la fortune nous a-t-elle amenez! O Rome, détestable Rome, falloit-il qu'en sortant des mains d'un insensé je tombasse dans celles d'un Tyran que je déteste! Il y a déjà quelques jours,

con-

continua le Prince, que je suis persuadé par de fortes aparences que Caligula rend à vos charmes le tribut que tout le monde leur doit. Je plains vôtre vertu d'un événement qui pour être naturel ne laisse pas de lui être contraire. Pour moi, Madame, pour moi qui vous adore avec des desirs plus innocents, je n'ai encore osé vous le dire, & je le fais aujourd'hui avec toute la crainte qui peut allarmer un cœur respectueux. Depuis que je vous ai vûe toutes mes passions se sont terminées a celle de vous servir & de mourir dans ce glorieux dessein. Seigneur, interrompit Berenice d'un air plein de modestie & de Majesté, Caligula m'a outragée, j'esperois que vous me consoleriez, & vous venez augmenter ma peine. Helas ! Madame, poursuivit le Prince, si son crime, & le mien sont égaux, on peut dire
que

que nos Cœurs ne se ressembtent
guere: je ne veux que vous aimer,
je n'aspire qu'à ce qu'il vous plai-
ra de me permettre, & vous pou-
vez juger qu'emporté dans tous ses
procedez & armé d'un pouvoir
tyrannique il ne pretend pas en de-
meurer là. Puis que vous avez tou-
ché le cœur du monde le plus fier,
pensez-vous que le mien qui est as-
sûrément d'un autre caractere, au-
roit pû vous résister, & me vou-
driez-vous punir d'une chose qui
ne doit point vous offenser, puis
qu'elle n'a pas dependu de moi?
C'est avec innocence que je vous
aime, c'est avec tout le respect
possible que je veux vous servir;
des sentiments si purs & si sînce-
res ne meritent point de rigueurs.
Ptolomée, ajouta la Princesse, la
sagesse en fait naître quelquefois, &
nous ne devons pas trop nous écou-
ter, d'autant plus que nous y pour-

rions prendre un plaisir inutile, ou plutôt empoisonné. Au nom de Dieu, ne m'obligez pas à me servir de toutes sortes de moiens pour vous guerir d'un mal qui ne peut trouver de remede que dans vôtre Raison. Vous savez que je suis fille d'un Roi assez puissant ; je n'ignore pas que celui de qui vous tenez la vie n'a pas une puissance moins étendue, mais, Seigneur, nos Religions sont différentes, & c'est une barriere invincible entre vous & moi. Fussiez-vous au dessus de Caligula, mon cœur ne se déclareroit jamais pour vous, si vous ne vous déclariez pas pour le Dieu que j'adore & que vous n'eussiez pas l'aveu de mon Pere. Madame, poursuivit le Prince, je suis si persuadé que les lumieres de vôtre ame repondent à la beauté de vôtre personne, que je ne hesiterai point à m'y soumettre. Que ce
ne

ne soit donc point un obstacle pour m'empêcher de devenir parfaitement heureux. Je ne suis pas du nombre de ces hommes indociles & entêtez ; tout ce que vous croyez & tout que vous êtes capable de faire m'est sacré : Souffrez donc que je vous aime & que je vous le dise jusques à ce que le Roi Agripa me puisse acorder son suffrage. Prince , repartit Berenice , je ne vois rien en vous qui ne me paroisse digne de ce que vous desirez , & si Agripa vous est jamais favorable , j'obeïrai sans repugnance à ce qu'il m'ordonnera. Mais ne nous arrêtons point à des esperances flateuses , & songeons aux abîmes de maux que la mechanceté de Caligula creuse devant nous. Ah ! que ne suis-je encore à Jerusalem ! & pourquoi faut-il que le coupable Zabiran m'en ait arrachée ! Si vous me permettiez de vous tirer

d'ici, repondit Ptolomée, toutes les Puissances de l'Empire ne m'empêcheroient pas de le faire. Nous passerions en Mauritanie où la Reine ma mere, qui n'a pas une vertu commune, vous rendroit ce qui vous est dû, & passant de vastes Provinces à la faveur de la paix qui regne en Afrique je pourrois vous remettre entre les mains du Roi vôtre pere & dans le sein de vôtre chere Jerusalem. Seigneur, repondit la Princesse, vous savez que mon Pere est déjà informé du sejour que je fais à Rome, il faut attendre ses ordres pour en partir, & je ne pourrois courir par l'Univers avec un Prince tel que vous, quoi que je vous estime infiniment & que je ne soupçonne point vôtre sagesse, sans me couvrir de quelque honte. Hé bien, Madame, continua le Prince, je me rends à vos justes raisons, mais rendez-

dez-vous aussi à mon ardente affection. Je ne me pique pas d'être invincible, Seigneur, reprit-elle, & je ferai toujours ce que je pourrai faire avec bienveillance pour votre satisfaction.

Pendant que ces deux aimables personnes se laissoient flatter par le plaisir que l'on trouve à aimer le mérite & la vertu, Caligula & Césonie avoient bien d'autres mouvements & ne suivoient pas des guides si raisonnables. Le premier qui ne reconnoissoit ni Dieux ni Loix, se moquoit de tout; & abymé dans sa grandeur, les crimes les plus noirs lui paroissoient des bagatelles. L'Impératrice à qui la pudeur & la retenue étoient des choses étrangères secouoit leur joug avec un front déterminé, & n'aspirant plus qu'à plaire à Ptolomée, elle mettoit en usage tout ce que l'art, la finesse & les douceurs les plus engagean-

tes ont de plus recherché. Mais c'étoit inutilement, & le cœur du Prince de Mauritanie ne pouvoit jamais avoir d'intelligence avec le sien. Il avoit conçu par de justes raisons un souverain mépris pour la Souveraine de Rome, & ses avances honteuses qu'elle prodiguoit à tous moments la rendoient si desagréable à ses yeux qu'il ne pouvoit les arrêter sur elle. Il n'étoit pas de même à l'égard de Berenice, soumis aux puissances de sa beauté & dévoué pour toujours à ses chaînes précieuses, il la desiroit en tous temps & la cherchoit en tous lieux. Césonie ne s'aperçut que trop de cet attachement excessif, elle en sentit la honte & la douleur, & si le ressentiment n'étouffa pas d'abord ses mouvemens impatients qui ne lui laissoient presque ni Raison ni retenue, il s'y en mêla du moins qui étoient pleins de chagrin & de

cruau-

cruauté, bien dangereux dans un esprit qui n'avoit point été conduit par la vertu. Elle fit donc encore de nouveaux efforts sans aucun fruit, & sa passion devenue furieuse reprocha fierement à Ptolomée les foiblesses auxquelles elle s'étoit abaissée pour lui ; il demeura toujours dans les bornes d'une respectueuse patience que l'imprudente Impératrice ne goûtoit pas, & pendant cela Caligula mettoit l'aimable Bérénice aux épreuves les plus affligeantes. Toute sa résistance augmentoit les desirs emportez de l'Empereur qui se promettoit fortement de ne leur rien refuser. La Princesse de Judée en gémissoit tristement, Ptolomée la visitoit peu, n'osant se donner souvent cette licence, & l'un & l'autre s'aimoient beaucoup sans pouvoir se le dire que rarement.

L'état de Rome étoit si pitoyable, la foiblesse des hommes avoit

fort defiguré l'auguste Majesté que les premiers Héros de cet Empire avoient si bien soutenue, que les Nations étrangères moins craintives & plus clairvoyantes, se défaisoient insensiblement de ces terreurs aveugles qui avoient intimidé tant d'Estats & alarmé tant de peuples. Enfin la grandeur Romaine commençoit à se flétrir, on ne la croyoit plus universellement superieure aux autres Puissances. Le Sénat relâché sous Tibere, adorateur craintif des vices de ce Prince, ne s'en montra pas plus ennemi sous Caligula, & le peuple esclave s'il faut dire avec une dépendance inouïe, offroit tranquillement ses bras à des fers dont on augmentoit tous les jours la pesanteur.

Le seul Chereas, qui commandoit les gardes de l'Empereur & que de très-belles qualitez rendoient digne de plus grands honneurs, mur-
mura

mura d'une negligence qui defiguroit Rome & qui avilissoit les Romains. Il avoit l'ame grande, l'esprit beau, le courage élevé, & sa Raison pleine d'équité lui faisoit détester toutes choses en Caligula, pour achever de lui rendre ce Prince infame odieux. L'amour lui fit regarder Berenice avec des yeux interessez qui demêlerent bien-tôt la passion de l'Empereur, & celle du Prince de Mauritanie. Il se faisoit assez de justice pour se persuader que la fille d'un grand Roi ne seroit pas le partage d'un homme privé sans un miracle particulier: il convenoit de plus en lui-même que Ptolomée la meritoit par sa fortune & par son mérite. Mais ces considerations ne l'empêchoient pas d'être tendre; enfin s'il ne pût cesser d'aimer il ne cessa point aussi d'être généreux & il s'attacha à des loix d'honneur &

de vertu qui ne pouvoient que le rendre très-estimable aux personnes pleines d'équité. Quoi qu'il eût servi Caligula avec une fidélité irréprochable, il avoit reçu mille marques de son ingratitude. Bien loin de le traiter en homme qui devoit être distingué, il le regardoit comme un Esclave & ses mepris lui coûtèrent cher.

Quoi que la passion de Chereas fut violente dans ses mouvemens les plus impetueux, il fut assez discret pour ne rien dire à Berenice qui la put offenser ; il rechercha même l'amitié de Ptolomée , quoi qu'il le crut fort amoureux de la Princesse de Judée, & il la rechercha même de bonne foi pendant que l'Empereur & l'Imperatrice s'abandonnoient au dereglement de leur temperament vicieux.

Caligula , après avoir parlé en maître, voulut s'expliquer en amant
fou-

soûmis, offrant le throne à Berenice : Il parut déterminé à lui sacrifier Cefonie. La Princesse de Judée qui n'aspiroit pas à ces honneurs empoisonnez se servit des mêmes raisons qu'elle avoit déjà alléguées pour les refuser honnêtement, mais elle avoit affaire à un homme qui regardoit la Sagesse comme une chimere, & la Vertu comme une chose insupportable. Après avoir un peu prié & paru doux & suppliant, il se moqua, il menaça, & Berenice se vit dans une terrible consternation.

Ptolomée n'avoit pas de moindres assauts à soutenir. Son sexe ne lui permettoit pas de parler si haut que la Princesse. Cefonie le persecutoit, il n'osoit perdre le respect & la retenue, & des charmes usez ne pouvoient tenter sa délicatesse. L'Impératrice n'avoit plus ni pudeur ni aucune crainte d'offenser le terri-

ble Caligula , tout lui paroissoit juste & facile quand il s'agissoit de chercher à plaire au Prince de Mauritanie , & cette femme pernicieuse se donna de toutes sortes de licences.

Berenice & Ptolomée également persecutez , après s'être bien connus, vinrent au point de ne se rien celer, & s'étant promis une tendresse sincere , ils auroient été trop heureux s'ils avoient pû s'aimer loin de ces yeux jaloux qui les observoient de si près à Rome. Ptolomée juroit par ces Dieux que rien n'étoit capable de le soumettre à la moindre complaisance pour l'Imperatrice , & Berenice moins acoûtumée aux serments l'assûroit doucement qu'elle perdrait plutôt la vie que de favoriser les intentions criminelles de l'Empereur.

Ce fut dans ce temps qu'on songea à la conquête des Isles Britanniques.

riques où la honte de Caligula parut d'une maniere si deffectueuse. Poussée par des mouvements de vanité, il voulut entreprendre des choses bien au dessus de sa portée, & s'imaginant que le nom d'Empereur Romain lui ouvroit tous les chemins de la fortune & de la gloire il fit des préparatifs conformes à sa folle vanité, se croyant tel que ces Illustres Conquerants qui avoient assujetti tant d'Etats à l'Empire Romain. Mais ces aigles redoutables qui avoient fait trembler l'Univers n'étant alors conduites que par un homme sans experience, sans jugement & sans honneur ne purent réussir.

Caligula partit de Rome dans l'esperance d'un retour que lui promettoient les exagerations hors d'apparence & de raison d'un tas de flatteurs, laissant la Princesse de Judée dans une espece de Captivité &

menant Ptolomée à sa suite. Qu'arriva-t-il de ce voyage si grand en apparence & si petit en effet? Il ne rapporta que des monceaux de Coquilles prises sur le bord de la mer, qu'il consacra au Capitole avec autant d'orgueil & de plaisir que s'il avoit conquis tout l'Orient & les richesses les plus exquises. Il triompha insolemment & l'on vit une infinité d'ames lâches applaudir à toutes ses foiblesses.

Berenice avoit été bien gardée. Quoi qu'elle souhaitât ardemment de sortir de Rome, les moyens lui en étoient ôtez. L'Imperatrice les lui auroit volontiers procurez si elle avoit osé, la trouvant dangereuse par son incomparable beauté qui lui ôtoit le cœur de Caligula & qui l'empêchoit de toucher celui de Ptolomée. Mais elle n'étoit pas assez puissante & il falloit souffrir malgré elle ce qu'il lui étoit impossible d'empêcher.

Au

Au retour de cette belle expedition qui devoit faire rougir les Romains, Cesonie se vit accablée de chagrin par la negligence de Caligula & par les froideurs de Ptolomée. Ce jeune Prince qui aimoit veritablement la gloire fut affligé de l'indigne succès des vains projets de Caligula, & il ne leva les yeux à Rome que pour regarder Berenice qui connoissant la grandeur de son ame ne lui atribua pas des fautes qui ne venoient point de lui.

L'Empereur pendant son absence avoit senti, malgré la ferocité de son humeur, qu'on ne vit pas tranquille éloigné de ce que l'on aime, & il s'étoit souvent plaint à Chereas de ce qu'il souffroit, l'assurant qu'à son retour dans Rome il possederait Berenice soumise ou rebelle, ne conservant plus nuls égards pour Cesonie qui avoit été son Idole. Chereas qui étoit veritablement
ver-

vertueux & qui n'avoit abandonné son cœur à la Princesse de Judée que par une parfaite connoissance de toutes les vertus qu'elle possédoit, ne combatit pas ouvertement par un mouvement de prudence ces desseins énormes de Caligula; mais il en prit de conformes à ses généreuses inclinations & il s'y affermit de plus en plus.

Quelques jours après l'arrivée de l'Empereur qu'il avoit employé à écouter les lâches applaudissements du Senat & de tous ceux qui donnoient des noms glorieux à des vices détestables, Chereas fut chez Berenice où son mérite & ses emplois lui donnoient un accès facile. Il la trouva seule avec quelques filles qui la servoient, & comme par respect elles se tenoient éloignées il eut le temps d'entretenir la Princesse sans aucune contrainte. Madame, lui dit-il, après l'avoir saluée
avec

avec un profond respect, j'ai deux choses à vous apprendre qui vous surprendront sans doute & qui ne manqueront pas de vous irriter. La premiere, Madame, c'est que malgré moi & par un effet de mon malheur je suis devenu assez amoureux de vous pour en perdre le repos ; & la seconde c'est que l'Empereur ne veut plus ménager vôtre sagesse. A l'égard de ma passion, Madame, qu'elle ne vous épouvante point, puis que je ne vous demanderai jamais qu'un peu d'estime & quelques mouvements de pitié pour des maux que leur nature & leur grandeur rend dignes d'être plaints. Mais à l'égard de Caligula, qui pour être mon Maître ne m'en paroît ni moins injuste ni moins détestable, je suis résolu de sacrifier ma vie & ma fortune pour vous affranchir d'une Tyrannie que tout le monde déteste & qui ne vous épargne.

gnera pas. Il faut, Madame, il faut le sacrifier au bien public & sur tout à votre vertu qu'il connoît si peu & qu'il ne fait point honorer. Je vous offre & mon bras & mon zele, & tout ce que je puis avoir acquis de credit & de moyens à Rome, sans en prétendre d'autre recompense que celle d'accepter la soumission désintéressée que je veux avoir pour vous. Berenice avoit écouté Chereas avec un étonnement qui ne lui avoit pas permis de l'interrompre; mais prenant enfin la parole, Chereas, lui dit-elle, vous venez très-certainement de me faire un étrange discours, & peu de filles de mon âge & de ma condition en ont entendu de pareils. Que vous tombiez pour moi dans une folie amoureuse qui ne peut avoir que des suites qui vous déplairont, c'est ce que je ne puis empêcher, & que vous veniez me le dire hardiment,

il ment, c'est ce que je ne puis com-
& prendre, & ce qui me prouve mal
ût le respect dont vous vous vantez.
o- Enfin, Chereas, pour ne m'arrê-
& ter ni sur l'offense que vous me fai-
is tes, ni sur ce que je dois à ma nais-
ns sance, songeons aux détestables
re intentions de Caligula. Helas! que
er prétend-il de moi, ce Prince insen-
je sible! Toute sa grandeur ne me le
ce rend pas plus venerable, mon ame
n- est incapable de consentir aux assas-
is sinats & au meurtre; mais je com-
n- prends bien que la terre est lassée
e, de porter un fardeau si honteux &
ne de servir de theatre aux déregle-
le mens de ce monstre. Agissez com-
i- me il vous plaira, Chereas, mais
e agissez prudemment, & pourvû que
e vous ne me parliez plus d'amour,
ir croyez qu'étant redevable à vôtre
t, discretion je vous estimerai tou-
& jours. Non, Madame, interrom-
- pit-il, je ne vous en parlerai jamais;
, mais

mais permettez moi de vous entretenir quelquefois de celui du Prince de Mauritanie, je sai qu'il vous adore, ses yeux n'ont pas été si discrets que sa bouche, & ce langage ne m'est pas inconnu. Vous êtes digne d'un tel amant, il vous mérite plus qu'aucun autre homme du monde, & si j'exécute ce que j'ai médité il ne tiendra pas au misérable Chereas que vous ne soyez tous deux heureux. Je vous ouvrirai tous les chemins pour sortir de Rome, & je vous conduirai en Judée ou en Afrique, si vous l'avez agréable, sans autre espoir que de vous servir.

Berenice demeura si persuadée de la générosité de Chereas qu'elle ne put ni le maltraiter ni s'offenser d'une passion involontaire qu'il sacrifioit de si bonne grace, & si elle ne lui promit pas un cœur qui n'étoit plus en son pouvoir, du moins

moins l'assûra-t-elle d'une estime pleine de reconnoissance.

La Princesse fit part à Ptolomée de ce qui s'étoit passé, & le fils de Juba qui voïoit un torrent de maux prêt à les submerger, convint sans jalousie que Chereas leur étoit fort nécessaire & que sans ce secours il leur étoit impossible d'échaper aux fureurs interessées de Caligula.

Pendant cela Cesonie ardente dans ses passions, étant bien convaincue que son époux ne l'aimoit plus, & que Ptolomée ne l'aimeroit jamais, tomba dans une rage insensée. Quoi, disoit-elle, Berenice m'ôtera tout & je ne demeurerai maîtresse de rien, après avoir partagé les honneurs de l'Empire? Quoi, une étrangere me couvrira de honte, & je le souffrirai paisiblement? Non, non, je verrai abimer & Rome & Caligula avant que ce malheur m'arrive. Il faut que j'in-

ti-

timide cette beauté fatale à mon repos, il faut que je lui parle ouvertement. . . . Comme elle alloit continuer ces reflexions, la Princesse de Judée entra triste, mais si charmante que l'Imperatrice en rougit de depot. Elle la fit passer dans un cabinet, & la regardant avec des yeux troublez & irritez tout ensemble, Madame, lui dit-elle, vous deviez vous contenter du cœur de Ptolomée sans m'ôter celui de l'Empereur. Depuis qu'il vous voit il n'est plus lui-même, vous lui avez ôté le repos & vous me le faites perdre aussi; ne poussez pas, s'il vous plaît, vos Conquêtes si loin, & laissez moi du moins quelque chose. Berenice n'ignoroit pas les sentiments secrets que Cefonie avoit pour Ptolomée, mais elle n'avoit garde d'en rien témoigner. L'opinion que vous avez de moi, Madame, repondit-elle,

elle, ne peut me donner que du chagrin & de la confusion. Il vous est aisé de juger que celui qui vous a mise dans la premiere place du monde trouve dans vos charmes d'assez puissantes raisons pour vous y maintenir. Pour moi, Madame, que ma méchante fortune a mise en état d'avoir besoin d'azyle & de protection, je n'ai pas lieu de croire qu'on puisse me trouver redoutable. Vous avez une beauté si dangereuse, repliqua Cesonie, que si quelque douceur la seconde, les cœurs les moins sensibles peuvent le devenir auprès de vous. Je n'aurai jamais d'indulgence qui me puisse faire de honte, poursuivit la Princesse de Judée. Mais l'Empereur est amoureux de vous, ajouta l'Imperatrice. J'avoue qu'il me l'a dit, continua la Princesse, mais comme je ne le souhaite point il est impossible que je le croye. Dans
ce

ce moment l'Empereur entra, ils s'aperçut aisément que les deux Princesses n'étoient pas tranquilles, & leur adressant la parole en même temps, vous paroissez si émûes l'une & l'autre, leur dit-il, que j'en suis étonné. Que peut avoir celle qui regne dans Rome & celle qui merite d'y regner? Seigneur, répondit Césionie en tâchant de sourire, quoi qu'elle fut pleine de dépit, je participe au chagrin de la Princesse de Judée, & j'ai bien remarqué que si vous la disputez à Ptolomée, elle ne vous en saura pas bon gré. Jamais trouble n'a égalé celui de Berenice à un discours si hardi & si peu attendu. Comme je ne pense pas, repartit Caligula, que Ptolomée voulut être mon concurrent quand j'aurois des desseins pour cette Princesse, je suis persuadé que nous n'aurons rien à nous disputer. Mais vous, Madame,
par

par quel motif choisissiez-vous cette matiere? Est-ce par amour, est-ce par jalousie? C'est par tous les deux ensemble, interrompit-elle fierement, & une seule passion ne suffit pas pour me faire oublier ce que je me dois à moi-même. Je pourrai vous en faire souvenir & de ce que vous devez à d'autres, ajouta l'impatient Caligula, & de peur que vous ne vous égariez je prétends être votre guide; sur tout n'ayez rien à démêler avec des personnes qui font honneur à ma Cour & à ma maison. Pour vous, Madame, dit-il à Berenice, je me persuaderai mal aisément que la fille du Roi Agripa que j'ai traité en véritable ami, voulut engager ses affections sans l'aprobation de son pere & celle de son Empereur, & je ne veux point acuser Ptolomée d'y prétendre de peur d'être obligé à l'en punir. Seigneur, repondit

la Princesse effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre, je n'ai point assez d'intelligence avec le Prince de Mauritanie pour être informée des secrets de son cœur, mais je puis vous assûrer que le mien ne se donnera pas legerement. Ptolomée qui entra fit changer la conversation. L'Imperatrice & la Princesse ne purent le regarder sans émotion, & Caligula en vit assez pour être furieusement irrité. Pour le jeune Prince il ne comprit pas d'abord la consternation qu'il vit répandue parmi ces personnes; mais un peu de reflexion lui ouvrit les yeux, & ne sachant que trop pour son repos ce que Cesonie lui avoit fait entendre elle-même, il trembla pour les maux qui menaçoient l'aimable Berenice auprès de deux furies si puissantes & si interessées. Il cacha son desordre & sa crainte autant qu'il lui fut possible; mais si sa bouche

che fut muette, quelques regards qui lui échaperent exciterent la jalousie de Caligula. Le Prince fut d'abord pros crit, & Cesonie qui n'étoit pas moins pénétrante que son barbare Epoux, se confirma dans tous ses soupçons, ou plutôt elle les passa en certitude. Seigneur, dit Ptolomée à l'Empereur, pour cacher une partie de son inquietude, après vous avoir inutilement cherché sur les bords du Tibre où l'on m'avoit dit que vous deviez aller, je viens vous demander chez l'Imperatrice si vous trouverez bon que j'aie l'honneur de vous suivre à cette promenade. J'avois peut-être dessein de faire ce que vous dites, repartit Caligula, mais j'ai changé d'intention, & je veux présentement de la solitude. Tout étant soumis à vos volontez, Seigneur, reprit le Prince, vous pouvez ordonner ce qu'il vous plaira.

Oui, oui, poursuivit cet inflexible Tyran, & je le ferai d'une maniere si sûre que ce ne sera pas vous qui en porterez les nouvelles en Mauritanie. Un discours si brusque & si dur fit fremir Berenice & pâlir Cesonie, qui peut-être y auroit répondu mal à propos si Caligula ne fut pas sorti après l'avoir fait. Elle demeura donc avec un homme qu'elle aimoit beaucoup & avec une fille qu'elle eut voulu au fonds de la Palestine ; mais ce fut dans un si grand desordre que ses mauvaises intentions paroissent clairement. Berenice se retira peu de temps après, & Ptolomée eut un rude assaut à soutenir. Il se tira le plus discrettement qu'il put de ce terrible pas, & n'osant porter sa douleur chez la Princesse de Judée, qu'on avoit ordre d'observer, il entra seul dans les jardins du Palais pour y rêver plus librement

ment aux choses dangereuses qu'il envisageoit.

Cependant l'Empereur fit appeller Chereas qu'il se croyoit parfaitement affectionné & duquel il n'avoit aucun soupçon. Chereas, lui dit-il d'un air farouche, je vous choisis pour une execution qui m'est de la dernière importance. Seigneur, répondit Chereas, étant redevable de toutes choses à mon Souverain, il y en a peu que je n'entreprene pour lui marquer mon zele. Hé bien, poursuivit le Tyran, je souhaite, ou plutôt je veux absolument que vous alliez dès cette nuit poignarder Ptolomée, & qu'on jette son corps dans le Tibre. Vous me délivrerez d'un homme que je hais, & vous en aurez plus de part à mon amitié. Ah! Seigneur, s'écria Chereas, par un sentiment d'humanité, est-ce d'un office de Bourreau que vous voulez honorer le

plus fidelle de vos serviteurs ? Ne me résistez pas, interrompit Caligula, & craignez de trouver votre perte en poussant ma patience à bout. Allez, vous dis-je, & ne m'obligez pas à me repentir du choix que j'ai fait de vous au préjudice de mille autres qui m'auroient servi de meilleure grace ; faites ce que je vous ordonne sans vous donner la liberté de rien examiner. Quand vous m'obéirez, vous n'aurez rien à craindre ni à vous reprocher. Allez donc, exécutez promptement mes ordres, ou ne vous présentez jamais devant moi.

Caligula quitta Chereas de cette maniere, & ce généreux serviteur d'un si indigne maître prit le parti que sa vertu lui prescrivait. Au lieu de songer à perdre un Prince innocent, il ne songea qu'à délivrer la terre d'un fardeau honteux qu'elle

le n'avoit point porté sans gemir. Il ne fit point un secret à Ptolomée des cruelles intentions du barbare Empereur, & il le conjura de la maniere du monde la plus pressante de s'éloigner de Rome avant que sa liberté fût plus contrainte. Le Prince amoureux ne vouloit point abandonner Berenice, mais outre qu'elle lui commanda de ne point résister à Chereas, ce sage rival lui protesta qu'il la mettroit bientôt entre ses mains, & que sa fuite étoit l'unique moien de mettre les choses dans un état heureux. Enfin il obeït, & ce ne fut pas sans sentir son ame déchirée & ses yeux mouillez de beaucoup de larmes: Celles de la Princesse les accompagnerent tendrement. La passion de Chereas que le Prince de Mauritanie avoit aprise avec étonnement ne lui rendit point ce rival suspect, & le voiant déterminé à faire un

sacrifice bien extraordinaire pour un homme amoureux, il sortit de Rome & se retira dans un lieu sûr que son Protecteur lui avoit marqué.

Après cela le discret Chereas fut trouver l'Empereur pour lui dire que suivant ses intentions Ptolomée avoit été immolé & enseveli dans le Tibre. Il en fut transporté de joye, & Cesonie témoigna autant de douleur que son époux paroissoit fatisfait. Mais le prudent Chereas qui avoit cabalé depuis longtemps prit si bien ses mesures, que Caligula fut massacré. Cesonie & sa fille eurent le même sort, & l'Empire demeura à Claudius oncle de Caligula.

Chereas généreux jusques à la fin tint exactement sa parole par des chemins qui n'étoient connus qu'à lui. Il rendit la Princesse de Judée au Prince de Mauritanie qui la condui-

duisit sans obstacle au Roi Agripa, le nouveau regne favorisant toutes choses.

Pendant le voyage, qui ne se fit pas sans parler souvent de Chereas, les deux personnes si bien assorties se connurent mieux & s'engagerent de plus en plus. Le Roi de Judée reçut le Prince de Mauritanie avec beaucoup d'honneur & de marques de joye, il lui acorda la Princesse sa fille comme un bien qu'il s'étoit acquis, & le consentement de Juba & de Cleopatre étant arrivé, ce mariage si désiré fut célébré, à la maniere des Juifs, avec l'agrément de toute la nation. La Princesse fut conduite en Mauritanie par son heureux époux : elle y éclata comme un astre, & elle y passa des jours heureux, aimée ou plutôt adorée de la famille Roiale qui trouva le choix de Ptolomée digne d'elle.

Le sage Chereas n'eut pas une

destinée si favorable, & après s'être sacrifié en faveur de deux Illustres personnes dont il se félicitoit d'avoir fait le bonheur, on lui donna la mort par une politique qu'on croyoit plus nécessaire pour l'exemple qu'on ne la trouvoit équitable.

FIN.



PE.

re
es
a-
na
on
m-
ta-

PELAGE I.

ROI DE LEON.

NOUVELLE HISTORIQUE.



P



par
qu'
suc
Ro
me
ta
ac
ch
ex
tr
q
m
m



P R E F A C E.

Ceux qui ont lû l'Histoire d'Espagne m'acuseront peut-être de ne l'avoir pas exactement suivie en cette occasion, parce que plusieurs Auteurs écrivent qu'Alfonse épousa la fille de Pelage qui succeda par le droit de cette alliance au Roiaume de Leon. D'autres la nomment sa sœur, & il y a plus d'avantage à suivre la dernière opinion, qui accomode mieux une historiette où les choses peuvent n'être pas toujours fort exactes sans choquer le Bon Sens, & trop alterer la Verité. Il est certain qu'Alfonse regna après Pelage par le moien d'une Ormifinde, il falloit qu'ils ne fussent pas alors bien jeunes. Au

62 P R E F A C E.

reste ce n'est point aux faiseurs de Romans à se piquer de tant d'exactitude, quand les choses acomodent leur dessein. Ceux qui ont triomphé le plus glorieusement dans ce genre d'Ouvrages ont tant dit de mensonges agréables qu'on peut les imiter sans rougir & même sans crainte d'être blâmé par des Esprits raisonnables.



PELAGE I.

ROI DE LEON.

IL n'y a point eu dans le monde de revolutions surprenantes que celles des Espagnes. Les Romains & les Carthaginois s'étoient long-temps disputé ces grandes Provinces. De petits Princes fondèrent enfin une puissante Monarchie, mais des Rois imprudents & voluptueux conserverent mal ce qu'ils avoient acquis sans peine.

Il y eut une longue suite de Souverains Goths, qui se succederent, entre lesquels on n'en peut guere compter de vertueux, & Roderic le

le dernier & le plus meprisable de tous donna lieu à des excès qui avilirent sa grandeur, & qui ruinèrent des Etats si florissans.

Personne n'ignore le sujet d'une desolation si déplorable. Le Comte Julien, fameux, par une rebellion déterminée, voulut venger sa fille outragée par le vicieux Roderic, & apellant les Arabes à son secours, les horreurs de la guerre chasserent la paix & banirent la vertu des Espagnes. Il sembloit que tout y fût alors foible, on n'y trouvoit aucune trace du legitime sang Royal. Ce n'est pas que tout fut éteint, Fasila Prince de Biscaye que le barbare Vitise fit mourir laissa un fils & une fille qui meritoient l'empire du monde. De fides amis de Fasila derobèrent leur innocence à la rage de Vitise qui les faisoit chercher par tout. Ainsi le jeune Pelage & la belle

Or-

Ormifinde sa sœur furent longtemps cachez dans les montagnes des Asturies, si desertes naturellement que l'on n'y pouvoit chercher que les bêtes les plus farouches. Alfonse proscriit aussi parce qu'il étoit de la famille Royale des Gots, fut conduit dans le même azyle, & ces trois personnes charmantes dans l'unique frequentation des arbres, des Rochers & des ruisseaux, société muette de la plus belle solitude du monde, ne laisserent pas d'apprendre parfaitement ce que des personnes de leur rang devoient savoir. Ils n'avoient que des inclinations vertueuses, & ceux qui les pratiquoient, ou plutôt qui les gouvernoient, ne pouvoient que deplorer leur mauvaise fortune en les admirant.

Pelage & Alfonse qui s'aimoient chèrement, ne se separoient jamais. Le sang les unissoit à quelque

que degré, mais une tendre inclination les lioit encore plus étroitement. Dès qu'ils eurent de la Raison, on ne leur cacha plus ce qu'ils étoient. La connoissance d'une origine si noble ne servit qu'à leur grossir le cœur, & pendant que courageux au delà de leur âge, ils meditoient des choses au dessus de leur pouvoir, Ormifinde s'occupoit à cueillir des fleurs & à faire de petits ouvrages, avec des femmes vertueuses que l'on avoit mises auprès d'elle.

Pelage étoit si bien fait, & le Ciel & la nature lui avoient donné avec tant de profusion les avantages du corps & de l'esprit, que rien ne lui étoit comparable. Alfonso ne lui étoit guere inferieur, & Ormifinde pouvoit passer pour une des premieres beautez de l'Univers.

Numatius que les Maures avoient éta-

établi Gouverneur dans ces Provinces avec une autorité absolue, quoi qu'il fut Chrétien, agissoit d'abord avec assez d'équité ; mais dans la suite s'étant absolument lié avec les infidelles, il pratiqua leur infidélité.

Les Montagnes des Asturies & de Cantabrie ont été de tous temps appellées des deserts, mais l'on peut dire que ce sont de ces deserts charmants où la tranquillité & l'innocence tiennent leur Empire.

Numatius y cherchoit souvent le plaisir de la chasse, toujours suivi d'une assez grosse Cour : Il ignoroit les thresors qui étoient cachez dans ces lieux inhabitez qui paroissent inaccessibles. Mais un jour qu'il se laissa entrainer plus qu'à l'ordinaire par l'ardeur de la chasse, il trouva des objets adorables qu'il ne cherchoit pas, & des objets même que le hazard assembloit

bloit dans le moment qu'il parut.

L'aimable Ormifinde , qui ne fortoit guere de sa retraite située entre plusieurs Rochers, voulut profiter de la beauté d'un jour propre pour la promenade, pendant que Pelage & Alphonse chassoient.

La jeune Princesse marcha d'abord avec assez de vitesse & l'on eut dit qu'elle avoit plutôt dessein de faire un voyage que de se promener. Elle s'éloigna sans incommodité , revant à quelque chose qui ocupoit son cœur & qui n'étoit connu que d'elle. Les femmes qui la suivoient lui dirent qu'elle se hazardoit trop , & elle étoit prête de retourner sur ses pas, lors qu'elle entendit parler assez haut derriere des arbres. Elle s'arrêta, & faisant signe à celles qui la suivoient de ne point faire de bruit, elle écouta, & elle connut à la voix que c'étoient des personnes de son sexe.

sexe. Cette aventure la surprit & ne voulant pas en perdre le fruit elle écouta atentivement. De deux femmes qui lui étoient inconnues, l'une disoit avec assez d'émotion, non, Axilone, non je ne puis plus vivre sous une dependance si tyrannique. Si je ne trouve point de routes pour sortir de ce labyrinthe, je me precipiterai du haut de ces Rochers, & l'on m'impose un joug insupportable. Quoi, je passerai ma vie sans la moindre douceur? Je verrai naître & mourir les jours captive & sans nulle esperance de liberté? Les plus belles de mes années s'écouleront dans les larmes? Ah! cette misere m'accable, & le desespoir me possède. Madame, répondit Axilone, il faudroit un miracle pour vous tirer d'ici. La cruelle Zaphise ne permettra jamais que la Princesse Helmeide soit éloignée de Zaras, ce fils, ce detestable fils lui est
trop

trop cher, & cette peste dangereuse
a un empire sur votre précieuse li-
berté que rien ne lui peut ôter.
Ah! ma Princesse, que n'ai-je au-
tant de force que j'aurois de cou-
rage pour vous affranchir, ou plû-
tôt que ne suis-je ce Prince bien
heureux auquel cette gloire est re-
servée? Vous le devez trouver sans
qu'il vous cherche, & il vous cher-
chera toujours dès qu'il vous aura
vûe. Axilone, interrompit Hel-
meïde, vous vous arrêtez à des re-
veries, & je songe à des choses plus
réelles. Qui verrois-je dans ces
vastes solitudes où le Soleil même
ne pénètre que difficilement à qui
je puisse plaire & qui put me tou-
cher? Seroit-ce des Ours ou d'au-
tres animaux plus à craindre qu'à
souhaiter? Helas! je ne trouve que
trop de ferocité, & le haïssable Za-
ras met incessamment ma patience
à bout. Madame, repartit Axilo-
ne,

ne, la même fortune qui vous confine ici, peut y avoir conduit d'autres personnes raisonnables, & je ne trouveroïs rien d'extraordinaire à les voir paroître.

Axilone parloit de cette sorte & Helmeïde l'écoutoit, lors que le bruit de plusieurs chevaux étonna les deux Princesses & les fit songer à fuir, mais il n'étoit plus temps. Pelage & Alfonse parurent tout d'un coup devant Helmeïde; & Numatius qui arrivoit de l'autre côté eut les yeux éblouis de la vue d'Ormifinde. Ces deux jeunes personnes également effrayées par des apparitions si nouvelles demeurèrent immobiles. Helmeïde jetta les yeux sur Axilone comme pour lui demander si cet admirable inconnu étoit celui qu'on lui avoit prédit, & le Prince de Biscaye ne l'eût pas plutôt regardée qu'il se sentit tout brulant d'amour. Numatius ne fut

fut pas épargné, & les yeux char-
mants d'Ormifinde lui portèrent de
terribles coups. Il avoit dans l'air
du visage & dans celui d'une taille
avantageuse quelque chose d'assez
élevé, mais il s'y mêloit des images
sombres peu propres à faire des im-
pressions sur un jeune cœur natu-
rellement délicat. Ormifinde le
regarda avec étonnement, mais ce
ne fut pas sans frayeur, voyant tant
d'hommes auprès de lui, & elle se
repentit alors d'avoir passé les bor-
nes de ses promenades ordinaires.
Numatius qui l'observoit connut
par sa pâleur qu'elle étoit effrayée,
& s'en aprochant plus près avec as-
sez de respect, ne craignez rien,
Madame, lui dit-il, ce n'est point
pour vous offenser que je paroiss ici,
& je me déclare l'ennemi de tous
ceux qui pourroient avoir des in-
tentions si criminelles. Mais qui
êtes-vous, vous qui avec tant de
char-

charmes differents, habitez un séjour que l'on croit inhabitable & qui ne sauroit être digne de vous? Je suis, Seigneur, reprit Ormisinde, une fille qui ne connoît point d'autre patrie & à qui ces montagnes & ces forêts sont cheres par une assez longue habitude, qui n'y a jamais connu de perils ni de troubles, & qui ne les quitteroit pas pour les Cours les plus magnifiques. C'est assujétir, repartit Numatius, une grande jeunesse, & des beautés que rien ne peut égaler à une résolution trop severe. Vous n'êtes point faite pour des antres obscurs, & il y a près d'ici des palais où vous verriez des personnes dont, à mon jugement, la société vous seroit plus propre & plus agreable que celle qu'on peut avoir en ces lieux.

Comme Numatius parloit ainsi un nouveau bruit interrompit son discours, mais c'étoit de l'autre côté

té des arbres. Pelage avoit abordé Helmeïde avec une soumission profonde, & touché jusques au fond de l'ame par une puissance qu'il n'avoit point encore connue il alloit exprimer sa surprise & peut-être dire quelque chose de sa passion naissante lors que Zaras ce fleau odieux de la belle Helmeïde arriva auprès d'elle & causa ce bruit imprévû qui empêcha Numatius de parler. Que faites-vous ici, dit-il à cette aimable Princesse avec une insolence arrogante ? Est-ce ainsi que vous abusez des licences qu'on vous permet de prendre ? Devez-vous passer les limites qu'on vous prescrit, & venez-vous chercher des aventures ? Marchez & ne m'obligez pas par une résistance opiniâtre à vous y contraindre. Il la prit alors par le bras sans respect & sans douceur, & commençoit à la tirer avec violence lors que le géné-

reux

reux Pelage , qui commençoit à sentir mille mouvements impétueux, regardant l'action de Zaras, dont le visage étoit farouche & la taille demesurée, comme un sacrilege contre la beauté, ne put retenir sa colere, & mettant d'abord l'épée à la main, Arrête insensé, s'écria-t-il, & si tu ne respectes pas un sexe auquel le nôtre doit toutes choses, respecte du moins une beauté surnaturelle & ne me force pas à te punir. Hé qui es-tu, reprit Zaras avec un souris dedaigneux, qui las de vivre veux arroser de ton sang des lieux où les hommes sont si rares? Ceux qui me ressembtent y sont rares, en effet, puis que tu vis encore, repondit Pelage. Mais je veux t'apprendre à tes depends qu'ils savent humilier tes pareils. Alors il s'avança, & sans se soucier de cinq ou six esclaves qui étoient autour de Zaras il le perça de deux coups

té des arbres. Pelage avoit abordé Helmeïde avec une soumission profonde, & touché jusques au fond de l'ame par une puissance qu'il n'avoit point encore connue il alloit exprimer sa surprise & peut-être dire quelque chose de sa passion naissante lors que Zaras ce fleau odieux de la belle Helmeïde arriva auprès d'elle & causa ce bruit imprévû qui empêcha Numatius de parler. Que faites-vous ici, dit-il à cette aimable Princesse avec une insolence arrogante ? Est-ce ainsi que vous abusez des licences qu'on vous permet de prendre ? Devez-vous passer les limites qu'on vous prescrit, & venez-vous chercher des aventures ? Marchez & ne m'obligez pas par une résistance opiniâtre à vous y contraindre. Il la prit alors par le bras sans respect & sans douceur, & commençoit à la tirer avec violence lors que le généreux

reux Pelage , qui commençoit à sentir mille mouvements impétueux, regardant l'action de Zaras, dont le visage étoit farouche & la taille demesurée, comme un sacrilege contre la beauté, ne put retenir la colere, & mettant d'abord l'épée à la main, Arrête insensé, s'écria-t-il, & si tu ne respectes pas un sexe auquel le nôtre doit toutes choses, respecte du moins une beauté surnaturelle & ne me force pas à te punir. Hé qui es-tu, reprit Zaras avec un souris dedaigneux, qui las de vivre veux arroser de ton sang des lieux où les hommes sont si rares? Ceux qui me ressembloit y sont rares, en effet, puis que tu vis encore, repondit Pelage. Mais je veux t'apprendre à tes depends qu'ils savent humilier tes pareils. Alors il s'avança, & sans se soucier de cinq ou six esclaves qui étoient autour de Zaras il le perça de deux coups

mortels avant qu'Alfonse eut eu le temps d'entrer dans cette querelle si subite, & cet audacieux Maure tomba sans vie après avoir jetté d'effroyables cris. Les siens au lieu de le venger prirent la fuite, & Helmeïde qui n'aimoit pas le sang ne savoit si elle devoit s'affliger ou se rejouir.

Ormifinde qui avoit reconnu la voix de Pelage se rendit auprès de lui, & si elle fut surprise de la vûe d'Helmeïde, on peut dire que celle de cette Princesse la jetta dans un étonnement plein d'admiration. Numatius qui la conduisoit ne put être regardé comme un homme du commun, & quand les deux Princesse se furent saluées sans se connoître, les Princes songerent à les mettre en sureté.

Pelage blâma un peu Ormifinde de s'être trop hazardée, & Alfonse qu'une ardente tendresse interessoit
pour

pour elle fut du même sentiment. Mais Numatius qui avoit tout pouvoir dans les Asturies les rassura & dit obligeamment que la fortune ne le conduisoit en ce lieu que pour leur offrir le pouvoir qu'il tenoit des Maures, ne leur deguisant ni sa condition ni son état. Pelage aprenant le rang qu'il tenoit le traita fort civilement, & Numatius qui le connut bien-tôt pour le frere d'Ormifinde anima les offres qu'il lui fit par toutes les caresses qui pouvoient leur donner du poids. Mais il fallut mettre fin à ces civilités reciproques. La mort de Zaras les chassoit de cet endroit, & la belle Helmeïde incertaine de ce qu'elle devoit faire fit cependant ce qu'il falloit à la sollicitation d'Ormifinde qui se lia bien-tôt avec elle par une tendre affection. On lui offrit une retraite sûre & agreable avec un zele qui pour ne faire que

de naître étoit déjà tout plein d'ardeur, & elle suivit sans repugnance ceux qu'elle devoit regarder comme ses libérateurs. On laissa le corps de l'indigne Zaras à la merci des bêtes farouches, & Numatius déjà trop attaché à Ormisinde n'avoit garde de se separer d'une compagnie si charmante qui se rendit chez Pelage sans aucun obstacle.

Après mille discours differents sur l'avanture de ce jour, Helmeïde qui n'avoit nul sujet de se cacher & qui se trouvoit déjà trop heureuse de n'être plus dans sa rigoureuse prison, fut priée, après avoir pris un peu de repos, de leur apprendre sa fortune; ce qu'elle fit sans repugnance, adressant la parole à Ormisinde.

HISTOIRE

D'HELMETIDE.

JE suis fille , Madame , de ce généreux Musa Prince de la famille Imperiale de Maroc qui fut envoyé en Espagne par Ulid avec l'infidelle Tarif à la sollicitation du Comte Julien. Ces deux Princes de naissance égale & d'inclinations bien differentes partirent d'Afrique avec des forces formidables & ils n'eurent guere de peine à punir les Gots de la tolerance qu'ils avoient eue pour les vices d'un Roi indigne de leur commander.

Mon Pere, avant que de passer en Espagne , avoit un fils d'une autre femme que ma mere, nommé Abdulazis, & Tarif avoit aussi vû naître de lui & de cette cruelle Za-

phise Zaras dont la memoire me doit être si odieuse.

Les progrès que Musa & Tarif firent étonnerent toute l'Europe & satisfirent extrêmement Ulid. Mon frere, qui s'apelle Abdulazis, & Zaras fils de Tarif furent élevez ensemble & destinez selon les aparencees à une glorieuse fortune; mais ni l'un ni l'autre ne répondirent pas entierement à ce que l'on en attendoit. La mere d'Abdulazis étant morte, mon Pere qui n'avoit pas aimé la pluralité des femmes se maria avec une aimable Princesse & ce fut par elle que je vis le jour. Il lui en couta la vie. Vous voyez donc que je suis Maure de naissance, mais en verité ce n'est pas d'inclination.

Zaphise me voyant sans mere offrit pour moi ses soins à Musa, qui ne put les refuser pour un enfant qui venoit de naître & pour lequel

quel il ne pouvoit faire tout ce qu'il auroit souhaité. On me donna du lait que je suçois dans l'innocence, ignorant de qui je le tenois. Zaras ne s'apliquoit à rien & Abdulazis un peu moins nonchalant auroit voulu faire quelques pas vers la gloire.

En sortant des bras de ma nourrice Zaphise me montra quelque douteur. Les affaires d'Espagne n'alloient pas au gré de l'Empereur, il rapella Musa & Tarif qui ignorant ses desseins & sachant par de grands exemples que tous les Souverains d'Afrique sont soupçonneux & cruels, ils nous laisserent en Espagne, & s'embarquerent pour passer le Détroit.

Tarif aiant remarqué depuis quelque temps que mon Pere étoit plus aimé & plus respecté que lui; avoit changé son amitié en jalousie, & en arrivant à Maroc il de-

bita avec un artifice détestable des calomnies horribles contre l'homme du monde le plus innocent. On en crut quelque chose. Ulid s'en expliqua, & Musa frappé par un endroit sensible pour un homme de courage, mourut de douleur en voyant sa gloire flettrie. Tarif triompha, mais ce ne fut pas pour longtemps, & la joie fit en lui ce que la douleur avoit fait en mon Pere. Une maladie violente le mit au tombeau. On connut alors le tort de ce perfide. Ulid laissa le jeune Abdulazis dans quelques honneurs, mais quel usage fit-il de cette faveur? Jeune voluptueux & surpris par les artifices de la veuve de Roderic, nommée Egilonne, bien plus âgée que lui, il l'épousa au grand étonnement de tout le monde.

Zaras n'avoit pas de grands desirs, & sa mere, qui est aussi prudente que mechante, l'éloignoit de

tous

tous les commerces qui pouvoient en élevant son cœur le jeter dans des précipices.

Cependant elle me faisoit élever avec assez de soin, & je dois avouer que mes premieres années s'écoulerent dans la douceur. On me donnoit de bonnes instructions, je tâchois d'en profiter, autant que mon âge le pouvoit permettre, l'enfance me cachoit la grandeur des pertes que j'avois faites; je ne m'attachois qu'à la seule Zaphise, je la respectois comme ma mere avec des deferences continuelles, & je ne me fusse pas estimée heureuse si je ne l'avois vûe satisfaite.

La mort d'Ulid qui arriva alors fit beaucoup de bruit. Elle esperoit son retablissement à Maroc, mais celui qui succeda à l'Empire des Arabes, se montra encore plus severe que Ulid, & comme les peuples avoient crié contre Tarif, ce

fut à Zaphise à se cacher , & le Ciel qui me vouloit rendre misérable m'enchaina dans cette détestable famille.

Tarif pendant sa vie par une avidité insatiable de richesses en avoit amassé beaucoup , (c'étoit sans doute le sang & la sueur des peuples opprimez) & Zaphise se voyant en état de choisir une retraite & de bâtir des Palais si elle vouloit, passa dans ces montagnes, me tenant sous sa dependance & me cachant même soigneusement, parce que ce nouvel Empereur ayant appris que Musa avoit laissé un fils & une fille fut prodigue de faveurs envers Abdulazis & me fit chercher avec soin.

Zaphise a dans ces deserts une maison magnifique & qu'on peut appeller une très-belle prison. Comme elle aime la volupté, les personnes qui sont auprès d'elle ont part, si elles veulent, à ses plaisirs. Son
fils

filz Zaras, dont je ne vous ai encore guere parlé, étoit déjà un homme presque fait. Mais bon Dieu, de quelle façon ! Et moi je n'étois qu'une enfant qui ne me connoissois presque point. Zaras qui n'aimoit pas la peine & qui craignoit les dangers, suivit sa mere dans le beau desert qu'elle choisit & se donna tout entier à sa nonchalance. Il aimoit tant l'oïseté que la chasse même, exercice où les femmes peuvent s'occuper, lui paroïsoit trop fatigante, & avec ces lâches dispositions il n'avoit pas un cœur de bronze. Le Ciel voulut que me voiant croître avec quelque air de beauté, il en fut touché, mais touché à sa maniere sans debrouiller son inclination tendre d'avec sa ferocité naturelle.

Quelque peu de merite qu'il eut Zaphise l'adoroit comme le plus précieux de ses biens; & dès qu'el-

le eût conu le penchant qu'il avoit pour moi ; toute éteinte qu'étoit ma fortune , elle m'en aima mieux & me menagea davantage. Elle m'avoit donné pour me servir Axilone, cette fille qui m'accompagne, qui est d'une naissance très-noble entre les Maures, & qui s'attacha à mon service avec beaucoup d'affection, je l'aimois pour ses bonnes qualitez & je n'eus rien de secret pour elle.

Dès qu'elle vit Zaras s'étudier à paroître moins feroce, lorsque nous étions ensemble , elle en prit un mauvais augure , jugeant bien que la passion d'un tel amant ne pouvoit m'être que defagreable & dès lors elle en trembla pour moi.

Quoi que jusques alors j'eusse en aparence quelque obligation à Zaphise par le soin qu'elle avoit donné à mon enfance, la connoissance que j'eus de ce que Tarif avoit fait

con.

contre mon Pere me porta à de legitimes ressentiments, & Zaras qui se croioit mon maître ne me trouva pas fort docile. Sa figure étoit desagreable & je baissois souvent les yeux en le regardant. Il n'en fut pas moins amoureux, & j'en devins plus miserable. Toutes ses actions avoient quelque chose de desagreable. S'il me presentoit des fleurs c'étoit de mauvaise grace & sans cet air respectueux qui pouvoit leur donner du merite. Aussi les recevois-je souvent avec une indifference, que sa fierté ne pouvoit supporter. Vous croyez donc, Helmeide, me disoit-il un jour, que je suis vôtre esclave & que je ne dois respirer que pour vous offrir des hommages? Moi, répondis-je, je ne crois rien du tout. Est-ce que je vous demande quelque chose? Je me contente de la vûe d'un nombre d'animaux innocents qui bornent

nent nôtre empire & qui font sou-
vent nos plaisirs. Mais pour-
quoi donc, reprit-il, vous acoutu-
mez-vous à ne me point recevoir
agreablement lors que je vous of-
fre quelque chose ? Il semble que
je vous sois inferieur & que vous
ayez de grands avantages sur moi ?
La fille de Musa, repliquai-je en
soupirant, est le rebut de la fortune
& ne se fait plus une vaine idée de
ses honneurs passez. Je suis sous
la dependance de la Princeſſe Za-
phise, & mon devoir est de lui
obeir. Et si Zaphise vous ordon-
noit de m'aimer, ajouta-t-il d'un
air fort adouci, le feriez-vous ? On
n'aime pas par commandement, re-
pliquai-je, & ce sont les cœurs qui
se doivent lier eux-mêmes. Est-ce
que le vôtre est insensible ? repli-
qua-t-il, & depuis que nous nous
pratiquons, n'a-t-il rien senti pour
moi de ce que je sens pour vous ?

Je

Je ne connois pas vos sentimens, repris-je, mais je fai que les miens sont portez à la liberté. Les filles, répondit Zaras en souriant, se font une loi de paroître prudes. Mais regardez-moi bien, Helmeïde, & vôtre cœur vous dira peut-être quelque chose en ma faveur. Ce sera donc la premiere fois, repris-je en riant aussi, mais en verité Zaras, plus je vous regarde & plus il est muet. Il faut donc lui apprendre à parler, continua-t-il en rougissant, & puis que je vous dis que je vous aime, il est juste que vous me repondiez de même. Zaras, repondis-je, l'amour n'est point pour les deserts. Allez en Afrique, faites vôtre paix, rentrez dans les honneurs de vos Peres & après cela vous songerez à devenir amoureux. Vous passez vos jours dans l'oisiveté & vous prétendez qu'on vous estime. En verité mon goût n'est pas

pas si bizarre ou plutôt si mauvais, & si j'ai jamais de la tendresse ce fera pour quelque sujet Illustre. J'avoue, poursuit Zaras, que je n'ai point encore rendu mon nom fameux, mais il le deviendra peut-être par le moyen de la belle Helmeïde, & un homme qui aspire à la gloire d'en être aimé, ne sauroit être misérable. Non, non, interrompis-je, vos intérêts sont tous différents des miens. Ainsi, Zaras, je ne crois pas que nos inclinations puissent compatir ensemble : vous avez assez vécu sans gloire, allez au moins vous montrer digne de quelques honneurs sauvages dans ces lieux solitaires. Pour moi il faudra que je fasse consister les miens, puisque j'y suis ensevelie, à ployer des joncs avec Axilone & à signaler l'adresse de mes doigts dans de petits ouvrages où mon sexe se peut occuper de quelque condition qu'il

qu'il soit. Vous parlez comme un torrent, repondit Zaras, & l'on voit bien que vous meditez depuis longtemps ce discours étudié. Est-ce avec Axilone que vous l'avez concerté? vous me traitez ouvertement de lâche & de paresseux. A vous entendre on diroit que Tarif n'étoit rien auprès de Musa. Pardonnez-moi, repliquai-je, il étoit quelque chose, mais quelque chose de bien méchant. Sa cruauté me coûte cher. He! comptez-vous pour rien, interrompit-il fierement, les bontez que la Princesse Zaphise a pour vous, & plusieurs vies comme la vôtre pourroient-elles vous en acquitter? J'avoue, repris-je, que ma vie par le peu de cas que j'en fais ne paieroit pas la moindre de mes dettes, mais en verité si vous prétendez que mon affection pour vous soit le prix de ce que vous croiez que je dois à Zaphise, vous n'êtes pas

pas fort bien fondé dans vos opinions. Allez ingrate, continua-t-il, vous ne méritez ni ses bontez ni mes services, mais vous dépendez de nous, & c'est assez pour vous mortifier. Je n'en dépends que trop, en effet, repartis-je, mais cela ne doit pas vous enorgueillir & le Ciel me donnera peut-être quelque secours. Zaras me quitta alors comme un furieux, & la pauvre Axilone fut épouventée de son air terrible. Vous ne le ménagez point assez, ma Princesse, me dit-elle, ce désagréable amant que vos yeux ont touché sans qu'ils en eussent le dessein. Considérez cependant qu'il peut tout ici. Considère toi-même, repris-je, que tout me le doit faire haïr, le malheur de Musa, ma triste captivité & sa figure déplaisante. Vous n'êtes plus vous-même, reprit Axilone, & la colère vous transporte. Vencz, Madame,

me,

me, venez respirer sous ces arbres que nous voyons d'ici un air agréable que la douceur d'un beau jour nous offre. Je me laissai entraîner de cette sorte par Axilone, pendant que Zaras se plaignoit à sa mere de mon peu de docilité & du mépris que je témoignois pour eux.

Nous entrâmes dans une espece de petit Labyrinthe, qui est devant la maison de Zaphise, & après y avoir fait quelques tours nous nous couchâmes sur le gazon, & nous parlâmes encore de Zaras & de sa mere. Pendant ces discours qui nous occupoient assez nous n'observions rien de ce qui étoit autour de nous, & tout d'un coup nous vîmes paroître un homme fort extraordinaire. Il étoit grand & vêtu d'une longue robe noire, son âge sembloit approcher de quatre-vingts ans, ses yeux ne laissoient pas d'être pleins de feu. Il avoit un bâton

ton à la main, & sa barbe lui tomboit jusques sur la poitrine. Axilone, qui n'est pas fort courageuse, fit un cri en le voyant, il en sourit, & s'aprochant de nous avec beaucoup de douceur, ne vous effrayez point, ma fille, lui dit-il, je ne suis ni un demon ni un magicien, & vous, belle Princeesse, ajouta-t-il en se tournant vers moi, aprenez à être courageuse. Vous souffrez presentement, vous souffrirez encore, mais un Prince qui vous trouvera sans vous chercher affranchira votre charmante jeunesse d'une Tyrannie odieuse. Veuille le Ciel vous proteger toujours & donner à votre Illustre sang, le rang que vous devez tenir & les douceurs d'une vie sans traverses ! Alors cet homme, que je regardois avec admiration plutôt qu'avec frayeur, s'éloigna de nous & se perdit dans les arbres sans que

de

depuis ce jour nous ayons eu aucune connoissance de lui. Nous reflexions Axilone & moi sur sa frayeur & sur ma surprise, lors que Zaphise, qui avoit eu un long entretien avec son fils parut. Elle avoit les yeux irritez, le visage tout en feu & le veritable air d'une Furie. Je me levai pour la saluer, comme j'avois accoustumé de faire. Non, non, ne vous levez pas, me dit-elle, vous n'êtes née que pour ramper; la terre est vôtre centre, & je méprise vos indignes respects. Quoi, Zaras est assez insensé pour vous offenser son cœur, & vous êtes assez folle pour le refuser? Songez-vous que je vous ai nourrie, que je vous ai été plus que mere, & qu'enfin sans vous dépendez absolument de moi? que je sai encore plus, Madame, reprenez-je, & je le sai même sans que vous ayez pris la peine de me le dire, c'est que Tarif a perdu Musa.

Que

Que voulez-vous de moi? Prétendez-vous qu'infidelle à mon sang, je vous obéisse aveuglément, & qu'une crainte servile m'ôte les nobles mouvemens qu'une naissance illustre me donne? Laissez-moi à ma destinée, on ne peut être plus misérable que je la suis dans ces deserts, qui seront peut-être bientôt mon tombeau. Mais quoi qu'il arrive, je mépriserai toujours votre Zaras. Ah ! détestable nourriture, s'écria Zaphise, serpent que j'ai élevé pour le malheur de mon fils, je vous ferai bien voir ce que je puis, & ce que vous me devez. A ces mots elle s'éloigna, & moi pleine de la prédiction du vieillard, je demeurai encore quelques momens en ce lieu avec Axilone. Nous parlames de Zaras & de Zaphise, mais beaucoup plus de cet homme que nous n'avions vû qu'un instant. L'aventure qui vous vient
d'ar

d'arriver n'est pas commune, Madame, me dit Axilone. Quoi, dans le temps que vôtre condition est la plus miserable, on vient vous assurer, & cela sans doute de la part du Ciel, qu'elle deviendra bonne? Armez-vous donc d'une invincible résistance contre Zaphise & contre Zaras, puis que selon toutes les apparences des puissances celestes s'intéressent pour vous. Ne t'amuse point à ces rêveries, repris-je, cet homme qui s'est montré à nous a quelques chimères dans l'esprit, & il nous a peut-être prises pour ce que nous ne sommes pas. Quoi, Madame, reprit Axilone, ne peut-il pas être un de ces savants Arabes que la connoissance des Astres fait lire dans l'Avenir? Il est Arabe ou Afriquain, son langage vous en assure, & si vous ne faites pas de fonds sur ses paroles, j'avoue que ses promesses positives me feront

Tom. II.

E

dore-

dormir plus tranquillement, & moi, repris-je, j'acheverai de perdre le repos, n'ayant que Zaphise & Zaras dans l'esprit. Ces deux personnes me sont odieuses & il faut cependant par une cruelle contrainte que je passe ma vie avec elles. Alors nous retournames à nôtre fatale demeure, & il falut soutenir de nouveaux combats contre nos maîtres. Leur colere devint si violente qu'ils me rendirent tout-à-fait captive, mais j'avois cette consolation dans ma misere de dire ce que je pensois. L'indigne Zaras n'osoit se montrer ni rien demander aux Souverains d'Afrique qui détestoient la memoire de Tarif. Mais, Madame, qu'il m'a fait souffrir ! Il n'y a point d'Esclave plus indignement traitée que je l'ai été. On me vouloit forcer à épouser Zaras. Hé, bon Dieu ! quelle fortune eut été la mienne avec un tel mari en des lieux

lieux où il pouvoit me commander! Je n'osois passer les bornes de nôtre demeure, on m'observoit exactement, & quand je voulois m'entretenir avec la fidelle Axilone, il falloit que ce fut la nuit, & si bas même qu'on ne put nous entendre. Ce matin un mouvement déterminé m'a fait passer dans le bois, je m'y suis plainte, j'y ai pleuré, & Zaras irrité de ma sortie m'a cherchée & m'a trouvée pour son malheur. Voilà tout ce que j'avois à dire, & je suis persuadée qu'entre ceux qui m'écoutent il n'y en a pas un qui ne me plaigne.

La Princesse Helmeïde cessa de parler. Ormisinde l'embrassa tendrement, & lui montra une amitié aussi empressée & aussi ardente que si elles s'étoient connues depuis long-temps, & l'amoureux Pelage confirma par des soupirs passionnez le don qu'il lui avoit fait

son cœur. On eut dit alors que les Asturies étoient devenues le centre de la tendresse. Numatius ne résista pas un moment à la beauté d'Ormifinde. Mais le cœur de cette Princesse n'étoit plus libre, & Alfonse qui avoit cherché à l'acquiescer s'il faut dire dès l'enfance, en étoit le maître absolu. Ses services discrets & tendres aplanissoient toutes sortes de difficultez, & il n'y avoit plus rien à esperer lorsque Numatius voulut entrer en concurrence avec lui.

Numatius fut obligé de feindre pour prolonger le plaisir qu'il prenoit auprès d'Ormifinde, il dit qu'il étoit indisposé, Pelage lui offrit de bonne grace les commoditez de sa retraite. Ce perfide Substitut des Maures, debuta par se dire Chrétien, & Pelage qui brûloit d'envie de secouer le joug des Arabes ne fit point de difficulté
d'a-

d'apprendre sa fortune à Numatius. Ce fut alors que cet homme artificieux le flata excessivement, voulant acquérir la faveur d'un Prince qui avoit tant de pouvoir sur Ornisinde. Il l'assura que par ses intrigues ils pouvoient relever le thrône des Goths, ou du moins s'établir une domination plus douce & moins sujette au changement. Ainsi Numatius renvoyant ses gens avec les ordres qu'il voulut donner demeura chez le Prince de Biscaye. C'étoit la plus belle prison du monde & il étoit impossible d'avoir envie d'en sortir.

Helmeïde déjà si puissante sur le cœur de Pelage sentoit quelque chose dans le sien qui ne lui étoit pas connu, & que Zaras n'auroit jamais pu lui inspirer. Hé bien, Madame, lui disoit Axilone, Hé bien, vous l'avez vû ce Prince aimable qui devoit vous trouver sans

en avoir le dessein, & par les mouvemens de son visage il est à croire qu'il vous aime déjà autant que vous devez l'aimer. Vous allez bien vite Axilone, repliqua la Princesse, en rougissant, & vous ne mettez guere de distance entre l'amour & une premiere rencontre. Il ne faut pas aussi beaucoup d'étude, poursuivit Axilone, en souriant, pour la naissance des grandes passions. Zaras paroïssoit vous aimer, mais il vous aimoit pour lui seul, & il ne vous regardoit pas avec cette douceur charmante qui paroît si naturelle au Prince de Biscaye. N'avez-vous pas déjà fait cette difference, & vôtre tendresse a-t-elle balancé? Mais vous êtes folle, Axilone, répondit Helmeïde. Quoi, je sors à peine d'une aventure affreuse, & vous me venez parler d'amour? songez que Zaphise vit encore. Je n'en sai rien,
Ma-

Madame, interrompit Axilone, & si sa rage l'a bien servie, je la croi étouffée par la douleur que la perte de son cher Zaras lui aura causée. Mais avouez que le vieillard a parlé bien juste. Laisse-moi, reveuse, poursuivit Helmeïde & va te reposer. Je ne vous laisserai pas seule, ajouta Axilone, & je suis persuadée que Pelage vous tiendra bonne compagnie. La Princesse qui se mit au lit ne dit plus rien. Axilone fut en faire autant, mais peu de personnes dormirent dans cette maison. Pelage ne pensa qu'à Helmeïde, Alfonse soupiroit doucement pour Ormifinde, Numatius fier naturellement se voyoit assujeti à toutes les puissances de l'amour, & Ormifinde n'avoit pas un cœur sans occupation, elle pensoit au merite & à l'affection d'Alfonse avec un doux plaisir. Ayant été nourrie dans un desert où les objets agréa-

agréables étoient rares, Numatius avec toute son autorité ne la toucha point, & Helmeïde délivrée de la tyrannie de Zaphise & des persecutions de Zaras veilloit bien plus paisiblement qu'elle n'avoit fait de sa vie. Elle pensoit avec application à l'aventure du jour précédent, elle voyoit clairement que Pelage étoit celui dont le vieillard Arabe lui avoit parlé & dans les reflexions d'une nuit paisible elle ne combatit pas l'opinion qu'Axilone lui avoit voulu donner. Il sembloit que la fortune adoucie eut réglé tous leurs pas dans cette aventure, & elle ne douta point que l'entrée de son cœur ne fut permise au Prince de Biscaye : aussi ce mérite si peu commun n'y trouva-t-il nulle opposition : elle parut un peu honteuse de sa prompte deffaite lors qu'Axilone entra dans sa chambre. Ses yeux que le sommeil n'avoit point

point fermez languissoient, & la flateuse Maure s'aperçut par leur desordre des troubles d'un jeune cœur qu'elle connoissoit bien, & qui ne pouvoit se cacher à sa pénétration. Je croi, ma Princesse, lui dit-elle agréablement, que vous avez pleuré Zaras toute la nuit. Vous êtes pâle, inquiète, & on diroit que vous tremblez auprès de tant de protecteurs qui sauront bien vous défendre contre Zaphise, & il me semble qu'aujourd'hui la mélancolie vous sied mal. J'ai assez tremblé, & assez souffert pour en paroître encore étonnée, répondit la Princesse, peut-on passer si facilement de la crainte à la tranquillité? Oui sans doute, reprit Axilone, & dès qu'on se voit libre après avoir gemi dans l'esclavage, on ne doit plus montrer qu'un air riant. Ah! que Pelage effacera parfaitement le souvenir de toutes

vos douleurs, & qu'il reparera heureusement les pertes que vous avez faites. Axilone, répondit Helmeïde, vous avez besoin de toute ma bonté pour vous passer mille licences que vous vous donnez. Vous voulez vous mêler de fouiller dans le cœur de Pelage, qui est un pays inconnu pour vous. Et savez-vous, si je prends plaisir à vos recherches? Je ne sai pas positivement si cela vous plaît, répondit Axilone, mais comme à parler raisonnablement, cela vous doit plaire, j'ai pris la liberté de vous dire ma pensée. Parlez donc, fille indiscrète, continua Helmeïde, mais ne vous étonnez pas si je ne vous écoute point. Comme elles en étoient là, Ormisinde qui pour être moins embarrassée qu'Helmeïde n'en étoit pas plus endormie, entra, & vint demander à la fille de Musa, comment elle avoit passé la nuit? Sans
fer-

fermer les yeux, Madame, répondit Helmeïde en l'embrassant, mais cela ne vous doit pas paroître étrange si vous considerez qu'après vous avoir vûe un moment, il est impossible que l'on ne pense pas toujours à vous. Ma vûe, par un effet de mon bonheur, peut ne vous avoir pas déplu, reprit Ormifinde, mais en des personnes comme nous, les idées ne sont pas si fortes, & je me persuaderois difficilement que je vous eusse empêchée de dormir. Quoi qu'il en soit, je vous trouve abatue, & je crains bien que vous n'ayez reçu de l'incommodité. Non certainement, reprit Helmeïde, & je n'ai pas même pensé à des maux qui devroient m'être tournez en habitude. J'ai donné à vos charmes & à votre bonté toute mon application, & je puis vous jurer que vous m'avez seule occupée. Ah ! que vous êtes

flateuse, ma belle Princesse, répondit Ormisinde, mais qu'il seroit à souhaiter pour un homme que je connois, qu'il eut eu quelque moment de cette nuit que vous avouez n'avoir pas données au repos. Un air trop renfermé, pourroit nuire à une santé qui nous est déjà bien chere. Voulez-vous que nous passions dans le jardin qui pour n'être pas des plus vastes, ne laisse pas d'avoir quelques agréments? Pourvû que je sois avec vous, répondit Helmeïde, je serai satisfaite. Alors Axilone acheva d'habiller sa maîtresse, & elles descendirent dans un très-beau jardin, que Pelage faisoit cultiver pour le plaisir d'Ormisinde. Elles s'y promenerent seules quelques moments, mais les Princes & Numatius ayant appris qu'elles y étoient, s'y rendirent bien promptement.

Les Princeses étoient négligées,

parce que leurs charmes n'avoient pas besoin de secours, & que d'ailleurs dans les Asturies denuées de personnes industrieuses, il étoit difficile de trouver celui de l'art qu'on n'y avoit peut-être jamais connu. Les Princes & Numatius s'étoient un peu plus donné de soins pour paroître brillants, & le Chef des Maures marchoit comme un homme qui aspirait à faire une conquête. D'abord on ne parla que des yeux, & le langage muet ne laissa pas d'être entendu. Le respect, & la retenue furent inseparables des regards de Pelage. Mais qu'il fit de progrès par cette conduite discrète ! Alfonse, qu'on entendoit depuis long-temps, avoit moins de mesures à garder. Mais Numatius turbulent & plein de presumption, laissa ses yeux agir, & n'auroit peut-être pas ménagé sa bouche, si on ne fut venu dire à la Princesse Helmeïde

meïde qu'un homme fort extraordinaire demandoit à lui parler. Elle rougit , & Axilone ardente à la servir, lui amena un moment après ce même vieillard qui lui avoit parlé auprès de la maison de Zaphise. Les Princes le saluerent très-civilement , & Numatius tout orgueilleux qu'il étoit le reçut avec assez de respect, parce que son air peu commun en inspiroit. Il s'humilia devant des personnes si considérables, & s'avancant auprès de l'étonnée Helmeïde qui n'avoit point eu de peine à le reconnoître, Madame, lui dit-il, le ciel tout juste & tout puissant vous a prise en sa protection. L'Illustre Musa est vengé, & la détestable race de Tarif est éteinte. Vous avez vû donner la mort à Zaras par la main du plus brave Prince du monde. La rage de Zaphise l'a suffoquée, & vous n'avez plus de Tyran ni d'en-

nemis,

nemis, jouïſſez, Princeſſe, du repos, que vous allez trouver, & vous, Seigneur, continua-t-il en s'adreſſant à Pelage, achevez de vous rendre immortel en ſuivant les routes glorieuſes que des aſtres benins vous preſcrivent. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'en étudie le cours. J'é ſuis Maure, je ſuis Arabe, mais j'adore une Puïſſance ſouveraine au-deſſus de la nature, & qui me permet en quelque ſorte de lire dans l'avenir. Je vous déclare donc que vous êtes né pour fonder une grande Monarchie. Vous reparerez la honte des Goths, par un luſtre inefaçable; des Heros naîtront de vôtre ſang, & les Aſturies ſe doivent eſtimer éternellement heureuſes de vous avoir ſervi d'Azyle. Helmeïde n'a aujourd'hui pour tous avantages que ſa vertu & ſa beauté. Mais ils ſont tous deux aſſez grands pour lui tenir

nir lieu de Thrônes & d'Empire. Je suis content, puisque je vous ai anorcé la volonté du ciel, & je me retire après cela. Pelage & Helmeïde se voulurent opposer au départ du vieillard, mais il les conjura avec tant d'instance de ne le contraindre point, qu'il fallut lui céder. Il partit donc, laissant tous ceux qui l'avoient écouté étonnez. Pelage plus intéressé que les autres à ses prédictions, n'étoit pas sans émotion, & il demandoit par des regards passionnez à l'aimable Helmeïde, si son ame étoit disposée à le favoriser d'un aveu glorieux. Sa modestie ne put l'empêcher de paroître contente, & Axilone auroit bien voulu la déterminer davantage.

Numatius qui avoit ses raisons particulieres pour engager Pelage dans de longs travaux, lui protesta qu'il soutiendrait ses droits, &

& qu'il ne tiendrait pas à son secours que les promesses du vieillard ne s'accomplissent. Il faut, Seigneur, lui disoit-il, il faut rompre l'enchantement qui vous a retenu dans ces Asturies. Allez ménager les Maures qui tiennent les Espagnes captives. Le Prince Alfonse vous accompagnera, & j'aurai soin de veiller pour la sûreté des Princesses. Cet amant artificieux n'avoit garde de faire mention de son amour; il engagea l'ardent Pelage, qui commençoit à concevoir les plus belles esperances du monde, à faire le voyage de Cordoue où Abdulazis fils de Musa, & frere d'Helmeïde étoit établi avec une autorité presque souveraine, pendant qu'il amasseroit de son côté des forces assez considerables pour former un parti puissant.

Le jeune & courageux Pelage avoit à long traits le doux poison de

de ses flateuses esperances , & depuis qu'il avoit vû Helmeïde , il se sentoît encore plus porté à se rendre fameux. Mais à peine l'avoit-il pratiquée , & un si prompt départ épouvantoit son amour naissant, il esperoit qu'Abdulazis n'abandonneroit pas une sœur aussi digne d'être aimée que l'étoit Helmeïde , mais elle étoit inconnue à sa famille , & la méchante Zaphise s'étoit fait un soin de la cacher. Enfin Pelage qui sentoît tout ce qu'un sang véritablement noble peut faire sentir , qui voioit avec repugnance sa belle jeunesse s'écouler dans un desert , ne pensa plus qu'aux grandes expéditions, & ne soupçonnant Numatius d'aucun artifice , trompé par la bonté de son cœur , il s'abandonna sans reserve à ses conseils. L'infidelle paya la franchise du Prince par des embrassements empoisonnez , & la credulité de
l'un

l'un se livrant à la malice de l'autre mit Numatius au comble de ses souhaits. Pelage ne songea plus qu'à partir, il se felicitoit avec son cher Alphonse d'avoir acquis un si digne ami. Mais il s'affligeoit en même-temps d'être obligé de s'éloigner si-tôt d'Helmeïde, & d'entraîner son ami d'auprès d'Ormifinde.

Alfonse avoit assez entretenu la Princesse de Biscaye de sa passion, pour savoir si elle lui étoit agréable, & il ne pouvoit ignorer par les assurances innocentes qu'elle lui en avoit données qu'il ne fut bien établi dans son cœur. Numatius n'avoit point encore parlé, & Pelage ne voulut pas partir sans protester à Helmeïde qu'il l'aimoit pour toute sa vie. Madame, lui dit-il, dans un moment de liberté qu'Ormifinde & Axilone lui procurerent, si je n'aspirois pas à la gloire

de ses flatueuses esperances , & depuis qu'il avoit vû Helmeïde , il se sentoît encore plus porté à se rendre fameux. Mais à peine l'avoit-il pratiquée , & un si prompt départ épouvantoit son amour naissant, il esperoit qu'Abdulazis n'abandonneroit pas une sœur aussi digne d'être aimée que l'étoit Helmeïde , mais elle étoit inconnue à sa famille , & la méchante Zaphise s'étoit fait un soin de la cacher. Enfin Pelage qui sentoît tout ce qu'un sang véritablement noble peut faire sentir , qui voioit avec repugnance sa belle jeunesse s'écouler dans un desert , ne pensa plus qu'aux grandes expéditions, & ne soupçonnant Numatius d'aucun artifice , trompé par la bonté de son cœur , il s'abandonna sans reserve à ses conseils. L'infidelle paya la franchise du Prince par des embrassements empoisonnez , & la credulité de

l'un

l'un se livrant à la malice de l'autre mit Numatius au comble de ses souhaits. Pelage ne songea plus qu'à partir, il se felicitoit avec son cher Alphonse d'avoir acquis un si digne ami. Mais il s'affligeoit en même-temps d'être obligé de s'éloigner si-tôt d'Helmeïde, & d'entraîner son ami d'auprès d'Ormifinde.

Alfonse avoit assez entretenu la Princesse de Biscaye de sa passion, pour savoir si elle lui étoit agréable, & il ne pouvoit ignorer par les assurances innocentes qu'elle lui en avoit données qu'il ne fut bien établi dans son cœur. Numatius n'avoit point encore parlé, & Pelage ne voulut pas partir sans protester à Helmeïde qu'il l'aimoit pour toute sa vie. Madame, lui dit-il, dans un moment de liberté qu'Ormifinde & Axilone lui procurerent, si je n'aspirois pas à la gloire

gloire de vous plaire , celle de la fortune me seroit indifferente. Mais le moyen de vous aimer & de ne se montrer pas digne de vous ? Je rougis d'avoir été si long - temps dans l'oïveté. C'est la passion que vous m'avez inspirée en si peu de moments qui m'a ouvert les yeux , & qui me fait sentir que je suis fils de Fasila. Vous voyez , Princesse , qu'une rencontre que nous ne prevoions pas , & que le ciel avoit cependant méditée , nous fait trouver ensemble , & veuille ce même ciel que nos cœurs soient dans la même disposition ! Je cours à Cordoue , j'y verrai le Prince Abdulazis , je tâcherai de le mettre dans les interêts de ma fortune & dans ceux de mon amour. Mais Madame , si vous me refusez vos vœux & vôtre bonté , mes desirs seront inutiles , & mes entreprises sans succès. Je vous precipite une
décla-

la déclaration que mon respect auroit
assujettie à plus de retenue. Mais
si je pars sans vous dire que je vous
aime avec une ardeur infinie, vous
ne le saurez peut-être jamais, &
dans les entreprises que je suis re-
solu de faire, ma vie n'est pas bien
assurée. Seigneur, répondit la
charmante Maure, vous pouviez
assurément ne vous pas tant presser,
& je ne vous en aurois pas moins
estimé. Mais avec quelle raison
pourrois-je me plaindre d'un Prin-
ce qui m'a été si utile, & qui ne
peut jamais m'être qu'agréable? Ne
craignez rien de mon côté, mais
au nom de Dieu défiez-vous de Nu-
matius, je l'ai peu vû, & je ne
sais pas lire dans les astres, comme
le Savant qui nous a parlé; mais je
vois quelque chose de captieux dans
la physionomie de Numatius qui
me fait peur. Quelle raison l'o-
blige à vous envoyer à Cordoue, &
quel

quel pressant motif vous y appelle? Abdulazis pourroit être informé de votre état & du mien, par quelqu'un des vôtres. Croiez-moi, Seigneur, ce grand empressement de Numatius à vous éloigner d'ici est plein de malignité, & si cet homme a de la sincérité, je renonce aux lumieres de ma Raison. Il m'a parlé de si bonne foi, répondit le Prince, que je ne le saurois croire dissimulé. Cependant, Madame, je veux deferer toutes choses à votre jugement. Seigneur, répondit Helmeïde en le regardant obligeamment, je serois indigne de votre protection si je ne m'interessois pas à votre gloire. Bien loin de m'opposer à ce qui la peut augmenter, je l'acheterois au prix de mon sang. Mais je tremblerai toujours & vous ne pouvez pas donner du courage à une fille qui est née craintive. N'ayant plus de Zaphise ni de Za-

ras à craindre , je demeurerai auprès de la Princesse Ormifinde en attendant vôtre retour. Numatius qui cherchoit la Princesse de Biscaye les interrompit, & la conversation leur fut commune avec Ormifinde & Alphonse qui entre-
rent.

Numatius avoit une prudence trop fine & trop intéressée , pour demeurer chez Pelage après son départ. Il dit que les affaires l'appelloient ailleurs , & il se rendit dans sa demeure ordinaire, sans avoir déclaré à Ormifinde ce qu'il sentoît pour elle. Il donna non-seulement à Pelage des Lettres pressantes pour Abdulazis , auquel il annonçoit que la Princesse Helmeïde sa sœur si long-temps cachée étoit libre dans les Asturies. Il laissa au Prince de Biscaye un bon nombre de Cavaliers , pour l'accompagner à Cordoue, & ce credule ami
se

se separa du traître Numatius avec une forte persuasion de sa fausse generosité.

Ce ne fut pas sans une vive douleur qu'Helmeïde & Ormifinde laisserent partir les deux Princes, qui leur étoient fort utiles, & peut-être encore plus chers. Mais la gloire de leur maison les entrainoit, & ils avoient assez long-temps souffert dans l'oïfiveté.

Pelage prit toutes les precautions que sa sagesse lui inspiroit. Il croioit n'avoir rien à craindre pour Helmeïde ni pour Ormifinde qu'il laissoit sous la protection de Numatius, que les Asturiens & les Cantabres reconnoissoient pour leur Chef. Les adieux furent touchants, & les feux reciproques du côté d'Helmeïde & de Pelage, quoiqu'il n'y eut pas long-temps qu'ils fussent allumez. Enfin les deux Princes quiterent leurs montagnes.

& se rendirent à Cordoue où Abdulazis les reçut avec beaucoup de joye & de magnificence, tenant une Cour Roiale, quoi qu'il ne portât pas le titre de Roi. Il étoit doux & bienfaisant, mais il s'étoit montré foible en épousant la veuve de Roderic, qui n'avoit point de fortune, & qui étoit bien plus âgée que lui. Elle s'apelloit Egilone.

Abdulazis ne put apprendre sans plaisir, qu'il avoit une sœur vivante parfaitement aimable. Egilone demanda d'abord cette charmante Princesse. Abdulazis acorda sans balancer des troupes, & tous les secours nécessaires à Pelage, pour relever l'ancienne gloire des Gots, & comme les successeurs d'Ulit l'avoient extrêmement favorisé, il n'eut pas besoin de l'aveu de l'Empereur des Arabes pour disposer de bien des choses. La Biscaye apar-

tenoit legitimement à Pelage. Ce n'étoit pas pour sa maison un droit de conquête, les Maures la lui avoient arrachée, & il étoit juste de le maintenir dans ses pretentions naturelles. On dépêcha un courier à Numatius pour lui ordonner de favoriser de ses forces & de sa personne, les desseins du Prince de Biscaye, & pendant cela, Alphonse & Pelage comptoient tous les moments d'une cruelle absence : on leur donna tous les agréables divertissements qui sont si communs & si galants chez les Maures. Ils les goûterent peu, partant de Cordoue pour revoir les précieux thresors qu'ils avoient confiez à leurs cheres montagnes.

Au nom de Pelage, qui ne se cacha plus dès qu'il se vit soutenu par le plus puissant de tous les Maures qui fussent en Espagne, les Chrétiens acouroient en foule auprès
de

de lui. Il les recevoit avec une douceur engageante, ranimant en eux le souvenir de leur ancienne liberté. Ils s'atacherent donc à lui par intérêt & par inclination : & marchant toujours vers les Asturies, ils y arriverent sans obstacle. Mais il s'y étoit passé d'étranges choses pendant leur voiage.

Numatius, le perfide & l'intéressé Numatius qui aimoit Ormifinde, mais non pas avec des intentions aussi pures qu'on devoit les avoir pour cette belle & sage Princeesse, foulant la vertu aux piez, il se rendit dans la charmante solitude de Peiage, résolu de prendre par la force ce qu'on ne lui accorderoit pas de bon gré. Il trouva les Princeesses tristes, il parut en être touché, & comme sa malice étoit concertée, il ne commença point par l'extravagance. Après leur avoir dit qu'on avoit fait une recep-

tion pleine de charmes aux Princes, il ajouta qu'il ne doutoit point que Pelage ne réussit heureusement dans tout ce qu'il voudroit entreprendre, une partie du jour s'écoula en de pareils entretiens. Mais le dissimulé Numatius profitant d'un moment qu'Helmeïde donnoit à la joye de son cœur pour rever agréablement à Pelage, & pour en parler librement avec Axilone, il s'aprocha d'Ormifinde, & baissant la voix avec precaution; Madame, lui dit-il, le Prince de Biscaye sera bien-tôt Roi, si vous voulez; mais il ne le peut être que Numatius ne devienne heureux. Le bonheur de Numatius, & la fortune de mon frere, sont-ils incompatibles, répondit la Princesse, & puis que vous êtes dans ses intérêts, auroit-il assez d'ingratitude, pour ne souhaiter pas votre bonheur, comme le sien propre? Si je
veux

veux être payé de mes services, repliqua Numatius, ce n'est que de vous seule que j'attens ce payement. De moi, Seigneur? poursuivit Ormisinde, hélas, je ne puis rien du tout, & je vous renverrai à Pelage. Vous pouvez tant, ajouta Numatius, que je ne puis, ni ne dois m'adresser qu'à vous. Il est aisé de connoître que je vous aime, Madame, mes yeux vous l'ont peut-être dit en vain, & veuille le ciel que ma bouche vous le confirme aujourd'hui avec plus de succès! Et il faut que je perisse, si j'ai la douleur de vous déplaire. Ces paroles étonnerent Ormisinde, & ne l'affligèrent pas moins. Elle vit alors bien des choses sur lesquelles elle n'avoit point fait d'attention, & elle en fut troublée. Vous n'avez rien à faire pour acquérir mon estime, répondit-elle, qu'à vous montrer toujours

généreux & toujours ami de montrer. Je n'ai pas d'envie d'en user autrement, reprit Numatius, venez où je veux vous conduire, & vous n'aurez rien à désirer. Et où voudriez-vous que j'allasse? poursuivit Ormifinde. Vous avez promis à Pelage de me défendre ici contre toutes sortes de violences. Après cela deviendriez-vous mon persécuteur? Pour votre persécuteur, reprit-il, c'est-ce que je ne veux point devenir. Mais, Madame, j'aime avec transport, & je ne veux être ni haï, ni méprisé. Les excès de l'amour mènent quelquefois à l'égarement, & je ne voudrois pas répondre de ma Raison, si mon cœur n'étoit pas satisfait. J'espère, repliqua Ormifinde avec assez de fierté, que votre Raison se tiendra sur ses gardes, & que votre cœur en reconnoîtra l'empire. Madame, dit Numatius, d'un
air

air farouche qu'il n'avoit point encore montré , je connois trop que je l'ai perdue pour jamais , si vous ne me la redonnez. Il me faut un prompt soulagement. Venez dans un Palais qui vous attend , & qui est plus digne de vous que ces deserts, où des bêtes seules vous environnent. Vous aurez avec moi une multitude d'hommes qui ne respireront que pour vous servir, vous y serez parfaitement respectée. Est-ce là, interrompit la belle Ormifinde , les sages conseils que vous donnez à une Princesse , dont la naissance ne vous est pas inconnue , & qui vous fera voir que son courage répond noblement à sa condition? Vous voulez m'éprouver, Numatius, & je ne vous ferai pas le tort de croire que vous parlez naturellement. Madame , ajouta Numatius, tous ces discours n'aboutissent à rien , & il faut

que je meure ou que je sois content. Ce ne seront point les harangues d'une vertu étudiée qui modereront mon ardeur, & je ne me ferai pas assez cruel pour conserver au seul Alphonse, ce que vous me refusez impitoyablement. Si je ne vous ai pas rendu de services, j'ai du moins eu le desir sincere de vous en rendre. Venez donc, Madame, venez avec moi, & ne demeurez pas dans ces solitudes, où la commodité des lieux me feroit peut-être sortir des bornes du respect que je veux avoir pour vous. Alors le lâche Numatius qui avoit disposé ceux de sa suite à faire tout ce qu'il vouloit, ne les eut pas plutôt appellez par un certain signal concerté entre eux, qu'on les vit accourir en foule, & que la desesperée Ormifinde fut, s'il faut dire, arrachée d'entre les bras d'Helmeïde, & entraînée chez Numatius,

avec

avec une seule fille qui se trouva auprès d'elle. La fille de Musa outrée de douleur à cette separation si imprevue, fit des cris touchants, qui ne purent cependant rien sur cet impitoiable ravisseur.

Cet indigne esclave des Maures crut que la Princesse de Biscaye ne seroit pas assez sûrement dans la maison où il se retiroit d'ordinaire, & il la cacha dans un château fort & assez écarté, où elle eut de terribles combats à soutenir. Ses larmes, toutes précieuses qu'elles étoient, irritoient quelquefois Numatius, au lieu de le fléchir. C'étoit dans ces moments cruels qu'elle apelloit en vain Pelage & Alphonse à son secours, ils ne pouvoient l'entendre, & tout étoit sourd à ses plaintes.

Pendant qu'elle se desespéroit, & qu'Helmeïde déplorait sa perte, les deux Princes revenoient pleins

d'esperances flatueuses, attirant à chaque moment, de vaillants hommes dans leur parti. Cette armée qui grossissoit incessamment, donna pour premier titre au Prince Pelage, celui de Libérateur des Asturies. Quelle joye pour le généreux fils de Fasla, de se voir sur le point de pouvoir offrir à Helmeïde tous les honneurs de son voiage? Mais quelle douleur fut la sienne de la trouver sans Ormisinde, & que ne sentit point Alphonse, en aprenant cette nouvelle? L'un & l'autre s'animerent contre l'indigne Numatius, d'un ressentiment conforme à la grandeur de l'injure qu'ils en recevoient. Pelage ne laissa pas de rendre compte à Helmeïde de ce qu'il avoit fait à Cordoue. Alphonse outré jusques au fond de l'ame, ne pouvoit se consoler, ni même moderer ses transports. Il menaçoit toute la terre, & quoi qu'il fut un
des

des hommes du monde le plus sage, ses discours paroissoient si peu sensés qu'on en avoit pitié.

Pelage, après avoir rendu ses hommages amoureux à Helmeïde, & l'avoir assurée de la tendresse d'Abdulazis & de l'affection d'Egilonne, ne songea plus qu'à mettre Ormifinde en liberté, & prenant toutes les précautions nécessaires pour la sûreté d'Helmeïde, il se remit en campagne avec le triste Alphonse & des forces très-considérables. Ils parcoururent tout le plat pays, & à force de perquisitions, ils découvrirent enfin l'endroit où Numatius tenoit sa belle Captive. Ce Tyran lâche & détestable, s'étoit sauvé à leur arrivée, disant hautement que la Princesse ne valoit pas la peine qu'on l'achetât par les troubles d'une guerre, & qu'il étoit las de la menager. Ses discours insolents porterent le res-

sentiment des deux Princes au dernier point , ils ramenerent Ormifinde auprès d'Helmeïde, qui crut renaître en la voiant. Jamais on ne se fit tant de caresses.

Cependant l'infame Numatius levoit la tête avec une temerité impudente. La fureur où il entra pour la perte d'Ormifinde, vengeoit assez cette Princesse des outrages qu'il auroit voulu lui faire. Voiant qu'Abdulazis s'étoit entierement déclaré pour Pelage, & qu'il reconnoissoit Helmeïde pour sa sœur, que le Prince de Biscaye déjà déclaré Libérateur des Asturies, étoit sur le point de prendre le titre de Roi, sa rage se tourna contre Abdulazis. Quoi qu'il l'eut sollicité lui-même pour Pelage, par une contradiction inouïe, il prit la résolution de le perdre. Pour ce dessein, Ulit étant mort, il écrivit à son successeur Zuleima, qu'Abdulazis vou-

loit
ner
auf
loit
dan
s'u
toi
du
éto
eu

di
te
Z
lo
il
fo
te
ti
p
m
d
p
n

loit non-seulement se faire couronner Roi de Cordoue, mais donner aussi des couronnes, & qu'il ne falloit pas laisser à ces deux hommes dangereux le temps & la facilité de s'unir par un mariage qu'ils méditoient entre Pelage & la sœur d'Abdulazis ; que le thrône des Gots étoit facile à relever pourvû qu'il eut de bons apuis.

Un nouveau Souverain prend ordinairement le sceptre avec crainte , quand il a eu des concurrents. Zuleima, qui l'avoit emporté , fut long-temps sans espoir de le faire : il s' alarma d'abord , & son esprit soupçonneux devint susceptible de toutes les impressions que Numatius lui voulut donner. Il ne parla plus que de vengeance & de chatimens sans misericorde , il envoya de nouveaux Maures en Espagne , pour soutenir Numatius. Mais ces nombreuses troupes n'étonnerent point

point l'intrepide Pelage qui voioit de jour en jour augmenter sa gloire & sa puissance. Alphonse partageoit l'une & l'autre.

Ils combattirent avec une valeur sans exemple, ils emporterent glorieusement la ville de Leon sur les Arabes, nouveaux venus & mal disciplinez. L'illustre fils de Fasila, pour immortaliser sa victoire, changea les armes des Rois des Goths en un lion de gueule en champ d'argent qui subsistent encore. Pelage n'acheta pas ses glorieux avantages par de petits travaux, ni par de mediocres douleurs. Combien de fois revenant du combat tout couvert de sang & de poussiere, la belle & obligeante Helmeide, emploia-t-elle ses mains à le soulager? Ormisinde n'étoit pas plus avare de ses bons offices à Alphonse, & ils étoient tous quatre comblez d'une joye qui fut cruelle.

lement troublée par la déplorable fortune d'Abdulazis & d'Egillonne. Numatius les fit paroître si noirs & si coupables auprès du timide Zuleima, que par les ordres de ce barbare Empereur, on leur donna la mort, & que leurs têtes furent envoyées à Maroc, comme un hommage dû au tyran. Le Roi de Leon desespéré de cette affreuse tragedie, combatit Numatius, qu'il fit perir sans peine avec une infinité de Maures.

Pelage, le vainqueur Pelage, consola la belle Helmeïde qui regnoit par avance. Quoiqu'elle n'eut point connu ni Abdulazis, ni Egillonne, elle les pleura tendrement. Mais ses premieres larmes étant essuiées, tout parut riant & paisible à Leon, où Pelage établit son trône sans nulle difficulté, & où il fut, s'il faut dire, adoré. Le malheur d'Abdulazis qui ne laissoit aucune

cune tache à sa memoire fut plutôt oublié.

Le Roi de Leon , maître d'un assez grand Roiaume qu'on voioit sur le point de s'étendre bien davantage , épousa la Princesse Helmeïde qui changea de nom au baptême, prit par choix celui de Gaudieuse. Elle n'eut pas de peine à se faire Chrétienne , jugeant fort équitablement , que l'infidelité est la plus positive marque d'une mauvaise Religion. Ormifinde ne fut pas refusée à son cher Alphonse , & les deux mariages furent solemnisez le même jour au grand contentement d'une infinité de pauvres Chrétiens, qui se montroient ouvertement après s'être tenus cachez si longtemps. Axilone qui étoit belle & de bonne naissance, fut avantageusement mariée , & conserva sa faveur auprès de la Reine de Leon.

F I N.



ot
n
ir
l.
l.
o.
i.
à
rt
ft
i.
ut
&
ez
e-
es
r-
fi
le
n-
a-
n.